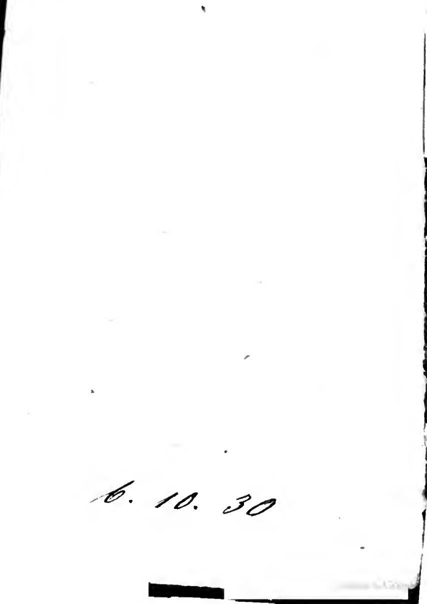



6. 10. 30

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.



SOUVENIRS
D'UN VOYAGE
EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES,

FAISANT SUITE

AUX SOUVENIRS DE PARIS.

PAR AUGUSTE KOTZEBUE.

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51;
Et BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
1806.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

CHAPITRE LIII.

La Révolution de Naples.

On a écrit sur ce sujet plusieurs ouvrages dans plusieurs langues ; mais le livre intitulé *Saggio istorico della Rivoluzione di Napoli* passe pour le plus piquant. Il est composé de trois volumes. C'est l'ouvrage d'un patriote enragé ; aussi les saillies sur la reine, etc., sont-elles poussées quelques fois à l'excès, et souvent très-révoltantes. Il y a aussi une foule de critiques superficielles sur des objets militaires et d'économie politique ; ce qui me fait douter que ce livre mérite en entier l'honneur d'une

traduction, que fait en ce moment à Rome un sculpteur allemand, pour un libraire de Berlin. Un seul volume aurait suffi pour rapporter ce qu'il y a d'intéressant. Cependant la rareté de l'ouvrage pourra servir d'excuse au traducteur, car il n'y en a qu'une édition de Milan, l'ouvrage ayant été supprimé par des loix sévères; à Naples et à Rome, il est même défendu d'en parler. Un des principaux libraires de Bologne me dit qu'il avait chargé son commissionnaire à Milan de lui acheter ce livre, à quelque prix que ce fût; mais que le Milanais lui avait répondu qu'il ne pouvait pas le vendre, fût-ce même au poids de l'or. A cause de la singularité, j'en donnerai quelques échantillons, qui feront connaître l'esprit du premier tome.

« Chaque peuple se forme peu-à-peu
« dans sa carrière politique un germe de
« révolution; mais la nation qui admire
« trop tout ce qui est exotique et parti-
« culier à une autre, augmente ce germe

« par celui de la nation étrangère qu'elle
« admire. Combien n'y avait-il pas de
« démocrates par la seule raison que les
« Français l'étaient? Sur cent têtes on
« peut compter cinquante femmes et
« quarante-huit hommes qui surpassent
« les femmes en frivolité; tous raison-
« nent de cette manière : en France
« on arrange mieux les cheveux, on
« s'habille mieux, on fait mieux la
« cuisine, on parle mieux, en voici
« la preuve; nous accommodons nos
« cheveux de même, nous nous ha-
« billons de la même manière, nous
« nous régalons de même; par consé-
« quent les Français doivent aussi mieux
« penser et mieux agir. (Malheureuse-
« ment on fait quelque fois en Allema-
« gne des raisonnemens qui ne sont pas
« meilleurs que celui-là.) Quelques
« jeunes enthousiastes s'en entretenaient
« entre eux, ou ce qui vaut encore
« mieux, avec leurs petites femmes et
« leurs coiffeurs. Voilà tout leur crime.
« Des jeunes gens sans titres, sans

« bien, sans influence, ne pouvaient
« guère en commettre d'autres. C'é-
« tait la mode parmi ces jeunes fous
« de se promener à cheval du côté
« de Chiaja et Bagnuoli ; on faisait
« de suite croire à Acton, ou plutôt
« Acton faisait croire à la cour, qu'on
« voulait rétablir les courses olym-
« piques. Quel rapport pouvait-il y
« avoir entre les jeux grecs et les pro-
« menades de nos jeunes gens? Mais
« supposons que cela fût vrai ; quel
« mal, quel danger pouvait-il en ré-
« sulter ? Acton enjoignit avec tant
« d'empressement à la police de veiller
« sur ces courses, qu'on aurait cru
« qu'il était question de vingt escadrons
« ennemis qui menaçaient de sur-
« prendre la capitale.

« On créa un tribunal sanguinaire,
« sous le nom de *Giunta di stato*. Il
« ne s'agit ordinairement, en fait de
« prétendus crimes d'état, que de pa-
« roles qui signifient aussi peu que les
« menaces, ou de pensées encore moins

« dangereuses que les paroles. Ces cho-
« ses-là n'ont d'autre importance que
« celle que la peur du souverain y
« attache. La reine craignait beaucoup,
« mais pas encore autant qu'Acton
« le desirait. — On voulait du sang,
« et on en obtint. Trois malheureux
« furent condamnés à mort, l'un d'eux
« était le brave Emmanuel Dedro, au-
« quel la reine fit offrir sa grace, sous
« la condition qu'il dénoncerait ses
« complices. Sans hésiter, il préféra
« la mort à l'ignominie. Lors de son
« exécution, on eut peur, et l'on prit
« des mesures extraordinaires, super-
« flues alors comme elles le seraient
« aujourd'hui. On craignit que le peu-
« ple ne se soulevât pour délivrer un
« homme qu'il connaissait à peine; on
« craignait cinquante mille révolution-
« naires, que l'on assurait exister à
« Naples. Les troupes qui semblaient
« assiéger la ville, les ordres menaçans
« du gouvernement, tout excitait la
« curiosité du peuple. La plus petite

« circonstance, qui aurait été regar-
« dée auparavant avec indifférence,
« suffisait alors pour le mettre en mou-
« vement. Le gouvernement craignait
« les agitateurs, il craignait tout, et
« cette disposition n'était propre qu'à
« exciter la fermentation. La défiance
« du gouvernement provoqua celle du
« peuple. Auparavant il se contenait
« dans le devoir de lui-même, presque
« sans police; dès-lors il devint plus
« difficile à gouverner. Toutes les fonc-
« tions publiques se firent avec les plus
« grandes précautions, mais avec moins
« de tranquillité.

« La nation fut observée, assiégée,
« par des espions sans nombre, qui
« comptaient les pas, enregistraient les
« paroles, notaient la couleur des visa-
« ges, et dressaient des procès-verbaux
« des soupirs. Toute sureté disparut.
« La haine particulière trouva les portes
« de la vengeance ouvertes, et celui
« qui n'avait point d'ennemi fut la
« victime d'amis corrompus par l'or

« ou par l'ambition. — On prétend avoir « entendu dire à la reine qu'elle se « verrait un jour obligée de détruire « le vieux préjugé qui couvre de honte « les dénonciateurs.

« Tous les forts, toutes les prisons se « remplirent de victimes. On les jeta dans « des cachots affreux, où ces infortunés « manquaient de tout, et où ils lan- « guirent pendant des années entières « sans être condamnés ni absous, sans « qu'on leur accordât même la consola- « tion d'apprendre la cause de leur mal- « heur. Enfin, quatre ans après, ils fu- « rent presque tous reconnus innocens, « et on les relâcha. Tous en seraient « sortis justifiés si on ne les avait pas « privés de leurs moyens de défense. « — Vaeni, qui pour lors se trouvait à « la tête des affaires, ne s'occupa point « de ceux qui languissaient dans les « fers; il songea plutôt à ceux pour « lesquels on en pouvait forger de nou- « veaux. Il osait dire hautement : *Il « faut en emprisonner encore vingt*

« *mille*. C'était un crime de prier pour « un frère, pour un fils, pour un père, « pour un mari ! »

(Je ne puis m'empêcher d'insérer ici deux anecdotes horribles, mais malheureusement trop véritables, qui m'ont été racontées par des témoins oculaires et dignes de foi. La crainte d'être regardés comme complices et jugés comme tels, ainsi que cela se pratiquait tous les jours, s'était emparée des esprits à un tel point, que pour écarter le moindre soupçon, un frère donna un souper splendide le jour de l'exécution de son frère, et que l'on vit un père jouer de la guitare, la fenêtre ouverte, pendant que... je tremble de l'écrire !... le sang de son fils coulait sous la hache du bourreau.)

« Des gens sensés seront sans doute « surpris quand on leur dira qu'après « une inquisition aussi sévère, et qui a « duré quatre ans, on n'a découvert « aucun crime d'état. Le peuple, irrité « d'abord contre les prévenus, com-

« mença à se refroidir, et avait enfin « pitié des malheureux prisonniers, « qu'il devait croire innocens, puisqu'il « n'en voyait condamner aucun. —Qui- « conque élevait la voix en faveur de « la vérité était un criminel. On me- « naçait même les avocats lorsqu'ils « prenaient à cœur de défendre les « détenus, quoiqu'on les eût chargés « de ce devoir; mais ces menaces « étaient nulles; on avait opprimé la « nation, mais on ne l'avait pas cor- « rompue. Elle donna un grand exemple « de patience et un plus grand exemple « de vertu. Rien ne put affaiblir ni « la fermeté des juges, ni le courage « des avocats; l'innocence triompha, « et on mit tout sur le compte de Vaeni. « Il fut déposé et exilé; une sombre « mélancolie s'empara de son ame ambi- « tieuse, il se donna la mort peu de temps « avant l'entrée des Français à Naples: « car c'était eux qu'il craignait; il avait « par cette raison demandé qu'il lui « fût permis de se retirer à la cour,

« dans la Sicile; on lui répondit par
« un refus. Avant de se tuer il écrivit un
« billet dont voici la teneur : *L'ingrati-*
« *tude de la cour, l'approche d'un enne-*
« *mi cruel, le manque d'asyle, m'ont dé-*
« *terminé à me délivrer d'une existence*
« *qui m'est devenue insupportable.*
« *Qu'on n'accuse personne de ma mort.*
« *Puisse mon exemple rendre plus*
« *sages tous les inquisiteurs d'état !*

« Mais les inquisiteurs d'état riaient
« de sa mort, et s'abandonnèrent à la
« même fureur jusqu'à l'arrivée des
« Français à Capoue.

« Acton voulait donner une marine
« à Naples ; en effet la nature a créé
« cette nation pour en faire des marins,
« mais elle n'a pas créé Acton pour la
« nation. La force navale devait sur-tout
« protéger notre commerce dans ce temps
« là. Nos ennemis étaient les barbares-
« ques, contre lesquels il ne nous fal-
« lait pas une grande marine , mais
« seulement de petits corsaires, et pré-
« cisément ces bâtimens furent dé-

« truits par Acton. Le moyen le plus « efficace contre les barbaresques serait « peut-être celui que les Anglais em- « ployèrent sous Charles II, savoir : « d'armer de dix pièces de canon cha- « que bâtiment marchand, et d'en « laisser la défense au propriétaire. Nos « marins en avaient demandé la per- « mission mille fois, et mille fois on « la leur avait refusée. Ils avaient du « courage et de la bonne volonté, mais « c'est là précisément ce qui déplaisait à « Acton.

« Voici une preuve de la mauvaise « administration des biens ecclésiasti- « ques confisqués. Lorsque les jésuites « furent chassés de la Sicile, ils lais- « sèrent des propriétés qui produisirent « dans la première année cent cinquante « mille ducats de revenu, dans la se- « conde seulement soixante dix mille, « dans la troisième quarante mille, et « cette dernière somme servit de base « pour fixer leur valeur en les vendant.

« Lors de la victoire des Français,

« on décreta une levée en masse, on
« fit un appel au peuple, et on l'invita
« à s'armer pour la défense des femmes,
« des enfans, des propriétés, et de la
« religion. Pour la première fois, le des-
« potisme humilié daigna rappeler aux
« Napolitains qu'ils descendaient des
« Samnites, des Campaniens, des Lu-
« caniens et des Grecs. Il fallait néces-
« sairement qu'un tel appel produisît
« une grande fermentation, sur-tout à
« Naples, où une masse énorme de peu-
« ple élevé dans l'oisiveté, n'avait été
« témoin jusqu'ici que des désordres
« du gouvernement, et n'avait vécu qu'au
« milieu des préjugés de la religion.
« Cette fermentation pouvait et devait
« sauver le royaume ; mais par les bé-
« vues d'Acton, par les frayeurs de la
« cour, elle devint la cause de sa
« ruine. Les Napolitains couraient par
« bandes au palais du roi, pour offrir
« leurs services. Le roi n'avait qu'à
« monter à cheval, et profiter de cet
« enthousiasme momentané, il aurait

« volé à la victoire ; Acton le retint.
« Le peuple voulait voir le roi : il
« ne se montra pas ; mais il envoya
« à sa place le général Pignatelli et
« le comte dell' Accerra. Quelqu'un
« de la foule s'écria : *Ce sont les étran-*
« *gers seuls qui causent notre mal-*
« *heur.* Acton le sut, et pressa dès lors
« le départ de la famille royale. Il était
« facile d'engager une reine déja défiante
« à cette démarche, et de faire craindre
« au roi une émeute populaire. Les
« agens d'Acton excitèrent le peuple à
« arrêter un courier du cabinet, Ales-
« sandro Ferreri, qui devait porter des
« dépêches à Nelson. On se doutait bien
« depuis long-temps que cet homme
« serait sacrifié tôt ou tard, parce qu'il
« connaissait des secrets qu'on voulait
« ensevelir avec lui. A l'instant où il
« allait s'embarquer pour se rendre à
« l'escadre de Nelson il fut assassiné,
« son cadavre sanglant fut traîné devant
« le palais, sous les yeux du roi, et au
« milieu de ces cris : *Ainsi meurent les*

« *traîtres ! vive la sainte religion ! vive*
« *le roi !* Celui-ci était sur le balcon ; il
« vit la multitude furieuse, et désespéra
« de pouvoir la contenir. La peur s'em-
« para de lui, et le départ fut résolu.
« On embarqua sur des bâtimens an-
« glais et portugais les meubles les
« plus précieux des palais de Naples
« et de Caserta, les principales raretés
« des muséum de Portici et de Capo di
« Monte, les pierreries de la couronne,
« et vingt millions, peut-être davan-
« tage, partie en espèces, et partie en
« lingots. C'est ainsi qu'on spoliait la
« nation, qui resta dans une extrême
« misère. L'embarquement se fit pen-
« dant la nuit, comme s'il fallait fuir
« devant un ennemi arrivé aux portes ;
« et le 21 décembre au matin, on pu-
« blia dans les rues de Naples une
« proclamation qui informait le peuple
« que le roi était allé pour peu de temps
« en Sicile, d'où il reviendrait avec des
« forces supérieures. Le peuple montra
« une consternation muette, qui prove-

« nait moins de la crainte, que de la sur-
« prise d'un événement aussi imprévu.
« Comme le roi fut retenu pendant plu-
« sieurs jours dans la rade par les vents
« contraires, tout le monde y courut
« pour le voir, et le prier de rester. Mais
« les Anglais le considérant comme leur
« prisonnier, renvoyèrent les supplians
« comme des traîtres. Le roi ne voulut
« ou ne put se montrer. Ce traitement
« sévère et non mérité, le souvenir du
« passé, l'enlévement du trésor de l'état,
« tout cela produisit des réflexions sé-
« rieuses ; et le 23 décembre, le peuple
« vit partir le roi sans témoigner ni joie
« ni mécontentement. »

Suit la description de l'anarchie qui régna jusqu'à l'arrivée des Français, et dont j'ai publié plusieurs anecdotes non imprimées, sous le titre de *Mélanges*. Qu'on me permette d'ajouter encore un mot sur la soi-disant fuite du roi : il est vrai qu'elle a révolté tous les habitans de Naples sans exception ; j'en ai parlé, entre autres,

à un vieillard très-brave homme, qui fut toujours partisan de la cour, mais qui avouait franchement qu'à la vue des bâtimens qui portaient le roi, il s'était répandu en imprécations, parce que, par cette fuite, toute la ville de Naples et tous les fidèles partisans de la cour avaient été livrés à la discrétion d'une horde de brigands. Il est encore vrai que le pasteur ne doit jamais abandonner son troupeau, et que le devoir d'un roi est de vivre et de mourir avec ses sujets. Ferdinand pouvait faire conduire sa famille en lieu sûr, personne ne l'en aurait blâmé ; mais il devait rester, partager tous les périls, et risquer sa vie pour son peuple. Au reste, il y a aussi beaucoup à alléguer pour la défense de sa conduite : on se retraçait ce qui s'était passé en France, on avait sous les yeux le cadavre du courrier, le peuple effréné se montrait devant le palais : il fallait, dans des circonstances de cette nature, être plus que Ferdinand pour ne pas perdre la

tête. Ne pas abandonner le troupeau est bien le devoir du pasteur tant qu'il n'y a qu'un seul loup ; mais lorsque tout le troupeau devient enragé, ce devoir me paraît ne plus exister. Un héros serait sans doute resté, et peut-être devenu sauveur de son pays; mais Ferdinand n'est pas un héros, il serait probablement tombé comme une victime méprisée, et sa mort n'aurait produit aucun avantage. Ceux qui l'entouraient savaient bien tout cela : donc celui qui conseilla la fuite au roi n'avait pas tort. Je ne blâme pas non plus qu'on ait encaissé et emporté les chefs-d'œuvre des arts, etc. : la suite a démontré l'utilité de cette mesure. Supposé même que tous ces trésors fussent des propriétés de la nation (ce qui pourrait bien donner lieu à quelques objections), on ne fit que suivre l'exemple de ces médecins qui ordonnent que l'on enlève les glaces de la chambre d'un furieux, pour qu'il ne puisse les briser à coups de poing. Quand même

le peuple aurait ménagé ces trésors, ils seraient devenus la proie des Français, au lieu qu'ils sont conservés maintenant à la nation. (Après cette note, dictée par la justice et l'impartialité, je reviens au texte du livre.)

« Les Napolitains envoyèrent plu-
« sieurs messages au camp des Fran-
« çais, pour les prier de ne pas entrer
« dans Naples : sous cette condition
« ils s'engageaient à remplir ce qu'on
« avait promis par l'armistice, et à
« payer une somme en sus. Les Fran-
« çais rejetèrent cette demande; un
« de nos émigrés y ajouta des menaces
« et des injures, ce qui aigrit le peuple
« encore davantage. La rapacité, com-
« mune à chaque nation, devint ici
« une fureur : des prêtres fanatiques
« encourageaient le peuple en bénissant
« ses armes; l'espérance fut poussée jus-
« qu'à la témérité, la témérité se chan-
« gea en fureur. Le peuple, se voyant
« abandonné de tout le monde, n'agissait
« plus que d'après lui-même; la ville de-

« vint un théâtre de destruction, d'in-
« cendie, de combats, d'horreur, de
« meurtres et de carnage. Parmi ceux
« assassinés par le peuple, on compte
« malheureusement le duc della Torre,
« et son frère Clément Filamarino:
« tous deux, respectables par leurs ta-
« lens, par leurs vertus, furent vic-
« times de la perfidie d'un infâme
« valet.

« Tout homme raisonnable et sensé
« désirait alors l'arrivée des Fran-
« çais. Ceux-ci étaient déja devant les
« portes, et malgré cela le peuple, mal
« armé et sans chef, se défendait tou-
« jours avec un courage digne d'une
« meilleure cause: il disputa au vain-
« queur, pendant deux jours, l'en-
« trée d'une ville ouverte de toutes
« parts, combattit pas à pas, et disputa
« chaque pouce de terrain; mais lors-
« qu'enfin il apprit que le fort Saint-
« Elme était occupé par les Français,
« qu'ils tiraient sur lui de toutes parts,
« il se retira, plus irrité contre ceux

« qu'il croyait des traîtres, qu'humilié
« de céder au vainqueur. »

Dans tout ce premier tome, qui fait voir suffisamment l'esprit de l'ouvrage entier, l'auteur est maître de sa plume, et sait peindre avec des couleurs vives : mais pour être historien, il manque d'impartialité ; c'est un ennemi déclaré de la cour, un partisan enragé du peuple ; il présente sous les couleurs les plus noires tout ce qu'a fait la cour, et déguise tous les crimes que le peuple a commis.

Un Français (également témoin oculaire) a écrit sur cette révolution d'une manière plus calme et plus impartiale ; son livre est intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières Révolutions de Naples.* C'est par lui qu'on sait que déja, en 1791, quelques Français hardis cherchèrent à ameuter les Napolitains ; qu'il n'était point question d'innocentes promenades à cheval de jeunes gens étourdis, inconnus ; mais qu'il se trouvait parmi

les conjurés des gens dont l'éclat et la richesse méritaient cette surveillance active. La conjuration fut découverte, les coupables s'enfuirent en France; mais en l'an 1795, l'hydre repoussa une nouvelle tête, et il n'y avait qu'une extrême sévérité qui pût sauver le royaume.

Je m'écarterais trop si je voulais comparer davantage les écrits des deux témoins oculaires; à la fin je n'en tirerais que le résultat ordinaire : savoir, que les témoins oculaires eux-mêmes se contredisent, parce que chacun voit avec des yeux différens; que par conséquent l'authenticité de l'histoire est une chose très-douteuse, à laquelle je ne me fie plus depuis long-temps. La revue des événemens passés peut quelquefois conduire à des conclusions vraisemblables, mais elle ne donne jamais de résultats certains; c'est l'ouvrage d'un Dieu de pénétrer dans les fibres des racines d'un arbre. Faibles mortels que nous sommes! nous

remuons la terre comme les taupes ; mais nous sommes aveugles comme elles !

CHAPITRE LIV.

Fragmens et Remarques légères sur les Mœurs et le Caractère des Napolitains.

Il y aurait trop de hardiesse à promettre de donner une peinture des mœurs de Naples, après y avoir fait un séjour de deux mois seulement. Je ne puis donc en présenter que des traits épars, mais exacts. Les Napolitains ont cela de commun avec les animaux, qu'ils ne sont pas d'un caractère dissimulé, qu'ils ne sentent pas ce qui est inconvenant, et qu'ils ne craignent pas les observations, par conséquent il est aisé de connaître les traits principaux de leur caractère.

Je me suis attaché principalement aux individus de la plus haute et de la plus basse classe ; ceux d'un état moyen me sont totalement inconnus. — Si je disais d'un peuple, sans le nommer, qu'il est

paresseux, sale, sensuel, superstitieux, adonné avec fureur aux jeux de hasard, tout-à-fait indifférent pour les sciences et les beaux arts, n'aimant que la vaine parure, et totalement étranger à la foi conjugale ; ne croirait-on pas que je parle des Iroquois ou des Hottentots? eh bien! on aurait raison; car les Napolitains de la haute classe sont les sauvages de l'Europe : ils mangent, boivent, dorment, et jouent ; ils n'ont absolument d'autre occupation que le jeu. Les états de l'Europe sont ébranlés, ils jouent; Pompéia sort de ses ruines, ils jouent; la terre tremble, le Vésuve vomit des flammes, ils jouent. Chacun admire les ruines de Pestum, à quelques milles d'ici, mais c'est par des étrangers qu'elles ont été découvertes; car les Napolitains jouent. Les princes, les ducs, tiennent des maisons de jeu. Un prince Ruffano, d'une des familles les plus distinguées du pays, tient le premier tripot de Naples; et outre celui-là, il y en a encore une vingtaine d'autres. C'est là que le beau monde se rend

pour passer les soirées. Un étranger s'y fait présenter par une personne connue, mais ce n'est que pour la forme. On salue légèrement le maître et la maîtresse de la maison, qui vous saluent de même, et on ne se dit pas un mot; le reste se passe comme dans un café, et même plus mal que dans un café; car là, on peut demander pour son argent tout ce dont on a envie; ici il n'y a aucuns rafraîchissemens, à l'exception d'un verre d'eau qu'un domestique vous apporte, après qu'on le lui a demandé dix fois. Une grande salle, meublée d'une manière assez mesquine, est le champ de bataille de *rouge et noir* et du *faro*. Une grande quantité de chaises, placées les unes sur les autres dans un coin de la salle, prouve que l'on compte sur une société nombreuse. A peine a-t-on causé pendant quelques instans, qu'on se place d'un air avide autour d'une table chargée d'or. Ces sortes d'assemblées se nomment *conversations;* mais malheur à celui qui voudrait y faire la conversation: à peine

ose-t-on se dire quelques mots à l'oreille. Si l'on s'avise de parler davantage, il se fait aussitôt un sifflement général qui requiert un profond silence pour les saints mystères du jeu. Les femmes, sur-tout les plus âgées, sont assises, le visage immobile, et fixé sur le *rouge et noir:* leurs yeux étincellent du feu de la cupidité; leurs mains décharnées retirent l'argent avec avidité, ou bien leur bouche impure se répand en imprécations contre l'injustice de la fortune. De jeunes et jolies femmes dégradent aussi la dignité de leur sexe, et déshonorent la beauté et les graces; par exemple, la princesse N...., qui est d'une figure très-agréable, est une joueuse déterminée. d'autres, plus scrupuleuses et sachant ce qu'elles se doivent, viennent là pour faire de nouvelles conquêtes, ou pour conserver celles qu'elles avaient auparavant, et ne font pas le moindre effort pour cacher leurs projets. Un étranger voit au premier coup-d'œil quel est l'amant favorisé de telle ou telle dame.

Les maris sont ailleurs, ou bien ils ne s'inquiètent en aucune façon de leurs femmes : car on n'aperçoit pas ici la moindre trace de la jalousie des Italiens, qu'on disait si redoutable autrefois. Les prêtres, et même les enfans, jouent. J'ai vu assise à une table la petite fille du marquis Berio, âgée de huit ans : son père est cependant un des cavaliers napolitains les plus instruits. Quelques personnes prétendent que cette espèce de commerce infâme rapporte annuellement cinquante mille ducats au prince Ruffano ; d'autres soutiennent qu'il ne reçoit que douze ducats par jour pour faire un tripot de son palais. Il n'est pas lui-même banquier, mais il a peut-être un intérêt dans la banque : de sorte que les deux versions peuvent être vraies. Le banquier passe pour un très-honnête homme dans son genre ; du moins il est certain qu'il joue sans méfiance. Il lui est arrivé de payer deux fois une somme gagnée, d'après l'assurance positive qu'on ne l'avait pas reçue ; c'est du moins ce que m'a assuré un

homme respectable qui l'avait vu de ses propres yeux. Une autre personne non suspecte m'a dit qu'il fallait être leste pour ramasser l'argent qu'on avait gagné; car sans cela, le voisin prenait la peine de vous en débarrasser; peut-être est-ce par distraction, mais il est certain que cela est arrivé.

Celui qui a été présenté une fois dans ces académies de jeu peut y aller journellement comme dans un café; il peut même y présenter des étrangers, dont on ne cherche pas plus à savoir le nom qu'à se souvenir du sien. Le seul moyen d'attirer l'attention dans les bonnes sociétés de Naples, c'est de jouer beaucoup, et gros jeu. De cette façon, on s'occupe jusqu'à deux heures du matin, et l'on perd son temps, son argent, sa santé et ses mœurs. On revient chez soi, et l'on reste au lit jusqu'à midi. Alors on va faire une promenade à Villa-Réale (c'est la mode d'y aller prendre l'air); les jeunes seigneurs y vont dans leur

karrick, et quand ils y sont arrivés, ils montent à cheval. On dîne à deux ou à trois heures au plus tard; après diner on se fait conduire en voiture à Sainte-Lucie ou au pont de la Madeleine; ou, si c'est pendant l'hiver, en tout autre endroit où l'on peut avoir du soleil. Ce n'est cependant pas tout-à-fait dans cette intention qu'on va à la promenade, c'est pour exposer aux yeux les parures, les charmes, et surtout les équipages. C'est à ce dernier article principalement que les Napolitains tiennent le plus; non pas cependant à des équipages précieux et élégans : ils ne doivent même pas être trop brillans; qu'ils soient seulement attelés de deux chevaux, et cela suffit : car on ne redoute rien tant ici que d'aller à pied. D'après cela on ne dit pas d'un pauvre diable qui s'est ruiné au jeu, « Il n'a pas de pain»; mais « Le pauvre homme! il est obligé d'aller à pied ». La race des chevaux napolitains a dégénéré depuis que les Français, qui savent

tirer parti de tout, ont enlevé les plus beaux étalons. Après la promenade, dans laquelle les équipages sont en grand nombre, à la suite l'un de l'autre, et ont l'air de faire partie d'un convoi funèbre, on se rend ou au théâtre pour y babiller, ou chez soi pour s'y ennuyer en silence, jusqu'à l'heure tant desirée où l'on se met au jeu. Telle est la suite des occupations journalières des grands seigneurs de Naples. Il y en a parmi eux, tels que le prince Angro, qui ont huit à dix *villa* (maison de campagne) des plus magnifiques, et qui cependant ne s'éloignent jamais de Naples, parcequ'ils préfèrent à la verdure le *rouge et noir.* — Pour rendre encore ces *conversations* plus attrayantes pour des jeunes gens sans expérience, les maîtres des maisons de jeu, donnent quelquefois un bal, dans de petits appartemens où l'on éprouve une chaleur étouffante; il y a mauvaise musique, le bal est mal éclairé, les femmes y sont mal mises et

ne dansent pas bien : cela dure une heure ou deux. On s'aperçoit que la danse n'est qu'un moyen de se préparer à des plaisirs plus séduisans, et qu'on la regarde comme le potage dans quelques maisons où on le sert pour en faire manger d'abord aux enfans, contre leur gré, avant de leur donner de la viande.

Le caquet des femmes est ici plus insupportable qu'en aucune autre ville de l'Europe, car d'abord les Italiennes en général parlent de manière à étourdir les oreilles d'un étranger; mais aussi elles ne peuvent parler sans mettre en mouvement tous les muscles de leur visage; en second lieu, le dialecte de ce pays est extrêmement désagréable, et les dames les plus distinguées ne parlent réellement pas d'une autre manière que les vendeuses de poissons. On ne m'accusera pas d'exagération quand je dirai que les Napolitains apprennent la langue toscane comme une langue étrangère,

à-peu-près comme un paysan de Poméranie apprendrait la langue allemande. J'ai vu moi-même le prospectus d'un maître de langue qui offrait de donner des leçons non-seulement des langues latine, allemande, hollandaise et espagnole, mais encore de langue toscane. J'observe ici, pour les Russes qui connaissent la Sibérie, que le dialecte des Napolitains est aussi différent des autres bons dialectes de l'Italie, que celui de la Sibérie est éloigné de ceux du reste de la Russie; c'est le même ton chantant qui est particulier aux paysans de la Sibérie. Celui qui comprend ces deux langues (la langue italienne et la langue russe) aurait de la peine à distinguer le dialecte napolitain de celui de la Sibérie.

Les dames parlent ici le langage du peuple; elles fournissent par là la preuve que leur éducation a été négligée, et donnent aussi la mesure de l'instruction de leurs amans. On imaginerait que la plupart de ces dames

doivent parler la langue française, sur-tout depuis qu'elles ont eu des rapports particuliers avec les Français; mais il s'en faut de beaucoup que cela soit ainsi. On rencontre rarement des gens qui parlent français, même dans la haute société, ou parmi les savans; s'il s'en trouve quelqu'un, il parle avec un accent italien tellement embrouillé, qu'on a toutes les peines du monde à le comprendre. Je dois excepter cependant le ministre actuel des affaires étrangères, Micheroux, qui parle très-bien français; c'est un homme de la plus grande affabilité, qu'une maladie douloureuse n'empêche pas d'entretenir long-temps et avec esprit ceux qui viennent le voir. Sa famille est d'origine française, et il a été employé long-temps dans les ambassades chez des souverains étrangers. — Mais je me rappelle trop tard que nous sommes au bal, et qu'en parlant d'autres choses nous pourrions bien rester dans les ténèbres; car aussitôt que

onze heures sont sonnées, les musiciens partent avec leurs instrumens, on éteint les lumières de la salle de danse, quand même il y aurait encore quelqu'un. Il est difficile de croire que ce soit par économie qu'on éteigne ainsi les bougies, c'est seulement pour faire comprendre qu'il est temps de se mettre au jeu. La plupart des personnes invitées n'attendent pas qu'on le leur rappelle, alors recommence la vie tranquille: chacun remercie Dieu de ce que le bal est fini.

Mais en voilà assez sur les académies; j'entends le lecteur me dire de le conduire dans d'autres quartiers, où les palais des grands ne soient pas déshonorés par des jeux de hasard, et où l'on se permette tout au plus quelques jeux de commerce. Je ne puis satisfaire ce desir raisonnable, car il n'y a réellement à Naples d'autres assemblées que ces maudites *conversations*. Il ne faut pas oublier que je ne parle ici que des nationaux, car quelques

étrangers ont conservé chez eux les manières de leur pays, qu'ils tâchent de garder dans toute leur pureté. Mais aussi ne reçoivent-ils ordinairement que des étrangers. Je citerai à cette occasion la maison du ministre anglais Elliot, et celle de la comtesse russe Skawronski. Cette dernière habite Naples depuis un certain nombre d'années; elle y tient une très-bonne maison, et malgré son grand âge, elle égaie toujours la conversation par ses saillies spirituelles. Mais les Napolitains n'obtiennent pas aisément accès chez elle: ce sont toujours des oiseaux de passage qui y sont admis. Quand j'ai cité ces deux maisons je n'avais pas à choisir, car ce sont les seules dans lesquelles un étranger qui n'aime pas le jeu puisse trouver des ressources; à moins qu'il ne veuille former quelque intrigue amoureuse, ce qui n'est pas difficile ici, sur-tout aux étrangers. On m'a assuré que les princesses et les duchesses, belles ou laides, ne

laissent languir personne, et qu'on ne soupire pas plus long-temps ici, que sous les tilleuls à Berlin.

Les étrangers n'ont plus rien à craindre de la jalousie des Italiens, que l'on disait autrefois si terrible, et dont il n'est plus question que dans les romans allemands. Non-seulement l'époux ne met aucun obstacle, mais le sigisbé même a disparu, et l'on n'aperçoit plus nulle part ce personnage équivoque. La fidélité conjugale n'ose plus se montrer de crainte des railleries; aussi les Napolitains sont-ils les seuls Européens qui ne pleurent pas à une représentation de *Misanthropie et Repentir;* au contraire ils se mettent à rire, et ne peuvent pas concevoir qu'on fasse la moindre attention à une bagatelle qu'on voit journellement. — Deux exemples prouveront à quel point on pousse ici cette façon de penser, et de quelle manière on traite cet objet dans la société.

Une dame mariée avait, comme de raison, un jeune officier pour amant;

au bout de quelque temps elle en fut ennuyée, comme de raison, et en prit un autre. Cet officier eut la folie d'en concevoir du chagrin; il aimait réellement cette femme, et tâcha de la ramener à lui. Un jour qu'il la rencontra seule, il lui fit des reproches si tendres, qu'elle en fut émue; on se raccommoda solemnellement, et tous deux se retirèrent dans un cabinet obscur pour sceller la réconciliation. L'officier, heureux comme un dieu, ou plutôt comme un homme qui aime et qui est aimé, quitta vers le soir cette belle dont il venait de triompher de nouveau. Il fut un peu surpris de rencontrer son rival, non loin de chez elle. « Oh! se dit-il, il sera « sûrement renvoyé » : et il se tint à quelque distance pour jouir de ce triomphe; mais le rival ne fut pas éconduit. L'officier fut inquiet dans le premier moment; ensuite il se consola en pensant que sa fidèle maîtresse voulait sans doute déclarer à son rival qu'il n'y avait plus rien à espérer pour lui; qu'elle

n'avait reçu sa visite que pour cela, et que le pauvre diable allait sans doute sortir; mais le pauvre diable ne sortit point. L'officier conçut alors de violens soupçons; cependant il reprit encore une foi courage. « Un tel entretien, se « dit-il en lui-même, n'est pas l'affaire « de quelques minutes, cet homme sera « importun, suppliant, furieux; il se « jetera à ses genoux : on sait bien qu'en « de semblables occasions des choses « dites cent fois ont besoin d'être encore « répétées, et combien il est difficile à « un homme qui a tant soit peu de va- « nité de se persuader qu'il n'est plus « aimé. Cette pauvre femme aura beau- « coup à souffrir d'un pareil entretien; « il serait cruel de l'affliger encore par « des soupçons ». Tels étaient les motifs par lesquels il cherchait à se tranquilliser. Mais comme l'entretien durait trop long-temps, il retourna chez lui avec le projet de se faire raconter le lendemain, par sa belle, d'une manière circonstanciée, comment elle avait

renvoyé son rival; mais au lieu du récit qu'il se promettait de demander, il reçut le lendemain matin un billet de la dame, qui lui mandait froidement que, malgré le raccommodement de la veille, elle s'était ravisée et ne voulait plus le revoir; l'officier, outré, lui répondit tout ce que l'amour et le désespoir lui inspirèrent; il lui disait, entre autres choses, que ce n'était pas un raccommodement ordinaire et pour la forme, mais que l'amour l'avait scellé de ses plaisirs les plus doux; il finit en la menaçant de se tuer si elle persistait dans son barbare projet, et la cruelle y persista. Elle convint que sa liaison avait été renouvelée dans le sanctuaire de l'amour; mais elle s'excusa sur ce qu'elle n'avait aucun autre moyen de se débarrasser de lui; elle ajouta que sa porte lui serait fermée dorénavant, et que s'il avait réellement envie de se tuer, ce serait pour elle un titre de gloire qu'un aussi beau jeune homme renonçât à la vie pour l'amour d'elle. L'officier était au café lorsqu'il

reçut ce billet insolent; il se leva aussitôt, dit à quelques amis qu'il était obligé de faire un voyage, prit congé d'eux, retourna chez lui, et se tua d'un coup de pistolet. — La dame vit encore, et mène le même train de vie qu'auparavant!

Un duc, qui passait pour le plus bel homme de Naples, épousa une demoiselle aimable et vertueuse, qui, à sa grande surprise, continua d'être vertueuse après son mariage. Cependant M. le duc en fut bientôt las, et devint extrêmement amoureux d'une princesse (dont je tairai le nom, ainsi que celui du duc). Il obtint à la fin les faveurs de celle qu'il aimait, mais sous la condition expresse qu'il ne regarderait sa jeune et jolie femme que comme une sœur, aussi long-temps que durerait leur liaison; il promit tout; mais il lui fut plus facile de promettre que de tenir sa parole, car bientôt un petit témoin vivant attesta qu'il l'avait violée. La princesse devint furieuse, et ne voulut plus entendre parler de lui : dans cette

extrémité, il attesta par tous les sermens possibles qu'il n'était pas le père de l'enfant dont sa femme venait d'accoucher. La princesse fut interdite. Un gentilhomme qui se charge d'un pareil affront lui en imposa un moment; cependant sa jalousie voulut des preuves plus fortes, il consentit à tout. « Si cet « enfant, lui dit-elle, n'est pas le vôtre, « envoyez-le sur-le-champ à la maison « des Enfans-Trouvés ». Le duc sortit, et envoya son enfant aux Enfans-Trouvés, malgré le désespoir et les cris de la pauvre mère, que tout Naples regarde encore comme innocente.

Ces exemples, qui sont sans nombre et variés à l'infini, peuvent servir d'encouragement à un étranger qui aimerait à avoir des intrigues avec des femmes du haut rang; il peut être assuré qu'il n'aura pas à craindre les refus ni les jaloux. Il y a seulement une précaution à lui recommander, c'est le soin de sa santé; qu'il ne se laisse pas endormir parce que sa maîtresse est une duchesse

ou une marquise, cela ne diminue en rien le danger. Plusieurs de ces déesses sont infectées par leurs maris, et on fait à peine ici un secret de ces petits désagrémens. On sait que les maladies vénériennes ne sont pas à beaucoup près aussi dangereuses dans les climats chauds que dans les pays du nord; d'après cela on n'y fait pas plus d'attention ici qu'à un rhume ou à un mal de gorge. J'ai appris de la bouche d'un médecin que dans le nombre des familles de la plus haute distinction, il est rare d'en trouver une dans laquelle il n'y ait pas quelqu'un qui en soit attaqué, et que la plupart des autres maladies proviennent de la négligence avec laquelle on traite celle-là. On voit parmi les gens du peuple des individus qui ont le nez rongé, parce qu'ils n'ont reçu que des secours tardifs, n'étant pas en état de les payer.

Le peu de temps que le jeu, l'amour, et le théâtre laissent aux Napolitains, ils l'emploient à des exercices de religion. On m'a assuré que les plus grandes

pécheresses s'abaissent quelquefois jusqu'à soigner les malades dans les hôpitaux, ce qui a assez d'analogie avec la cérémonie du jeudi-saint, dans laquelle l'empereur lave les pieds à des vieillards. Les membres des confréries masquées sont en partie de la première noblesse; j'en ai vu quelques-uns qui demandaient l'aumône pour les ames du purgatoire, et que l'on pouvait reconnaître pour des élégans sous l'espèce de masque qu'ils portaient. Le capuchon dont ils étaient couverts était de toile la plus fine et la plus blanche. Dans les jours de chaleur ils portaient par-dessus un très-petit manteau écarlate; le chapeau de pélerin, qui pendait à leur côté, était de poil de castor; les souliers et les bas de soie qu'ils portaient faisaient bien voir que ce masque cachait la mise la plus élégante. Ils allaient ainsi de maison en maison, tenant à la main une très-belle bourse, la présentaient chez les marchands et autres; on leur répondait ordinairement par un

signe de tête; ils allaient plus loin sans murmurer, et croyaient se faire un grand mérite auprès de Dieu de courir ainsi en mendiant par la ville.

Leur superstition se montre quelquefois d'une manière risible. On donnait dernièrement au Théâtre *Fiorentini* (des Florentins) une comédie de Federici. Au milieu de la représentation quelques oreilles pieuses entendirent le son de la clochette qui annonçait que le viatique passait dans la rue; aussitôt il se fit un mouvement général, et quelques voix crièrent aux acteurs effrayés qu'il fallait qu'ils se retirassent parce que le bon Dieu allait passer. Les acteurs rentrèrent aussitôt dans les coulisses, et tout le monde tomba à genoux au parterre aussi bien que dans les loges. Les comédiens, parés et fardés, s'agenouillèrent derrière les coulisses; toutes les têtes s'inclinèrent vers la terre, jusqu'à ce que la clochette ne se fit plus entendre. Alors les comédiens rentrèrent, et le hasard voulut que dans la scène qu'ils

avaient été obligés d'interrompre on se mît aux genoux d'un prince de théâtre. Un pays dans lequel on fait de pareilles extravagances n'est pas bon à habiter, quand même la nature y prodiguerait toutes ses richesses comme elle le fait ici.

On ne va nulle part se confesser aussi souvent qu'à Naples. Dans mes nombreuses excursions dans les églises, je n'y ai presque jamais trouvé les confessionnaux vides, et cependant il y en a dans toutes un grand nombre; mais on voit ordinairement vingt femmes qui se confessent pour un homme : cela ne prouve cependant pas que le beau sexe pèche plus souvent que nous, cela fait plutôt voir l'endurcissement du cœur des hommes. Peut-être aussi cela provient-il de ce que les femmes aiment à babiller et à occuper d'elles les hommes à quelque prix que ce soit, quand même ce ne seraient que de vieux prêtres, et qu'elles ne les entretiendraient que de leurs fautes. En outre, il n'y a pas beaucoup de prêtres qui soient âgés; la plupart

de ceux que j'ai vus au confessionnal étaient dans la force de l'âge, et avaient des figures de satyres; ils avaient souvent les yeux de la concupiscence fixés sur leurs pénitentes, et leurs regards de convoitise faisaient bien voir de quelle espèce de péché il était ordinairement question.

Folkmann calomnie de temps en temps les auteurs de voyages qui se sont permis des railleries sur les catholiques; il pense que cela ne convient pas, et qu'il faut laisser chacun croire ce qu'il lui plaît. Il a parfaitement raison sur ce sujet, quand on voyage comme il l'a fait pour donner une nomenclature sèche des choses remarquables qu'on a vues; mais celui qui ne se contente pas de *voir*, et qui aime à *penser*, doit bien aussi *juger*, quand même il s'exposerait à porter un jugement faux; car l'homme qui juge, quand même il le ferait d'une manière qui ne serait pas toujours exacte, est cependant plus fort que celui qui ne hasarde jamais son jugement. Je voudrais bien savoir d'ailleurs pourquoi une

mauvaise religion ne serait pas aussi bien exposée à la censure qu'un mauvais gouvernement. Ils doivent contribuer l'un comme l'autre au bonheur de la société; l'un et l'autre sont mauvais s'ils dégradent le peuple et le retiennent dans un stupide esclavage, ou bien si tout l'édifice n'est construit que pour l'avantage d'un homme ou d'une seule classe d'hommes. Dans ces deux hypothèses il n'existe qu'un despotisme oppresseur. De là, l'intolérance révoltante de la religion catholique, les fréquentes accusations d'hérésie, et l'insolence risible, qui sont particulières à cette religion, et que l'on ne peut pas nier. C'est pour cela aussi qu'on est obligé de laisser le peuple dans l'ignorance, en le faisant ajouter foi aux fables les plus absurdes; car l'a-t-on jamais vu lever les yeux sur les cloîtres, et les palais habités par de pieux oisifs?

Je ne veux pas attribuer au despotisme les mêmes effets qu'à la religion. Si des hommes comme Frédéric second

pouvaient être immortels, il n'y aurait pas dans le monde de meilleure forme de gouvernemeut : car son despotisme rendrait mille fois plus heureux qu'un gouvernement républicain à la manière française. Je pourrais peut-être en dire autant du despotisme catholique, s'il était par-tout exercé par des hommes sages ; mais celui de la sottise est tout-à-fait insupportable, et quiconque se sent assez de force pour le châtier est tenu de le faire toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Ainsi ce n'est ni par méchanceté ni par légèreté, mais par une haine vraie et bien motivée contre l'église catholique, que je dénonce ces abus pitoyables, sans me laisser arrêter par des préjugés populaires. Je regarderais dans cette occasion le silence comme une faiblesse, et je ne pourrais me taire que dans le cas où l'on me montrerait le peuple bon, content, laborieux et aisé ; car alors il importe peu par quel moyen on l'a fait arriver à ce but. En un mot, toutes les religions sont bonnes, de

même que toutes les formes de gouvernement, lorsqu'elles sont administrées par des hommes sages, pour le bonheur du peuple; mais lorsque le gouvernail de l'état ou celui de la religion est entre les mains des sots, le déisme même devient oppresseur, et le républicanisme insupportable.

En voilà assez sur ce sujet, quoiqu'il y aurait bien matière à dire autre chose; mais ce n'est ni le temps ni le lieu de s'étendre davantage.

Les ames du purgatoire sont un des principaux objets de la superstition des Napolitains : il est honteux de voir combien on abuse de leur pieuse simplicité par cette misérable invention. Chaque jour, à chaque heure, on voit des hommes courir les rues, masqués ou non masqués, avec des bourses ou des boîtes, pour enlever au peuple, de la manière la plus méprisable, le peu d'argent qu'il a gagné à la sueur de son front. On voit, peintes sur plusieurs églises et sur plusieurs maisons, des flammes rouges au

milieu desquelles on a représenté des ames suppliantes et joignant les mains; j'en ai même vu qui sont sculptées en bois, et placées en amphithéâtre, devant plus d'une sainte boutique où l'on fait commerce de messes. Par ce moyen, les prêtres doivent retirer annuellement des sommes immenses, et qui surpassent certainement de beaucoup les revenus du roi. Je crois que le gouvernement a donné une grande preuve de sagesse en rappelant les jésuites, afin de substituer le despotisme reglé des prêtres à un despotisme aveugle; il n'était pas possible de faire davantage.

On dit chaque jour une quantité de messes dans toutes les églises, et continuellement plusieurs à la fois; car on sait que l'adroite cupidité a multiplié le nombre des autels. La paresse des Napolitains trouve chaque jour et à chaque heure une excellente excuse dans ces pieux exercices. On doit entendre la messe, c'est un devoir de religion; plus on entend de messes, plus on acquiert

de mérite; et comme le royaume des cieux est préférable à tout, les Napolitains courent à l'église, et laissent leurs enfans mourir de faim. Il n'est pas nécessaire d'y apporter une véritable dévotion, il suffit que le corps soit présent. Il serait d'ailleurs difficile de ressentir de la dévotion dans un lieu où il ne règne ni dècence ni silence, où l'on entend crier de tous côtés, où l'on ne sait à quoi il faut prêter l'oreille, où il y a un mouvement continuel, où la femme mendiante se place sans honte en face des assistans (je l'ai vu de mes yeux), et sépare les haillons qui couvrent son sein flétri, pour y chercher la vermine qui le ronge; où enfin les étrangers hérétiques et amis des arts se promènent comme il leur plaît pendant la messe, et font ôter la toile qui couvre le tableau de l'autel, dans le même moment où un prêtre fait un Dieu. On m'a montré, à moi-même, pendant la messe, plusieurs de ces peintures pour quelque monnaie, et sans que je parusse le desirer aucunement. Celui

à qui ces preuves de la stupide superstition des Napolitains ne suffisent pas, n'a qu'à se rappeler S. Janvier, dont sang le se liquéfie à certains jours de l'année. La chose est si connue, elle a déja été racontée tant de fois, que je puis bien me dispenser de la redire encore. On croit généralement que cette matière rouge devient liquide par la chaleur de la main du prêtre, mais on se trompe. La petite fiole qui contient le sang en question est contenue dans un plus grand flacon de verre, de manière qu'il y a un espace vide entre les deux, et qu'il est très-difficile que la chaleur de la main puisse pénétrer jusque-là; ce serait d'ailleurs un moyen bien incertain pour réussir. Des gens bien instruits m'ont assuré que le miracle s'opérait par des moyens chimiques, et qu'il ne pouvait jamais manquer lorsqu'on agitait fortement le vase. Peu de personnes, et même peu de prêtres, sont dans le secret; et parmi ces derniers, il y a plusieurs gens d'esprit qui croient au miracle.—Lorsque le général Cham-

pionnet entra ici, il pria l'archevêque de faire liquéfier ce sang, afin de prouver au peuple la mission divine des Français. Celui-ci s'y refusa d'abord; mais comme le général déclara que si l'archevêque persistait dans ses refus il opérerait lui-même le miracle, il se rendit enfin; et pour cela.... la cour l'envoya en exil, ce qui me paraît injuste.

J'ai encore un mot à dire sur la mal-propreté des Napolitains; cependant je ne soutiendrai pas que parmi les gens bien nés cela s'étende jusqu'à leurs chambres; car j'en ai vu plusieurs très-propres et très-élégantes. Mais leurs maisons, leurs vestibules, leurs escaliers, sont de vrais cloaques. Il me semble d'après cela que s'il n'est pas rare de trouver des excrémens humains sur les escaliers de la maison d'un grand, il n'y a pas trop de hardiesse d'en conclure que l'intérieur de l'appartement ne doit pas être très-propre.

Les magasins de librairie donnent

une juste mesure de l'amour des grands pour les sciences. Il y a, à la vérité, beaucoup de libraires : les plus fameux sont les frères Terres ; mais excepté quelques livres sur l'agriculture et quelques traductions d'ouvrages étrangers, ils ne peuvent offrir de quoi satisfaire la curiosité. Si l'on s'en plaint, ils vous répondent ingénuement qu'à Naples personne n'écrit, personne ne lit, et que, par conséquent, personne n'achète de livres. Il y a tout au plus quelques grands seigneurs qui se forment une bibliothèque pour en faire parade. Il en est de même des peintures : ils en achètent parceque c'est la mode. Il y a quelques bons peintres ici, mais ils sont étrangers. La sculpture est encore moins bien traitée ; car je n'ai pas appris qu'il y ait ici un artiste à talent dans ce genre. S'il y en avait quelqu'un, il n'aurait que des tombes à faire.

Descendons maintenant un étage plus bas, et voyons les personnes de la

classe mitoyenne. Dans d'autres pays elle se compose de négocians et de savans; comme il n'y a point ici de savans, les avocats tiennent leur place; mais ils n'ont pas la meilleure réputation possible, et ils sont presque en aussi grand nombre que les lazzaronis.

Voici un fait arrivé tout récemment, et qui n'est pas une preuve de la sévérité de mœurs des individus de cette classe. Un Allemand vit souvent à la fenêtre la modeste et jolie fille d'un avocat; elle lui plut si fort, qu'il eut la plus grande envie de faire sa connaissance: en conséquence, il lui écrivit sans façon, et lui demanda un rendez-vous. Le billet fut reçu sans cérémonie, et l'on y répondit. La jeune personne lui manda tout bonnement que sa visite lui serait très-agréable, et qu'il pouvait venir chez elle vers le soir, qu'il la trouverait avec quelques-uns de ses parens. Il y alla, trouva une société honnête, fut reçu avec beaucoup de prévenance, et y retourna souvent.

On pourrait croire que ce n'est là qu'une hospitalité louable, et ce ne serait pas autre chose en Russie; mais l'hospitalité est inconnue ici, et il y a bien plutôt à penser qu'il y avait quelque spéculation cachée là-dessous. Plusieurs anecdotes de ce genre ne font que me confirmer dans cette opinion. Cependant j'ai trop peu connu les personnes de la classe mitoyenne pour oser hasarder de porter un jugement sur leur moralité. Je sais seulement qu'elles sont aussi ignorantes et tout aussi superstitieuses que celles d'un état plus relevé, que chez elles la loterie prend la place du *rouge* et *noir*, et qu'on s'y adonne avec la même fureur. — J'ai assisté à un tirage de cette loterie : c'est un spectacle du peuple qu'un étranger ne doit pas négliger d'aller voir.

Dans une très-grande salle de la maison de justice (*Vicaria*) se réunissent plusieurs personnes en habit noir, et la tête couverte d'immenses perruques;

ces messieurs sont bien payés pour venir une fois tous les quinze jours se placer ici commodément, et s'ennuyer pendant un quart-d'heure. L'enfant qui, comme il est d'usage en d'autres pays, tire les numéros, est chargé d'images de saints : il est béni et trempé d'eau bénite avant de remplir son maudit emploi. Près de deux mille personnes sont entassées dans cette salle; et quoique toutes les portes et toutes les fenêtres soient ouvertes, cependant l'air y est tellement chargé de vapeurs méphitiques, que je suis tenté de croire qu'une bougie allumée s'y éteindrait. Les cris et les sifflemens de ce peuple en délire sont encore plus insupportables, s'il est possible, que la mauvaise odeur. On se demande souvent « Suis-je dans une maison de « fous »? — Si l'un de ceux qui doivent présider à la cérémonie arrive un peu trop tard, il est accueilli par des reproches et des huées si aiguës, qu'elles seraient capables d'ébranler le cerveau le mieux organisé. Le tournoiement

de la roue est accompagné d'un cri horrible.

Le premier numéro sorti, qui fut remis par l'enfant à l'un des présidens, qui le donna ensuite à un lazzaroni qui était derrière lui, fut reçu avec des applaudissemens et des hurlemens de joie qui firent retentir la salle; le second numéro, au contraire, fut accueilli avec l'expression du chagrin. Je sortis dans ce moment, afin de ne pas être pressé davantage. Sur l'escalier je trouvai un autre personnage qui en voulait à la bourse; c'était une ame pieuse qui avait spéculé sur le nombre des spectateurs, et qui se tenait là pour demander de l'argent pour les ames du purgatoire. Cela était tout-à-fait bien calculé, sur-tout avant le tirage, parce qu'alors chacun croyait s'attirer par de bonnes œuvres les faveurs de la fortune. Au reste les escaliers étaient remplis de mendians estropiés, et afin de trouver réunis dans ce lieu tous les traits particuliers des Napolitains, la superstition,

là fureur du jeu, la pauvreté et la malpropreté, on pouvait aller faire au second étage toutes les ordures possibles, et on n'y manquait pas. Lorsque je fus dans la rue, je retrouvai les personnages qui étaient en haut par petits groupes. Il tomba une ondée très-forte sans que personne se dérangeât. Les gens du peuple, avec ou sans parapluie, formaient des deux côtés une longue haie, depuis la *Vicaria*, jusqu'à l'endroit où l'on payait les gagnans, et qui était encore assez éloigné. Aussitôt qu'un numéro était tiré, on le criait par la fenêtre à un commissionnaire placé en bas pour cet objet, qui courait sur-le-champ en donner connaissance à l'administration de la loterie, et qui, chemin faisant, en faisait part en aux curieux. Aussitôt que le peuple apercevait de loin dans la rue le premier de ces commissionnaires, il s'élevait un cri général, des milliers de mains gesticulaient en l'air, car les Napolitains ne parlent pas sans gestes. Tous parlaient pendant une

demi-minute pour faire part à leurs voisins de leurs profondes réflexions sur ce grand objet ; mais bientôt l'orage s'appaisait, tout devenait tranquille pour attendre et voir venir le second messager, qui excitait le même mouvement avec le second numéro. On ne se repent réellement pas d'avoir vu ce spectacle. La fureur de la loterie est encore poussée plus loin ici qu'ailleurs, parce que la superstition y trouve un plus vaste champ. Il y a de quoi mourir de rire de voir par quelles niaiseries les Napolitains se déterminent dans le choix de leurs numéros. Un oisif qui n'a rien de mieux à faire n'a qu'à écrire cinq numéros, n'importe lesquels, sur une muraille apparente, et mettre au - dessous qu'ils sortiront au premier tirage, on peut être certain que sur dix personnes qui mettent à la loterie et qui auront vu ces numéros, il y en a au moins huit qui les choisiront. La fureur de ce jeu infernal s'est emparée aussi des gens du peuple, et les mendians y

portent même les aumônes qu'on leur fait.

Quoique les couleurs avec lesquelles j'ai esquissé les Napolitains soient déja bien sombres, elles le deviendront encore plus quand je parlerai du bas peuple. A tous les défauts des gens de distinction, il unit des vices qui lui sont particuliers. Cependant des personnes de considération, des étrangers qui demeurent ici depuis plus de vingt-cinq ans, m'ont assuré que ce peuple est dans le fond brave et loyal, et que son caractère a quelque analogie avec celui des Allemands. Je ne veux ni ne puis révoquer en doute le rapport de ces personnes, car elles ont eu de trop fréquentes occasion d'observer ce peuple. J'ai aussi depuis vingt ans un domestique qui ment fréquemment, se grise encore plus souvent, qui vole même quelquefois, et qui, malgré tous ces défauts, est un brave homme, très-officieux, non-seulement vis-à-vis de moi, mais aussi à l'égard de tout le monde.

Aussi m'est-il démontré que des hommes grossiers peuvent commettre des crimes, et cependant être de bonnes gens, car leurs vices ne sont que des habitudes, mais à la vérité de très-mauvaises habitudes.

Le vol est ici très-commun, malgré le fouet et la potence. On raconte à ce sujet une anecdote singulière. Un jour le bourreau avait ôté ses souliers au bas de la potence, afin de pouvoir monter les échelons plus commodément; pendant qu'il remplissait son office, et que tous les yeux étaient fixés sur le misérable patient, un autre voleur lui prit ses souliers au pied de l'échelle.

On doit au vigilant duc d'Ascoli, grand-maître actuel de la police, différentes ordonnances très-sévères, qui la plupart paraissent extraordinaires, mais qui prouvent combien il était urgent de prendre des mesures rigoureuses contre ce crime. Par exemple, quand un voyageur arrive dans une auberge, l'hôte est tenu de lui demander un état de tous

ses bijous; l'étranger est le maître de le donner ou de le refuser, mais dans ce dernier cas il doit donner à l'hôte une déclaration par écrit portant qu'il lui a refusé l'état qu'on lui demandait. Si l'hôte ne peut représenter ni l'état ni la déclaration, il est obligé de remplacer tout ce qui est volé dans sa maison; il y est obligé de même s'il n'a pas donné à l'étranger connaissance de ce réglement; c'est ce qui arrive ordinairement; au moins je n'ai connu cette ordonnance qu'en lisant un réglement de police imprimé que je m'étais procuré. Aussi est-on très en sûreté dans les auberges; et je ne conseillerais à personne de loger dans une maison particulière, quand même il lui en coûterait moins cher.

Pendant mon séjour à Naples, un seigneur allemand, le baron B...., qui avait loué une chambre garnie, s'aperçut, un soir en rentrant chez lui, qu'on lui avait volé tout ce qu'il avait, quoiqu'il eût confié sa clef à un laquais de louage.

Ce dernier fut arrêté sur-le-champ, mais il nia effrontément qu'il fût complice. Il n'y a pas de voleurs plus hardis et plus effrontés que ces laquais de louage italiens. On croirait qu'ils sont moins payés que dans d'autres grandes villes, car ils ne demandent que six carlins par jour (à-peu-près dix-huit gros); mais ils savent se dédommager amplement de cette modération apparente, car il est d'usage que celui qui loue une voiture à un étranger rende journellement au laquais deux carlins; en second lieu, ils achètent tout ce dont l'étranger a besoin, et lui font payer le double de la valeur. On ne gagne rien à faire ses emplettes soi-même, car alors ces coquins se tiennent derrière leurs maîtres, et par un signe de la main, ils indiquent au marchand combien il doit demander de carlins en sus du marché pour leur récompense; s'il ne les lui donne pas, alors ils ne lui amènent plus de pratiques. Il serait bien à desirer que la vigilance du prince Ascoli pût atteindre ces sang-

sues. Les loueurs de carrosses doivent, comme les aubergistes, répondre de tout ce qui est volé dans leurs voitures. Ils peuvent s'en prendre à leurs valets pour en tirer des dédommagemens, parce qu'on suppose qu'ils doivent avoir soin de se procurer des domestiques fidèles. Toute voiture de louage est non-seulement marquée d'un numéro, mais aussi du nom du lieu d'où elle vient, comme par exemple, *Naples, Portici,* etc. Le voyageur qui est volé n'a donc rien à faire que de donner à la police le numéro de la voiture. Quand même il n'y aurait aucun témoin qui eût vu ce qu'il y avait dedans, le témoignage seul du voyageur est suffisant, quand d'ailleurs c'est un homme qui jouit d'une bonne réputation. Cette particularité est si dure pour le loueur de voitures, qu'il me semble qu'il n'y a que des motifs très-puissans qui puissent l'excuser; et peut-il y en avoir de plus fort que le nombre toujours croissant des voleurs, dont on croit ne pouvoir réprimer l'audace qu'à force

de sévérité? Il est probable même que les moyens de rigueur ont déja réussi; je n'ai pas trop entendu parler de vols pendant mon séjour à Naples, pas même de filouteries. Si Gorani dit la vérité lorsqu'il assure qu'on lui volait presque chaque jour un mouchoir dans sa poche, c'est que les voleurs étaient plus adroits qu'à présent, ou bien que Gorani était un élégant qui laissait sortir de sa poche un trop grand bout de son mouchoir. Je me suis glissé souvent parmi des groupes de gens du peuple, et cependant on ne m'a jamais rien pris.

Une autre mauvaise habitude des Napolitains était de se donner des coups de couteau dans la poitrine pour le moindre sujet; maintenant il n'en est plus question, et l'on peut se promener jour et nuit dans les rues avec autant de sécurité que dans sa propre chambre. C'est encore une ordonnance sévère du duc d'Ascoli qui a rétabli cette tranquillité si desirable. Aucun individu quelconque, excepté les officiers en uni-

forme, ne peut paraître armé dans les rues, ou chercher querelle à qui que ce soit; car, outre les peines portées par les lois, il serait puni militairement sur la place, ou par des coups de bâton, ou par le fouet, ou par le carcan, qu'on appelle *berlina* (ce que je trouve assez extraordinaire). Le prince Ascoli fait exécuter et respecter ses ordonnances par une nouvelle garde qu'il a établie, qui est habillée de jaune et de noir, et qui a sur les sbires ordinaires la prérogative de pouvoir entrer dans les maisons et arrêter indistinctement tout le monde, même les officiers. La rigueur de cette loi est une triste preuve qu'elle est indispensable.

Les Italiens sont d'un caractère très-irascible; ils aiment à se venger, et gardent long-temps rancune; mais dans le premier moment ils ne sont pas maîtres de leur colère; une offense est punie sur-le-champ d'un coup de stilet quand la chose est possible, et c'est leur méthode favorite. J'ai vu un jeune bouvier

qu'un autre avait blessé à la tête d'un coup de pierre; il courut après lui, mais ne put l'atteindre; il écumait de rage, et mordit son mouchoir, qu'il déchira avec les dents. Il se livra plusieurs fois au même excès, et même après qu'il parut appaisé, je l'entendis tout-à-coup dans l'éloignement rugir de colère, et je le vis mordre son mouchoir comme un chien qui se jette sur un bâton qu'on lui présente. Si cet homme avait atteint son ennemi, et que le bienfaisant duc d'Ascoli ne lui eût pas ôté par ses sages ordonnances les moyens de nuire à son adversaire, il l'aurait certainement assassiné.

A l'égard de la vivacité des sensations, les Italiens sont des enfans, ils crient; les Russes sont des adolescens, ils chantent; les Allemands sont des jeunes gens, ils sont enthousiastes; les Français sont des hommes faits, ils savent sentir; les Anglais sont des vieillards, ils se taisent. On entend souvent ici dans les rues une sorte de cri qui pour-

rait faire présumer que c'est une querelle sanglante ; si l'on approche, on voit que c'est un entretien amical. On conçoit qu'avec une telle irritabilité, la volupté est ici une passion terrible. Ce vice honteux qu'on a reproché aux Grecs les plus illustres, et qui énerve le corps et l'ame, paraît être fort commun ; on accuse les prêtres, et sur-tout ceux élevés aux plus hautes dignités, d'aimer généralement cet avilissement de l'humanité. Doit on les condamner pour cela ? Les chefs de l'église devraient mettre des bornes à ce crime, en levant la défense inhumaine qui empêche les prêtres de se marier. Tant que cela ne sera pas, tant que le gouvernement des prêtres persistera avec obstination dans cette mesure que non-seulement la nature (car qu'est la nature pour eux ?) mais aussi les premiers pères de l'église ont désaprouvée, qu'au moins les plus sages d'entre eux n'ont jamais prescrite, les ecclésiastiques non élevés en dignités ne seront qu'à plaindre, mais le haut

clergé n'inspirera que des sentimens d'aversion et de mépris. La tranquillité dont ils jouissent augmente encore plus leur penchant pour ce vice infâme, qui serait détruit par la liberté qu'on leur donnerait de se marier. Au reste, il trouble encore moins la tranquillité générale que ne pourraient le faire les mauvais ménages, la séduction des femmes, et les bâtards, qui détruisent la félicité domestique. — Les accusations dont on charge les moines reposent sur des preuves incertaines ou récusables : la vérité est couverte du voile de l'église, que personne n'ose soulever, quelque déchiré qu'il soit. — Les gens du peuple sont sévèrement punis pour ce crime. Je vis fouetter pour ce sujet, par toutes les rues de la ville, un malheureux maître d'école et un autre homme du commun. J'en vis pendre un troisième, qui avait jeté dans l'eau un jeune homme de quatorze ans, après avoir assouvi sur lui sa passion infâme. Comme ces exécutions ont dans ce pays un caractère na-

tional, qu'on me permette de m'y arrêter un moment.

Le malfaiteur qui est condamné à mort est conduit, trois jours avant l'exécution, dans une chapelle qui est dans la maison de justice, qu'on appelle *Bicaïa.* Il y demeure jusqu'au moment où il doit être exécuté. La confrérie des pénitens blancs, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, ne le quitte pas un instant, le dispose à mourir chrétiennement, et ne prend pas seulement soin de l'ame, mais aussi du corps, en lui faisant apporter ce qu'il desire pour manger ou pour boire. Les dépenses que cela occasionne ne peuvent pas être considérables; car un plat de macaroni est ordinairement la seule friandise que demandent ces malheureux. On m'a assuré aussi que ces confréries faisaient plus encore, et que si le malfaiteur était un père de famille, elles prenaient soin de sa femme et de ses enfans, qu'elles en faisaient la promesse au criminel, et tenaient religieusement parole, quoiqu'il

en pût coûter. Si cela est vrai, je leur pardonne volontiers leur mascarade. Le jour de l'exécution, des hommes courent dans les rues pendant toute la matinée, et font la quête pour délivrer du purgatoire l'ame du criminel encore vivant. On voit que les prêtres affamés ne laissent échapper aucune occasion de tirer parti de la bêtise du peuple.

On dresse la potence pendant la nuit qui précède; mais on le fait avec tant de négligence, que cela ne paraît pas, et que l'on ne croirait jamais qu'on place un gibet, qui, au reste, n'est pas comme en Allemagne, mais qui consiste en deux poteaux, surmontés d'une traverse; le tout n'est pas beaucoup plus élevé qu'une porte, et ressemble beaucoup plus à l'entrée d'un enclos qu'à une potence. J'avais loué une fenêtre exactement vis-à-vis le lieu de l'exécution. Hélas! c'était précisément le même emplacement sur lequel l'innocent et infortuné Conradin de Souabe fut décapité, à la honte éternelle des papes.

Pour éviter la foule, j'étais monté en voiture à deux heures après midi (l'exécution ne devait se faire qu'à quatre), cependant il y avait déja beaucoup de monde auprès des barrières. Un détachement de dragons à cheval était à son poste; des sbires armés étaient à l'entrée de toutes les rues, et des patrouilles nombreuses parcouraient la place dans tous les sens. La foule augmenta peu-à-peu, et forma bientôt un coup-d'œil imposant. On se souvient qu'à Naples il y a un balcon à chaque fenêtre; tous ces balcons étaient remplis de monde. On se rappelle aussi que les toits des maisons sont plats; ils étaient également couverts de curieux; et comme la plupart de ces toits ne sont pas pourvus d'un parapet ou d'une corniche, je vis avec effroi des hompmes assez hardisour s'avancer jusqu'au bord; je ne pouvais m'ôter de la pensée qu'au moindre mouvement ceux qui étaient le plus avancés tomberaient par douzaines, et se tueraient. Vers quatre heures, la place avait l'air d'un champ

de bled agité par le vent; un bruit semblable à celui d'une chute d'eau éloignée frappait l'air. On entendait au milieu de cela des femmes et des enfans offrir leurs marchandises; car par-tout où il y a un rassemblement d'hommes, on est certain de trouver aussi des gens intéressés d'une manière ou d'une autre. J'estime à vingt mille le nombre des spectateurs, tant en haut qu'en bas, et je crois faire un calcul modéré. Le peuple se pressait, afin d'être le plus près possible des barrières. Il croyait y avoir d'autant plus de droit, qu'il y avait là plusieurs officiers, des prêtres, et des personnes bien mises, qui s'appuyaient sur la balustrade. Mais il oubliait que le régime de la liberté et de l'égalité est passé ici depuis longtemps: les dragons le lui rappelèrent d'une manière un peu rude. L'officier qui les commandait, au lieu d'être assez sage pour distribuer à temps les hommes de son détachement autour de l'enceinte, le fit tenir en bataille et à rien faire, attendit tranquillement que le

peuple se pressât contre la balustrade, et envoya alors trois ou quatre hommes, le sabre nu, pour le disperser, comme autrefois Jesus-Christ lâcha des diables au milieu d'un troupeau de cochons. Ces hommes durs, pour se donner une fois de la considération, galopaient comme des enragés au milieu de cette foule, et faisaient le moulinet avec leurs grands sabres, comme s'ils voulaient abattre des têtes de chardon. C'était contre les Français qu'ils auraient dû montrer primitivement cette bravoure; mais dans cette occasion elle était révoltante, et j'avoue que j'ai été surpris de la tranquillité avec laquelle le peuple supporta cette insolence. Qui aurait été coupable, s'il se fût élevé une sédition, si l'on avait jeté un dragon en bas de son cheval, et qu'on l'eût assassiné? Je sais bien que le peuple seul aurait été puni, et cependant c'était l'officier commandant qui méritait seul de l'être.

Il était à-peu-près quatre heures

lorsque le tumulte augmentant dans une rue voisine, annonça l'arrivée du personnage principal de la tragédie. Je vis, au milieu de quatre ou cinq dragons, un homme déguenillé, à cheval, portant une espèce d'étendard d'une couleur rouge; cet homme était accompagné d'autres, aussi déguenillés que lui. C'étaient d'honnêtes bourreaux. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de la potence, l'un d'eux ficha en terre l'étendard couleur de sang, et le laissa flotter dans l'air. Il ôta ensuite son habit, et s'entretint en riant avec ses voisins. Je n'ai jamais été plus tenté de croire au diable que dans ce moment.

Quatre pénitens blancs avaient apporté une bierre dans le cercle, à-peu-près une demi-heure avant l'arrivée du bourreau, et s'étaient assis dessus pour se reposer. Ce spectacle commença à devenir horrible. Une corde était attachée à la potence; l'échelle y était placée; on voyait le cercueil, sur lequel reposaient quatre spectres; le bourreau était près

de là, avec un appareil diabolique; à quelques pas de lui, son effroyable valet, et un étendard sanglant. Mon cœur se souleva; les sbires s'avançaient sur deux longues lignes, au milieu desquelles les pénitens blancs portaient des torches allumées; l'un d'eux, qui marchait en avant, tenait une croix élevée au-dessus de la tête des spectateurs. Le criminel fut traîné dans une église, où on lui donna les derniers secours spirituels, de là, on le conduisit à pied, ou plutôt on le porta, à la place où devait se faire l'exécution, car il était à demi-mort lorsqu'il y arriva. On le fit mettre à genoux pendant quelques minutes, et on pria pour lui. Ensuite le bourreau lui mit la corde au cou, monta l'échelle, et fut suivi du patient, qui, à mon grand étonnement, n'eut pas besoin de l'aide du valet du bourreau, quoiqu'il montât à reculons; mais il eut la précaution de ne pas monter un échelon avant d'avoir le pied bien assuré sur l'autre. Il avait les mains liées et le visage découvert. Dès qu'il fut

en haut, le bourreau attacha la corde à la potence, et fut si long-temps à l'arranger, que c'est, je pense, le moment le plus terrible pour le patient. Les pénitens blancs tâchèrent de lui abréger ces instans en priant pour lui, et l'un d'eux lui présentant la croix, le harangua à haute voix sur la béatitude éternelle dont il allait jouir. La pâleur de la mort couvrait son visage, et il ne paraissait pas se réjouir infiniment de cette béatitude si prochaine. Enfin le bourreau ayant fini d'attacher sa corde, prit le patient par le milieu du corps, et le jeta en bas de l'échelle. Il sauta aussitôt sur ses épaules, et tâcha de lui rompre la nuque, tandis que ses nobles assistans se pendaient aux pieds du patient, et le tiraient de toutes leurs forces. Je ne dissimulerai pas que cette manière de pendre est dans le fond un bienfait pour le criminel, et que de cette façon, quoique le nœud coulant soit mal fait, cependant le patient ne peut souffrir long-temps; mais le spectacle d'un hom-

me étranglé de cette manière est horrible. Le pénitent blanc tint toujours la croix, en continuant ses prières, tout près du visage de ce misérable, peut-être afin de cacher au public cette figure effrayante.

Lorsque le bourreau crut que l'homme était mort, il ne prit pas la peine de descendre par l'échelle, mais il se glissa le long du corps du pendu. J'aurais voulu le voir pendant la nuit suivante. S'il a dormi tranquillement, il a fait par là la satyre la plus mordante contre l'humanité.

Jusque là le peuple avait été tranquille; mais sitôt que le criminel fut exécuté, il s'éleva un brouhaha général. On s'empressa de toutes parts pour voir les restes de la tragédie : je ne puis me rendre raison de ce mouvement du peuple. Un de mes amis, qui était près de moi, me dit qu'il avait déja remarqué la même chose lors d'une exécution qui avait eu lieu il y avait quelque temps, et qu'on l'avait regardée alors

comme un signe d'improbation, tant parce que le bourreau avait fait beaucoup souffrir le patient, que parce que ce malheureux n'avait commis d'autre crime que d'avoir un peu rogné des piastres de Naples, lesquelles avaient été changées à bon marché par la chambre des finances, qui y avait fait frapper un nouveau cordon, et les avait remises dans la circulation pour leur véritable valeur. Il faut avouer, si l'anecdote est vraie, qu'il est douteux qui l'on devait pendre, et que l'on ne peut pas blâmer les marques d'improbation du peuple. Mais cette fois il n'y avait pas à s'y méprendre, le patient était coupable, et le bourreau s'était *très-artistement* acquitté de son emploi; ainsi je ne peux pas me rendre raison des motifs pour lesquels le peuple s'empressait et criait de la sorte. Ce mouvement, qui paraissait effrayant parce qu'il y avait sur la place dix à quinze mille ames, cessa bientôt. On regarda avec tranquillité détacher le mort de la potence, le placer

dans la bierre, et les pénitens blancs, allèrent l'enterrer tenant toujours en leurs mains leurs flambeaux allumés.

Les sbires avaient, pendant tout le temps de l'exécution, formé un cercle autour de la place; mais ils avaient toujours la vue fixée sur l'endroit où se faisait l'exécution. Un régiment habillé de bleu, et presque entièrement composé d'étrangers, était sur la place, à la vérité sans armes et comme spectateur, mais commandé certainement par-dessous main et en cas de besoin; autrement, comme il y avait peu d'autres soldats, il faudrait présumer qu'il se trouvait dans ce régiment beaucoup d'hommes qui aimaient à voir pendre.

Je reviens à mon esquisse du caractère du peuple. Je ne devrais plus parler de la paresse des Napolitains, car j'en ai dit assez là-dessus. Ce peuple n'a rien à faire, et c'est pour cela qu'il est obligé d'être paresseux. On l'habitue à la paresse, qui n'est point dans son caractère. A la vérité il y a à chaque instant

du jour des milliers d'oisifs dans les rues; mais si l'on a quelque chose à faire, et qu'on demande un lazzaroni, vous les voyez accourir et se presser autour de vous pour gagner quelque monnaie. Si le gouvernement savait employer sa puissance, il ferait de grandes choses avec ce peuple. On voit toujours les artisans travailler assiduement devant leurs portes; mais que peuvent devenir trente à quarante mille lazzaronis quand on ne les emploie pas, sinon des fainéans et des vauriens, sans compter que l'oisiveté leur fait contracter d'autres vices? Je dois cependant avouer à leur gloire qu'au moins ils sont sobres, car je n'en ai jamais rencontré un qui fût ivre.

Je crois pouvoir tirer de ces observations, que je n'ai faites qu'en passant, le résultat suivant: Que la haute société de Naples n'est pas susceptible de devenir meilleure, que la génération actuelle est tout-à-fait dégradée et perdue, et que ce n'est que peu-à-peu, et au moyen d'une éducation convenable, peut-être aussi par

le secours et la prudence des jésuites, que cette race dégénérée peut s'améliorer. Mais qu'on donne au peuple du travail, et qu'on adoucisse un peu le joug des prêtres qui pèse sur lui, et on en fera bientôt un peuple laborieux, brave et riche.

Je ne veux pas terminer cet article sans faire mention d'un trait fortement prononcé en ce moment dans le caractère des Napolitains; je veux parler de la haine violente qu'ils ont contre les Français. Ce sentiment est profondément gravé dans le cœur de tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils ne se donnent même pas la peine de le cacher, et j'en ai entendu des expressions dont l'imprudence, vis-à-vis d'un étranger, ne pouvait être excusable que parce qu'elles partaient de l'abondanee du cœur. Il n'y a que leur crainte qui égale leur haine. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour plaire aux Français, ils courbent la tête sous le joug de l'insolence que ces derniers affectent seulement hors de leur patrie, car ils sont, pour la plupart, chez

eux des hommes fort aimables. Un de mes amis vit dernièrement un domestique français, ivre et portant la livrée, insulter au milieu de la rue un officier napolitain, et se jeter sur lui, sans que celui-ci osât le faire arrêter. Il fut obligé à la fin de se retirer dans un café, d'où il s'échappa par une porte de derrière, afin d'éviter d'être exposé à de nouvelles invectives. Il est certain que quand le ministre français Alquier est instruit de ces désordres, il les punit sévèrement; mais le vainqueur trouve toujours dans la fuite du vaincu des motifs pour excuser de nouveaux outrages. C'est pour cela que les Napolitains évitent les Français autant qu'ils le peuvent. En voici un exemple. Un négociant étranger (allemand) s'était joint par hasard à quelques officiers français qui voulaient voir la manufacture de porcelaine, et y acheter quelques objets. On leur refusa l'entrée, sous prétexte qu'il fallait avoir une permission; mais lorsque ce négociant eut quitté ces officiers, on

le rappela, et on lui donna à entendre que la manufacture n'était pas fermée pour lui ; il y entra, et la visita tout à son aise.

CHAPITRE LV.

Mélanges et Remarques détachées.

Le commerce, qui pourrait être si florissant ici, est de peu de conséquence pour les habitans du pays. Ils ont les articles les plus essentiels pour l'exportation: des grains, de l'huile, des raisins, des figues, de la soie, de la laine, du vin, etc. Ils ont d'excellens ports dans la Méditerranée et dans la mer Adriatique, mais ils n'ont aucun crédit. Il en est des Napolitains comme des négocians russes; c'est par des étrangers qu'ils font venir leurs marchandises. Il est très-dangereux de faire des spéculations sur Naples si l'on n'y a pas de liaison avec quelque bonne maison étrangère. Les paiemens ne se font pas régulièrement, et si l'on envoie plus de marchandises qu'on ne peut en vendre dans l'espace de trois

mois, on est bien sûr de les conserver pour son compte. Il en résulte que les marchandises, même du pays, sont fort chères, malgré la facilité qu'on a de se les procurer. Le gouvernement pourrait protéger efficacement le commerce; mais il ne fait rien pour cela; au contraire, il le charge d'impositions très-fortes. Grand Dieu! que n'aurait pas fait un Frédéric II d'un pays aussi riche! il serait devenu depuis long-temps l'effroi de ses ennemis, un séjour de bonheur pour les naturels, et de plaisir pour les étrangers.

Il y a ici une coutume toute particulière, et qui prouve qu'on ne doit guère avoir de confiance dans les Napolitains; c'est que lorsqu'ils font, par exemple, un accord avec un voiturin pour le voyage de Rome, ils ne lui donnent point d'arrhes, comme il est d'usage dans d'autres pays, mais au contraire, ils se font donner de l'ar-

gent par lui. Si l'on néglige cette précaution, on n'est pas assuré que la convention sera exécutée. L'étranger inconnu a donc plus de crédit que les habitans.

Naples est, pour ceux qui l'habitent, un séjour où les vivres sont à très-bon marché, car la nature y produit toute l'année, sans effort, tout ce qui est nécessaire à la vie, et par conséquent toutes les denrées y sont à très-bas prix. Les étrangers doivent à la vérité payer davantage comme par-tout ailleurs, et ils paient bien aussi cher à Naples qu'à Paris. C'est sur-tout le logement qui est très-coûteux. Je dépensais cent vingt écus par mois pour un salon bien décoré et quatre chambres; mais, à la vérité, dans le meilleur quartier de la ville, au largo del Castello, dans le voisinage des maisons de jeux, ayant le Vésuve en face de mon appartement, dans une maison bien propre, appelée *l'auberge du Soleil* (*albergo*

del Sole), tenue par une Anglaise fort aimable, et chez laquelle on est très-bien servi. Je recommande cette maison aux voyageurs, à moins qu'ils ne préfèrent loger dans la première auberge, *la Grande-Bretagne*, où l'on dit qu'il en coûte extrêmement cher. — La table est bonne, mais elle n'est pas à bon marché. Le prix de dix carlins par repas (un écu et six gros), dont j'étais convenu, était très-modéré. Il est vrai qu'on ne compte rien pour le vin, mais on ne peut pas boire le vin doux de ce pays, qu'on sert pour l'ordinaire; il faut donc payer à part du lacryma Christi; on en a pour six gros la bouteille, qui est très-potable. Le pain n'est pas, à beaucoup près, aussi bon qu'en France. Les légumes n'ont pas autant de saveur que dans les pays du nord. On ne peut point, pour ainsi dire, manger de pommes de terre ni de navets; il n'y a que les choux-fleurs qui viennent bien, et qui sont très-gros. Le poisson et les fruits sont excellens et en

abondance, mais seulement les fruits que la nature produit; car les ananas (que l'on fait cependant venir assez aisément) sont plus chers qu'à Berlin, parce que personne n'a de serres. Un équipage est, comme par-tout ailleurs, un des articles les plus chers pour un étranger : il en coûte par jour quatre écus et demi. Veut-on aller avec quatre chevaux à une distance de quelques milles dans la campagne, il en coûte alors neuf écus. Les loges dans les différens théâtres sont, comme je l'ai dit ailleurs, extrêmement chères. On ne peut pas s'y procurer de place pour une seule personne, il faut prendre toute la loge, et on ne peut point conduire de femmes au parterre. Il est heureux qu'on ne soit pas tenté d'aller souvent au spectacle. On donne ordinairement aux laquais de louage six carlins par jour (dix-huit gros); il semble d'abord que ce n'est pas beaucoup, en comparaison de ce qu'on paie dans les autres capitales; mais que l'on

y prenne bien garde, ces hommes sont de vraies sang-sues; ils doublent les dépenses d'un étranger, et en détournent la moitié à leur profit. Aussi, parmi la grande quantité d'oisifs de Naples, ce sont les plus fainéans. — Les articles de modes pour les dames sont très-élégans; mais d'un prix exhorbitant.

On trouve ici une quantité immense de peintures et d'antiquités; mais celui qui n'est pas connaisseur doit se tenir sur ses gardes pour n'être point attrapé; il ne doit pas non plus se laisser duper sur le prix; et qu'il n'aille pas croire que la chose vaut au moins la moitié de ce qu'on lui demande; il ne faut offrir que le tiers, et souvent c'est encore trop. — On peut acheter à Villa Franca des copies des meilleures peintures, que de jeunes élèves finissent souvent très-bien, et pour lesquelles ils se contentent d'un prix modéré. Si l'on veut se procurer des originaux, en fait de peintures, de vases ou de camées, il faut consulter un connaisseur.

Le lapidaire Rega passe pour le meilleur, et je sais que beaucoup de ceux qui font des collections ne concluent jamais aucun marché sans lui demander son avis.

Une scène populaire qui s'est passée sous mes fenêtres n'est pas très-propre à donner une opinion favorable du beau sexe de ce pays. Une femme vêtue très-décemment, en soie noire, avec une de ces grandes coiffes que l'on porte ordinairement sur la tête, eut une dispute avec une femme vêtue de blanc, et qu'on n'aurait pas prise pour une personne du peuple, à en juger par ses vêtemens. Leur querelle commença par des cris insupportables; on aurait pu croire que c'était d'abord un entretien amical, car on crie toujours ici. Tout d'un coup la femme vêtue de soie donna un grand soufflet à l'autre, qui la remboursa sur-le-champ en même monnaie. La noire arracha ensuite à la blanche sa coiffe de dessus la tête, la

foula aux pieds ; elle prit son antagoniste par les cheveux, et les lui tira de toutes ses forces ; mais la blanche sentit son avantage, elle donna le croc en jambe à la noire, et la renversa si adroitement sur le pavé, qu'elle exposa son derrière au grand jour ; ensuite elle la battit comme si elle avait frappé sur une enclume. Une grande foule s'assembla autour d'elles ; à peine leur restait-il assez de place pour mouvoir leurs bras nerveux ; des cris, des hurlemens, des battemens de mains, servaient d'accompagnement à ce combat ; mais personne ne prit la peine de séparer ces enragées ; des soldats vinrent à la fin, et les séparèrent, mais elles ne furent point arrêtées. Il y a plus, un homme bien vêtu s'approcha, offrit son bras à la dame vêtue de noir, et l'emmena tranquillement. Personne ne s'intéressa à la dame habillée de blanc, elle quitta le champ de bataille en vainqueur modeste. Ces femmes mordaient aussi leurs mouchoirs de rage ; ce mou-

vement paraît être un des caractères distinctifs de la colère chez les Napolitains. Le peuple ne prend jamais part à ces sortes d'événemens que comme spectateur. On ne se croit point obligé d'empêcher un malheur. Quand des polissons se battent dans les rues, il se forme un cercle autour d'eux, mais ce n'est que quand le sang coule qu'il se trouve parmi les assistans quelqu'un qui se mette en devoir de les séparer.

Les Napolitains craignent singulièrement la pluie. On ne voit nulle part plus de parapluies qu'ici; ils y sont en si grand nombre, qu'il est presque impossible de passer dans les petites rues quand il pleut. C'est une chose fort plaisante de voir les loueurs de carrosses, sur les places publiques, partir dans toutes les directions, lorsqu'une ondée vient les surprendre. C'est justement lorsque les voitures de louage sont le plus nécessaires qu'on n'en trouve aucune dans les

rues. Cette crainte singulière est fondée, à ce qu'on m'a dit, sur la persuasion où l'on est que la pluie est nuisible à la santé dans ce pays, ce qui n'est probablement qu'un préjugé. Je me rappelle avoir remarqué dans un autre pays une bonne habitude, qu'on devrait imiter ailleurs : quand après une pluie, il se forme des ruisseaux dans les rues qui vont en pente, ce qui en rend le passage incommode aux gens de pied, on place de petits ponts sur ces ruisseaux, et ils y demeurent jusqu'à ce que l'eau soit écoulée.

Les fiacres de Naples sont loin d'être élégans; ils sont sur-tout très mal-propres. On peut se faire une idée de l'intérieur de ces voitures, lorsqu'on saura que le cocher ouvre les deux portières vers midi, met du fourrage dans son carrosse, et y fait manger ses chevaux.

Vers Noël, il vient à Naples des centaines de joueurs de cornemuse, habillés avec des peaux de brebis, dont le poil est en dehors; ce qui contraste singulièrement avec les vêtemens légers des lazzaronis. Ce sont des bergers de la Pouille, et d'autres provinces éloignées, qui regardent comme un devoir de religion, d'aller en pélerinage vers ce temps dans la capitale, avec leurs musettes, pour y jouer un air à la Mère de Dieu, et imiter par là les bergers qui vinrent visiter à Bethléem la crèche du Sauveur. Ils vont de maison en maison, de boutique en boutique, et il est très-plaisant de voir avec quelle dévotion ils s'arrêtent devant les images de la Vierge, et comme ils regardent pieusement la Madone, pendant qu'ils soufflent de tous leurs poumons, et qu'ils font mouvoir leurs doigts sur leur instrument. Je suis étonné qu'aucun peintre n'ait encore choisi cette scène pour sujet d'un tableau. Pendant plusieurs semaines avant Noël, on n'entend dans toutes les rues que cette

musique de cornemuses, qui est cependant parfois assez harmonieuse. Les neufs derniers jours avant la fête sont les plus incommodés. On m'a assuré que plusieurs de ces bergers vont tous les jours dans plus de quarante maisons, et comme il faut au moins consacrer un quart-d'heure à chaque Madone, ils soufflent donc chaque jour pendant dix heures dans leurs cornemuses. Quels poumons!

J'ai lu dernièrement dans une gazette italienne, que les Allemands s'attribuaient la découverte des inventions les plus ingénieuses, tandis qu'elles pouvaient, à juste titre, être réclamées par d'autres nations. Par exemple, la vaccine, qui est, dit-on, une découverte allemande, a été employée pour la première fois par le docteur Jenner, en Angleterre. Il en est de même de l'invention du télégraphe, utilisée par les Français. On peut en dire autant des ballons, dont un certain Moshof avait parlé autrefois; mais

il avait été prévenu par les Italiens (la gazette ne dit ni comment ni dans quel endroit). Ploucquet avait déja fait de la gélatine à Tubingen; Cadet-de-Vaux s'en est attribué l'invention. Pfeifer avait fait à Stuttgard des clavecins par le moyen desquels on écrivait les notes en même temps qu'on en tirait les sons; et Sthanhope s'en est appliqué l'honneur en Angleterre. Mais les Italiens ont encore, à les entendre, bien d'autres motifs pour réclamer l'honneur des découvertes les plus importantes comme le fruit de leur génie. Un Anglais, par exemple, a donné pour une de ses inventions une petite boule d'aimant qui nage dans du mercure, et qui a la propriété de tourner sur son axe, et de marquer la longitude et la latitude. Cela n'est pas vrai, disent les Français; car cette découverte a été consignée dans le livre des *Éphémérides géographiques* de l'an 1803. Cela peut être, disent joyeusement les Italiens; mais il en est déja question dans la Vie d'un certain *Vico*,

qui a été écrite et imprimée en 1730. Je ne leur envie pas du tout ce triomphe, et je remarque seulement, à l'occasion de mes compatriotes allemands, qu'ils méritent ce qui leur arrive quand d'autres nations leur enlèvent l'honneur de leurs découvertes, car ils écrivent toujours, et n'agissent jamais. Chez eux l'inventeur ne se fonde que sur des hypothèses, qui ne persuadent que lui seul; tandis que les autres ne s'y arrêtent pas, et ne les regardent que comme des jeux d'esprit. Ensuite ces inventeurs craindraient de se faire moquer d'eux s'ils dépensaient de l'argent pour faire des essais. Il arrive rarement d'ailleurs qu'ils soient assez riches pour pouvoir faire ces tentatives avec leurs propres ressources; ils sont alors obligés de consigner leurs découvertes dans un livre bien long, bien ennuyeux, que personne ne lit, et qui est oublié au bout de quelques années, jusqu'à ce qu'un spéculateur étranger retrouve ce trésor caché, et en fasse son profit. Mes Allemands alors de crier : « Alte-

là! arrêtez! c'est nous qui l'avons trouvé ». Gloire insignifiante : l'honneur d'une invention appartient à celui qui la rend utile.

On annonça pour le 12 septembre l'ouverture du cours public de philosophie au collége de Carravaggio. La curiosité m'y conduisit, quoiqu'avec peu d'espérance. Je me trouvai dans une espèce de galerie, autour de laquelle étaient suspendues des figures de géométrie et de mécanique; il y avait des deux côtés quelques bancs, sur lesquels étaient assis sept jeunes gens. Derrière une table, au fond de la galerie, était un homme, âgé de trente ans environ; il avait le costume d'un prêtre, et sa barrette était près de lui. La séance était commencée lorsque j'entrai; mais aussitôt qu'il me vit, il se leva, vint poliment au-devant de moi, et me demanda ce que je desirais. Il fut un peu de temps avant de comprendre que je ne venais que dans le dessein de l'écouter. Il était aisé de

lire sur sa figure l'étonnement que lui causait sans doute la visite inattendue d'un homme qui avait une étoile brodée sur son habit; mais il se remit promptement, m'indiqua très-poliment une place, retourna à la sienne, me répéta en abrégé ce qu'il avait dit auparavant sur l'histoire de la philosophie, et continua, sans être embarrassé, avec une éloquence et un choix d'expressions qui me causèrent autant d'étonnement que la clarté et la précision de ses raisonnemens. Je ne m'attendais pas qu'il allait avancer que toute la philosophie était fondée sur les mathématiques. Il ne dit, au reste, que des choses familières à un Allemand élevé dans une école protestante; mais j'eus un grand plaisir à retrouver ces leçons dans la bouche d'un prêtre, et dans un tel lieu, et je quittai l'école, rempli d'une véritable estime pour ce jeune homme, dont la physionomie était aussi intéressante que sa manière de s'énoncer était spirituelle. Je crains seulement que les jeunes gens, qui l'écoutaient

la bouche béante, n'aient pas compris grand'chose à sa leçon. Je n'ai pas entendu parler d'autres cours de philosophie à Naples; et comme, d'après les bruits publics, on compte dans cette ville sept cent mille habitans, il s'ensuit qu'il n'y a qu'un individu sur cent mille qui étudie la philosophie.

Une autre espèce de philosophe, le signor Vincenzo-Orsino, dit, dans une annonce imprimée, qu'il y a toujours des impies qui prétendent que l'étude de la nature porte préjudice à la religion révélée; mais il soutient que cela n'est pas vrai. Celle-ci, selon lui, renferme les secrets de la Divinité, et la nature manifeste sa toute-puissance. Il ajoute qu'on est assez aveuglé pour regarder la religion comme ennemie des progrès de l'esprit humain, et pour imaginer que les idées libérales sont en même temps irreligieuses. Pour réfuter cette opinion, il a fait un livre intitulé : *Les idées li-*

bérales contraires à la religion sont ennemies des progrès dans les sciences, dans lequel il veut prouver que tous les ouvrages des savans qui ne sont pas de bons chrétiens sont remplis de contradictions, sont répétés d'après les anciens, au-dessus desquels ils ne s'élèvent jamais, et que le christianisme a eu l'influence la plus avantageuse sur toutes les nouvelles découvertes. Cet excellent ouvrage va être imprimé incessamment à Naples, chez les frères Terres; il coûtera sept carlins (vingt-un gros).

Le chevalier Calcagni a trouvé dans *l'Année la plus remarquable de ma Vie*, cette belle strophe de Wiéland :

La main qui nous guide dans cette obscurité, ne nous laisse pas en proie à la misère, etc.

Il l'a traduite en latin de la manière suivante :

Quæ nos per medias hæc ducit dextra tenebras,
Postremo nunquam deserit exitio.
Atque ubi spes desit, quo sedibus alliget imis,
Quassatam prorsus anchora jacta ratem:
Hæc mente immotâ maneat fiducia nobis,
Quodvis momento vertitur exiguo.

Lorsque je lui eus dit que cette strophe était de notre inimitable Wiéland, il entreprit aussitôt de lire et d'étudier les ouvrages de ce prince des poètes allemands; peut-être finira-t-il par les traduire.

Afin que les belles dames qui me liront passent tout d'un coup ce qu'il y aura de latin dans ce livre, je vais placer ici une inscription remarquable, concernant le Vésuve, et qu'on lit sur un carrefour à Portici. Pour entendre parfaitement cette inscription, il est nécessaire de savoir qu'autrefois une éruption du Vésuve ravagea Portici, que beaucoup de personnes y périrent, et que, malgré le danger pressant, ces malheureux voulaient encore sauver leurs effets ls plus précieux.

Posteri posteri
Vestra res agitur
Dies facem præfert diei nudiùs perendino
Advortite
Vicies ab statu Solis infabulatur historia
Arsit Vesuvus

Immani semper clade hæsitantium
Ne posthac incertos occupet moneo
Uterum gerit mons hic
Bitumine alumine ferro sulphure auro argento
Nitro aquarum fontibus gravem
Serius ocyus ignescat Pelagoque influente pariet
Sed ante parturit
Concutitur concutitque solum
Fumigat corruscat flammigerat
Quatit aërem
Horrendum immugit boat tonat arcet finibus accolas.
Emica dum licet
Jamjam onititur erumpit mixtum igne lacum emovit
Præcipiti ruit ille lapsu seramque fugam prævertit
Si corripit actum est periisti
Ann. Sal. CIↃIↃCXXXI. XVI. Kal. Jan.
Philippo IV. rege
Emanuele Fonseca et Zuniga Comite Montis-Regii
Pro rege
Repetita superiorum temporum calamitate subsidiisque
Calamitatis
Humanius quo munificentius
Formidatus servavit spretus oppressit incautos et avidos
Quibus Lar et supellex vita potior
Tum tu si sapis audi clamantem lapidem
Sperne larem sperne sarcinulas mora nulla fuge.

J'ai essayé de traduire en style lapidaire cette inscription, quelquefois un peu obscure, mais précieuse; ma traduction ne renferme pas plus de mots que l'original latin : on ne peut pas en

exiger davantage. Je me suis attaché à l'exactitude la plus scrupuleuse : les connaisseurs décideront si j'ai réussi. Je me rappelle que le latin est copié très-fidèlement ; mais il y a des choses que je n'ai pas pu expliquer, par exemple ces mots : *emica dum licet*, je me suis permis un petit changement, parce que quand même on devrait lire *emicat dum licet* (ainsi que me l'a assuré un savant de mes amis), le sens serait encore forcé.

Postérité! postérité!
C'est à toi qu'on s'adresse :
L'expérience du passé doit éclairer pour l'avenir ;
Ecoute!
Dès l'origine du monde, l'Histoire a parlé nombre de fois
Des éruptions du Vésuve,
Toujours funestes aux hommes indécis:
Je les avertis, afin qu'ils ne soient plus surpris.
Cette montagne porte dans son flanc
Du bitume, de l'alun, du fer, du soufre, de l'or, de l'argent,
Du nitre, et de l'eau ;
Elle en est remplie.
Tôt ou tard ces matières, mêlées à l'eau de la mer,
Feront éruption ;
Mais auparavant la terre sera bouleversée,
La fumée s'élévera, les flammes brilleront,
Frapperont les airs ;

Des mugissemens, des éclats, sortis du mont,
Éloigneront les habitans du voisinage.
Fuis quand il en est temps.
Mais déja l'éruption a lieu, des fleuves de feu s'élancent,
Se débordent dans la campagne; la fuite est trop tardive;
Si tu es atteint, c'en est fait, tu as vécu.
L'an de grace CIƆIƆCXXXI, le XVI[e] jour des calendes
De janvier,
Emmanuel Fonseca et Zuniga étant comtes du Mont-Royal
Pour le roi,
Cette ancienne calamité s'est renouvelée;
Des secours y ont été donnés avec munificence
Et humanité;
Les hommes prudens ont été sauvés; les avares
Et ceux pour qui la fortune est préférable à la vie
Ont été engloutis.
Toi, qui es sage, écoute cette pierre qui te parle,
Laisse-là ta maison et tes richesses,
Fuis sans différer.

A peine peut-on faire vingt pas dans Naples sans rencontrer une inscription pompeuse, placée pour l'ordinaire sur une fontaine, une statue ou une pyramide, etc. Je gage que si l'on voulait faire la description de toutes, on en remplirait un gros volume in-quarto. Les plus longues ne sont pas ordinairement composées sur de grands sujets. Plusieurs

mentent impudemment ; par exemple, quand après avoir lu celle-ci : *Carolus Borbonus, supra omnes retro principes, pacis bellique artibus clarissimus et felicissimus*, on demande ce qu'a fait de grand ce Charles de Bourbon, qui a surpassé tous les princes, il se trouve que dans le moment où cette inscription a été faite, c'est-à-dire avant son avénement au trône d'Espagne, on ne connaissait pas de lui la moindre chose que l'on pût citer...... Mais, au moins, quel est le fait pour lequel il est immortalisé par cette magnifique inscription ? Il est vrai que c'est une action digne d'éloges, mais telle qu'un bon roi en fait journellement et par douzaines : il a fait réparer une route qui était mauvaise. Vouloir immortaliser sur le marbre, et de cette manière, des actions qu'un prince a faites parce qu'en se promenant, il a été un peu secoué dans sa voiture, et pour lesquelles il lui a suffi de dire deux mots à son grand-voyer, c'est avilir à-la-fois le marbre, le peuple, et les princes.

Ce qui me paraît le plus risible dans les milliers d'inscriptions que l'on voit à Naples, c'est qu'elles sont toutes en latin. Je sais bien que c'est aussi l'usage dans d'autres pays de parler latin quand on veut s'adresser à la postérité, comme si l'on craignait que la langue nationale ne se perdît; mais j'en plaisante par-tout. Les Romains avaient-ils des inscriptions grecques, ou bien les Grecs en avaient-ils en langue égyptienne? Ne nous moquerions-nous pas d'un homme qui parlerait latin à tous ceux qu'il rencontrerait? Cette pierre ne rappelle-t-elle pas d'ailleurs la personne du prince sous le gouvernement duquel il s'est passé quelque chose de mémorable?

Ce n'est pas seulement au moyen âge qu'il faut pardonner cette coutume extravagante, quoiqu'alors les grands et les gens bien élevés entendaient le latin; mais on l'a encore conservé de nos jours, quoique sur cent personnes qui ont reçu une bonne éducation, et qui ont d'ailleurs beaucoup de connaissances, il y

en ait au moins quatre-vingt-dix qui ne comprennent pas un mot de latin, et que les dix autres en aient à peine retenu quelques mots depuis le temps qu'elles ont fait leurs études. Maintenant une inscription latine n'est réellement faite que pour quelques savans de profession, qui demeurent dans la ville, ou qui y viennent de temps en temps. Personne n'écrit plus en latin, personne ne parle plus cette langue; elle a cessé d'être le langage universel; elle a cédé le sceptre à sa fille la langue française, et il serait beaucoup plus convenable aujourd'hui que toutes les inscriptions fussent écrites en français. Je ne dis pas cependant que cela soit raisonnable; car, quand un peuple veut s'adresser à la postérité (fussent-ce même les Kalmoucks), il doit le faire dans sa propre langue, afin que chacun apprenne ce qui s'est passé de remarquable dans son pays tout aussi bien que les savans, et qu'il sache quels sont les bienfaiteurs qu'il doit honorer. Si l'inscription contient des choses

instructives pour le peuple, il est ridicule de les lui écrire dans une langue morte, et qui lui est étrangère.

Il y a entre autres, à Naples, sur la place qu'on appelle, à ce que je crois, *le Petit Môle*, une pyramide élevée dans l'emplacement maudit où le peuple avait planté l'arbre de la liberté. Sur les quatre faces, on voit les médaillons bien ressemblans du roi, de la reine, du prince et de la princesse héréditaires, et on lit au-dessous de ces médaillons de longues inscriptions latines, qui prouvent au peuple combien les révolutions sont impies, et combien il est nécessaire que le gouvernement soit entre les mains d'un seul. Les Napolitains ne comprennent pas un mot de tout cela, et cependant ces inscriptions ne sont pas là pour le petit nombre de ceux qui peuvent les comprendre. La génération actuelle sait bien encore pour quel sujet cette pyramide a été élevée, et ne l'oubliera certainement pas. La génération suivante, au contraire, ne s'en inquiétera plus; et il ar-

rivera un temps où un pareil avertissement ne sera pas plus utile que si l'on plaçait sur la place publique un hérault qui parlerait hébreu.

Quels bons effets, au contraire, ne pourrait-on pas produire sur le moral d'un peuple, en s'adressant à lui, dans la langue du pays, par des inscriptions courtes et convenables ! Quelle excellente idée avait eu ce Grec qui proposait de faire graver sur toutes les bornes des chemins des sentences que le voyageur aurait pu lire, dont il aurait retenu quelques-unes, qu'il aurait répétées à ses enfans dans ses foyers, jusqu'à ce qu'elles fussent passées en proverbes. On pourrait orner aussi de sentences les poteaux qui indiquent les werstes en Russie, et ceux qui marquent les milles en Prusse; ces derniers, sur-tout, n'ont aucun ornement, et servent tout au plus à quelque compagnon ouvrier, qui s'amuse à y graver son nom.

On objecte ordinairement contre les langues modernes qu'elles ne conviennent

pas au style lapidaire, et que l'on ne peut pas s'exprimer d'une manière aussi concise qu'en latin. Quand cela serait vrai, on devrait avoir pour premier objet dans une inscription de la rendre intelligible à tout le monde, et non pas de la faire courte. (Les inscriptions napolitaines sont d'ailleurs si prodigieusement longues, qu'elles n'ont pas l'avantage de la précision, si générale dans les inscriptions latines.) En outre, l'objection n'est pas prouvée, du moins quant à la langue allemande, qui se prête très-bien au style lapidaire. J'ai fait mention, au commencement de ce livre, de l'inscription que j'ai vue sur un hôpital à Altenbourg: *A la Vieillesse indigente*. La langue latine pourrait-elle être employée d'une manière plus expressive et plus concise. Et l'inscription célèbre que l'on voit à Berlin, *Lœsis, sed non Victis*, perdrait-elle sa beauté si elle était en allemand ? il y aurait même un mot de moins qu'en latin.

Qu'on me pardonne cette digression.

Il ne sort pas une goutte d'eau des fontaines de Naples sans qu'une inscription pompeuse ne publie le nom de celui qui a payé les conduits. Souvent elles ne donnent point d'eau, mais le fondateur n'en est pas moins célèbre. On a inscrit soigneusement sur des milliers de statues de saints les noms des personnes pieuses qui les ont érigées. Au-dessous de la statue de S. Janvier, sur le pont, monument par lequel s'est immortalisé le P. Rocco, dont j'ai déja parlé, il y a aussi les noms d'une demi-douzaine de grands seigneurs qui ont voulu s'immortaliser au meilleur marché possible.

Un fait assez plaisant prouve le peu de cas que les Napolitains font d'un monument élevé pour la postérité; je le tiens d'une personne digne de foi. Un étranger s'étonnerait de voir à chaque instant une fontaine ou autre objet à l'usage du public, avec cette inscription : *Ferdinand IV* (le chasseur et pêcheur royal actuel) *a érigé ce monument,*

et croirait qu'on est injuste envers ce monarque en disant qu'il ne s'inquiète de rien autre chose que de la pêche ou de la chasse; mais il faut savoir que, pendant la révolution, les noms de tous les rois ont été effacés, soit qu'ils s'appelassent Charles, Ferdinand, ou Philippe. Lorsque l'orage fut passé, et que le trône et l'autel furent relevés, on jugea à propos de rétablir ces inscriptions; et comme les anciens rois Charles, Philippe et autres ne pouvaient pas prendre en mauvaise part qu'on les négligeât un peu, on ne songea plus à eux, et l'on mit par-tout le nom de Ferdinand IV.... « Mais qu'importe? disent les Napo-« litains, cela ne sort pas de la fa-« mille. »

Je ne puis dire autre chose du palais du roi, à Naples, sinon que l'extérieur en est beau et imposant. Je n'ai vu de l'intérieur que la salle d'audience, et pendant l'audience; par conséquent j'ai vu très-peu de chose. Les salles par lesquelles on passe pour y arriver sont

tendues de tapisseries fabriquées ici ; mais bien au-dessous de celles des Gobelins. Les dessins en sont grossiers, les couleurs vives et trop tranchantes. Sur une de ces tapisseries, les graces soutiennent un médaillon représentant le roi et la reine : le roi, en uniforme, est très-ressemblant ; la reine porte des vêtemens qui étaient de mode il y a quinze ans, et qui paraissent affreux aujourd'hui. Quand renoncera-t-on donc à la folie de se faire peindre avec les costumes du jour? toutes nos modes actuelles sont plus ou moins ridicules, et défigurent plus ou moins ceux qui les portent. Le sceptre de fer de la mode peut tout au plus la tenir en vogue pendant quelques semaines, et pendant ce peu de temps elle exerce son influence, même sur les statues ; il faut alors que ces statues soient des chefs-d'œuvre, pour n'être pas mises de côté et reléguées dans un grenier. Ces graces qui supportent un médaillon de mauvais goût, tiennent aussi un écriteau, sur

lequel on lit cette sentence de la Bible, tirée des Proverbes de Salomon : *Rex sapiens dissipat impios* (un roi sage dissipe les impies). Il faut avouer qu'on n'est nulle part plus flagorneur qu'à Naples. J'ai vu là aussi deux ou trois beaux bustes en marbre, ceux de l'empereur français, et du héros de l'Allemagne, l'archiduc Charles, dont la physionomie franche et spirituelle fait plaisir à voir.

J'étais arrivé à Naples avec de grands préjugés contre la reine, d'après ce que j'avais lu, et ce que j'avais ouï dire; mais je quitte cette ville, bien convaincu que cette princesse mérite d'être aimée du peuple. Je sais que dans ces temps difficiles elle n'a pas toujours tenu le gouvernail d'une main assurée, qu'elle a fait souvent de fausses démarches sur lesquelles elle a été obligée de revenir, quoique cela ne fût pas toujours convenable; mais ne peut-on pas faire le même reproche à

tous les princes de l'Europe? Des circonstances extraordinaires exigent qu'on prenne des mesures extraordinaires. Celui qui réussit est appelé grand; celui qui échoue perd sa réputation.

Je suis assuré que la reine a toujours voulu le bien, mais quand les voies pour y parvenir sont obscures, il faut, pour les suivre, le génie d'un Frédéric. La reine est la plus aimante et la plus tendre des mères; un cœur aussi maternel est aussi un cœur de reine, et il faut qu'il passe par les épreuves les plus rudes pour qu'il se soit endurci contre son peuple, ou que sa sensibilité ait été émoussée. « Pour rendre le peuple heu« reux, me disait-elle, il faut mal« heureusement être souvent despote, et « quand on l'est, on n'est pas aimé ». Je pensais que cette conséquence n'est pas toujours vraie, et je lui rappelai l'exemple de Marie-Thérèse. « Oh! « répéta-t-elle, ma mère était cependant « bien malheureuse sur la fin de sa vie; « car le peuple ingrat desirait générale-

« ment sa mort. Et pourquoi? pour une « misérable contribution ». Elle me parla des illusions du trône avec une franchise et une amabilité qui me prévinrent invinciblement en sa faveur. Elle soupire après le moment où la tranquillité générale lui permettra d'abandonner le timon des affaires, et de se retirer dans la solitude avec son époux. « Alors, « me disait-elle, on verra si c'était à la « reine ou à Marie-Caroline qu'on était « attaché ». Réellement ceux qui ont le bonheur de l'approcher souvent lui sont entièrement dévoués. « Le plus grand « bonheur sur la terre, disait-elle à « ma femme, est celui d'être mère. J'ai « eu dix-sept enfans vivans, ils étaient « ma seule jouissance, et c'est à la na- « ture que je la dois. Quant à mon ha- « bit de reine, ce n'est qu'une parure « que je prends, et que je quitte...... » En disant ces mots, elle prit sa robe avec deux doigts, et la souleva avec mépris. « Celui qui par sa place est indépen- « dant, disait-elle avec une sincérité

« qui n'était certainement pas affectée,
« est beaucoup plus heureux que celui
« que le sort a placé sur le trône ». Il ne convient pas que je rapporte tout ce qu'elle disait au sujet des circonstances actuelles, du mérite des jésuites, etc.; tout était marqué au coin d'un esprit éclairé, pénétrant, et d'un cœur excellent, quoique rempli d'amertume. On l'accuse de fausseté et de dissimulation, mais je doute fort que l'on puisse tromper un homme qui, pendant trente ans, a fait une étude particulière du cœur humain. Elle pensait et sentait ce qu'elle me disait, et jamais personne ne pourra me persuader le contraire.

Le prince royal porte sur sa figure l'empreinte de la franchise et de la bonté; le prince Léopold et les deux princesses paraissent encore un peu timides: tous ont conversé avec moi en langue allemande, que le prince royal sur-tout parle avec beaucoup de facilité. La conduite réciproque des enfans et de la mère est si intime, si cordiale et si sin-

cère, qu'elle produit sur l'observateur étranger la sensation la plus douce. L'attachement que la reine a pour sa patrie est un des plus beaux traits de son caractère; dès l'antichambre on n'entend parler qu'allemand, et l'on ne rencontre par-tout que des visages ouverts et rians, en un mot de vrais Allemands. Chaque semaine, la reine reçoit de Vienne un rapport de tout ce qui s'y passe de remarquable, et même d'insignifiant; elle le qualifie de rapport mensonger, et cependant, depuis trente ans, elle le fait venir sans interruption.

On aperçoit du haut de la rue Sainte-Lucie une cour dépendante d'un bâtiment de l'amirauté; c'est là que les pirates algériens prisonniers ont la permission de prendre l'air.

J'ai vu souvent ces hommes, brûlés par le soleil, à moitié nus, avec des figures patibulaires, jouer à la paume et fumer leur pipe les bras croisés. Il y

en a une quarantaine, qui tous ont été pris sur le même vaisseau; on m'assura qu'en revanche il y avait quatre mille Napolitains qui languissaient dans les prisons d'Alger, tant la marine du dey est supérieure à celle de sa majesté sicilienne. Les Algériens sont tellement certains qu'ils ne courent aucun risque, que leur audace s'est accrue au point qu'ils viennent débarquer tout près de Naples, par exemple, à Castel-al-Mare, où ils volent, pillent et enlèvent tout ce qu'ils trouvent. Un homme bien instruit m'assurait que si ces barbaresques avaient de l'audace et quelque connaissance du pays, ils pourraient débarquer dans la nuit à Portici, et emmener en esclavage toute la famille royale; la nouvelle garde russe, qui danse si bien au théâtre, ne les en empêcherait pas.

Il est honteux qu'aucun navire ne puisse faire le trajet de Naples en Sicile sans risquer d'être enlevé à la sortie du port. Cependant la liberté de la mer est rétablie pour quelques semaines :

Micheroux, frère du secrétaire d'état, a cherché les barbaresques, à la tête d'une escadre, les a attaqués avec courage, et les a fort maltraités; ils ont été obligés de regagner leurs ports, de manière que dans ce moment la mer en est purgée. J'ai fait connaissance avec ce héros de la marine napolitaine; il est aussi aimable que brave, et parle de sa victoire avec modestie. Les Algériens ont tenu ferme pendant une demi-heure, malgré le feu le plus meurtrier, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'ils ont jugé à propos de prendre la fuite. Leur nombre surpassait celui des Napolitains, mais leur artillerie était mal servie. Cela n'a pourtant apporté aucun soulagement au sort des quatre mille malheureux captifs qui, loin de leur patrie, languissent dans les fers, et sont contraints aux travaux les plus rudes. Au contraire, le peu d'Algériens qui sont à Naples sont bien traité, et ne font absolument rien.

6.

Comment est-il possible que les puissances maritimes laissent toujours subsister ces pirates ? Je sais bien que l'on prétend que Louis XIV a dit un jour : « S'il n'y avait pas d'Alger, on devrait desirer qu'il existât » ; mais j'avoue que je ne conçois pas ce qu'il y a de raisonnable, et même de politique, dans cette expression.

Les galériens sont beaucoup plus maltraités à Naples que les prisonniers Algériens. Cependant on les emploie très-peu aux travaux, car toutes les fois que je me promenais le long de la mer, vers Portici, je les voyais assis derrière de doubles grilles de fer placées à une assez grande distance l'une de l'autre, de manière que l'air avait un grand espace à parcourir depuis la grille extérieure jusqu'à la grille intérieure, et certainement il ne parvient pas bien pur à ces misérables. On voit communément des femmes et des filles

devant les fenêtres, parlant à leurs maris ou à leurs amans, tantôt en pleurant, quelquefois aussi en riant, et s'efforçant de leur passer toutes sortes de vivres. On les fait sortir tous les jours à de certaines heures, sur une petite place qui peut avoir quarante pas carrés et qui est environnée de palissades fortes et élevées. Outre cela, on commande de nombreux détachemens à pied et à cheval, qui cernent cette place pour faire feu ou sabrer aussitôt que les galériens tenteraient de forcer les barrières; mais ils ne paraissent pas en avoir envie; ils se contentent de passer, entre les palissades ou par-dessus, leur linge sale et très-sale, aux femmes qui l'attendent en dehors. Si jamais à Naples un prisonnier s'échappe, il ne faut pas en rejeter la faute sur le gouvernement, car il fait toujours marcher une garde nombreuse. Si dans d'autres pays on emploie deux hommes d'escorte, à Naples on en donne une douzaine. J'ai vu plus d'une fois un homme qui avait les mains liées

être conduit en prison par dix ou douze sbires bien armés, et quand je demandai pourquoi on en employait autant, on me répondit « S'il n'y en avait que « trois, l'homme lié les forcerait et se « sauverait ». Il n'est donc pas étonnant qu'un petit nombre de Français, non liés, ait expédié si vîte des armées de quatre-vingt mille hommes. Les prisonniers d'état sont portés dans des chaises bien fermées, toujours entourées de six à huit sbires; une telle escorte, que je rencontrai cinq ou six fois, occasionna beaucoup de bruit. Je m'étonne que l'on n'effectue pas ces transports pendant la nuit.

Le gouvernement entretient des espions en grand nombre, et il s'en trouve dans les conditions les plus relevées. On cite comme l'un des plus fameux le chevalier R * * *, qui fréquente les meilleures sociétés.

D'où vient que les chansons populaires des Italiens ont tant d'analogie avec celles des Russes ? Lorsqu'on entend de loin, dans la campagne, chanter un Italien, on se croit subitement transporté en Russie, c'est-à-dire en fermant les yeux ; car, sans cela, les orangers et les oliviers auraient bientôt dissipé l'illusion. Les airs communs aux deux peuples sont sans doute ceux des anciens Grecs, ce qu'on reconnaît sur-le-champ lorsqu'on les compare avec les fragmens grecs que Winkelmann nous a conservés. On prétend qu'on trouve encore beaucoup d'autres ressemblances entre les Italiens et les Russes : cela se peut ; mais, du moins, les derniers me paraissent un peuple organisé bien plus noblement.

Pour peindre jusqu'où peut aller la faim, à la vérité d'une manière un peu dégoûtante, mais très-prononcée, on n'aurait qu'à copier une scène que j'ai vue plusieurs fois. Un homme vend des

melons, qu'il a coupés par tranches; un pauvre diable en achète un morceau, l'avale, ronge l'écorce, et la jette ensuite. Un petit mendiant la ramasse dans la boue, la ronge encore une fois, comme un affamé, et ne la quitte, en soupirant, que lorsqu'elle est aussi mince que du papier à lettre.

Un autre inconvénient à Naples, est qu'on y pèse scrupuleusement chaque piastre, monnaie qu'on reçoit quelquefois rognée du banquier même; et ce qu'il y a de pis, c'est que personne, pas même un limonadier, ne peut accepter une pièce rognée, quand même on voudrait la lui céder au-dessous de sa valeur: il faut la jeter, ou la changer chez le banquier, qui seul est autorisé à les recevoir.

J'ai déja parlé plusieurs fois de l'excellent climat de Naples, et j'avoue de bon cœur qu'il est au-dessus

de tout ce qu'on pourrait dire. Je craignais d'abord le froid ; car, me disais-je, là où il n'y a point de poëles, et même peu de cheminées, l'hiver le plus doux doit être plus incommode que le rude hiver de Russie, que l'on sait adoucir par de bons poëles ; mais je m'étais trompé. Dans mes quatre ou cinq pièces il ne se trouvait qu'une cheminée, en cas de besoin ; et je n'y ai pas fait allumer de feu, quoique je fusse resté à Naples jusqu'au 16 décembre. Pendant tout le mois de novembre, nous avions ordinairement plus de vingt degrés de chaleur également soutenue, la nuit comme le jour. Malgré mon habitude de me mettre au travail à quatre heures du matin, et même avant, je n'ai jamais ressenti le moindre froid. On se sert d'une espèce de poële en cuivre, avec des couvercles demi-sphériques, dans lesquels on brûle des branches de myrte qui répandent une chaleur douce et agréable ; mais cette précaution même est superflue dans les

maisons situées au midi, et je n'en ai jamais fait usage. Pendant deux ou trois jours, la chaleur tomba, peut-être jusqu'à quatre ou cinq degrés : ce temps parut froid aux Napolitains, et tous m'assurèrent qu'on n'éprouvait jamais chez eux un froid aussi rigoureux. Je riais beaucoup lorsque je les rencontrais enveloppés dans leurs manteaux, dont ils se couvraient plus de la moitié du visage. Les planchers sont recouverts de nattes de jonc, qui empêchent les effets de la fraîcheur que pourraient occasionner les pavés en pierre.

Il s'est passé peu de jours sans qu'il fît des éclairs matin et soir; il s'est même formé des orages très-forts: à la fin de mon séjour, j'en vis un pendant lequel la foudre tomba à deux cents pas de mon logement, dans le Castel Nuovo, et blessa grièvement trois hommes. Deux ou trois pas plus loin, le tonnerre aurait fait sauter un magasin à poudre, et probablement m'aurait mis hors d'état de décrire son effet. Il est bien extraordinaire

que, malgré ces orages fréquens, on ne voie aucun paratonnerre à Naples.

Les campagnes sont ornées d'une verdure perpétuelle et toujours fraîche; peu d'arbres perdent entièrement leur feuillage, aucune haie ne se dépouille. Le soleil y est souvent insupportable, et presque toujours trop chaud: on ne peut porter de redingotte. Les indigènes se plaignent du vent de mer qu'ils appellent *scirocco*, et s'imaginent qu'il les rend indolens, malades et paresseux. Je n'ai rien éprouvé de tout cela; au contraire, le scirocco m'a fait grand bien, malgré la peur que m'inspirait autrefois son nom: je le reconnais pour un vent doux et agréable, qui ne m'a jamais causé aucune sensation incommode. Sous cette atmosphère céleste, j'ai pleinement joui d'une nature enchanteresse, j'ai admiré les plus beaux monumens de l'antiquité; et pourtant, je l'avoue sans détour, quand j'ai quitté Naples, mon cœur était soulagé; j'ai respiré librement dès que j'ai eu derrière moi cette

ville infecte, où fourmille un demi-million d'hommes, dont pas un ne m'inspira de la confiance. La vraie jouissance de la vie n'existe que parmi les braves gens : la nature et le climat y contribuent peu ; on s'habitue à tout, excepté à des hommes sans caractère. Adieu, Parthenope orgueilleuse! je ne desire pas te revoir.

On ne parle qu'avec effroi des cruautés commises ici pendant la révolution : les lazzaronis grillaient des hommes dans les rues, et demandaient aux passans de quoi acheter du pain pour manger avec leur rôti. Beaucoup d'entre eux portaient dans leurs poches, des doigts, des oreilles, etc., coupés ; et dès qu'ils rencontraient quelqu'un qu'ils croyaient patriote, ils lui montraient ces dépouilles avec un air triomphant. Ils conduisaient un homme nu par les rues, et le forçaient de marcher courbé et en retirant le ventre ; car un démon qui

était à côté de lui cherchait toujours à lui couper, avec son sabre, les parties naturelles à ras du corps. Un de ces assassins n'eut pas honte de montrer à un particulier de ma connaissance son poignard sanglant, qu'il se vantait d'avoir plongé dans la poitrine d'un jacobin. L'autre fut forcé d'en paraître bien aise; il lui demanda le nom du jacobin, et entendit avec douleur prononcer celui d'un de ses meilleurs amis. Les femmes étaient encore plus atroces; il suffisait d'être dénoncé comme révolutionnaire par une de ces furies pour être massacré sur-le-champ; quiconque portait les cheveux coupés était perdu. On s'empressa bien vîte de mettre de fausses queues; mais le peuple devina la ruse; on courait après les passans, on leur tirait la queue; si elle restait dans la main, c'était fait de celui qui la portait. Plus de deux mille maisons furent pillées. Le consul danois fut souvent en danger, parce qu'on prenait son uniforme pour celui d'un Français. Tout cela se faisait *per la santa Fede*,

aussi ce mot *Santa Fede* est-il devenu une grosse injure. Pendant trois mois, Ruffo, avec ses Calabrois, ravagea ainsi son pays. Enfin, les Français arrivèrent, et la tranquillité fut rétablie dans vingt-quatre heures. Il n'y en avait que quatre mille, mais c'était assez pour des ennemis aussi lâches. Ils prirent, à la vérité, des mesures extrêmement sévères : quand ils rencontraient, par exemple, un homme suspect, ils sentaient ses mains ; si elles avaient l'odeur de la poudre, le malheureux était massacré sans pitié.

La mendicité la plus révoltante n'est pas celle des gueux dans les rues. Dès que j'eus été présenté à la cour, il vint dans mon antichambre un laquais qui me félicita, au nom de ses camarades, sur mon heureuse arrivée. Je haussai les épaules, et mis la main à la bourse. Un quart-d'heure après, un hallebardier (garde dans les appartemens intérieurs du château) vint me faire le même

compliment : il fut suivi par d'autres, et à la fin même par les domestiques du grand-écuyer, qui pourtant n'avait rien eu à faire à ma présentation. Si je n'avais pas voulu jeter cinquante piastres par la fenêtre, il aurait fallu les renvoyer d'un air aussi effronté que celui avec lequel ils me demandaient.

On m'a dit qu'un prince allemand, qui était ici en dernier lieu, a été obligé de payer de cette manière au moins quatre-vingts piastres. Quelle honte ! L'exemple de la cour est suivi par les grands. Lorsque vous avez dîné chez un de ces derniers, il envoie le lendemain chez vous un ou plusieurs de ses domestiques, pour se faire payer le repas trois fois plus cher qu'il n'aurait coûté à l'auberge. Ah ! fi ! que cela est ignoble !

CHAPITRE LVI.

Documens historiques, qui prouvent que la Cour de Rome n'a négligé aucun moyen, depuis plusieurs siècles, pour effectuer la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise catholique. Supplément à l'histoire de Pierre-le-Grand.

INTRODUCTION.

QUAND j'allai visiter la salle des manuscrits de la bibliothèque royale de Naples, je trouvai par hasard un de ces manuscrits sous le titre suivant : *Varia spectantia ad Moscoviam et Moscovitas, collecta anno* 1710. (Considérations sur la Moscovie et les Moscovites, recueillies en 1710.) Je le parcourus, et, à mon grand étonnement, la première chose que j'y vis fut une lettre

russe signée de la main de Pierre-le-Grand. Je feuilletai plus loin, et je trouvai bientôt de quoi exciter encore davantage ma curiosité. Je m'informai ensuite comment il pouvait se faire que cette collection se trouvât dans la bibliothèque de Naples, et j'appris que les Français l'avaient enlevée de celle du Vatican dans le temps que Rome était en leur pouvoir, et qu'elle était devenue ensuite un des fruits de la courte victoire qui avait mis Rome entre les mains des Napolitains. Ce qu'on me dit de ce manuscrit me fit desirer encore plus de le connaître. Je supposais que les Français avaient recherché partout ce qu'il y avait de plus remarquable; d'après cela je résolus de lire ce qu'un heureux hasard m'avait fait rencontrer. On me dit qu'il fallait une permission par écrit de la cour, et que je devais m'adresser, pour l'obtenir, au ministre Sarati, qui a la bibliothèque dans son département. Je lui demandai cette permission, qui me fut accordée le plus

honnêtement du monde, mais non sans restriction. En vain je demandai d'emporter le manuscrit chez moi; il ne me fut permis de le lire et d'en tirer des extraits que dans la bibliothèque, qui était éloignée de près d'un mille de mon auberge. Cela ne m'effraya pas, et je crois avoir été bien récompensé de mes peines.

Cette collection contient la correspondance de la cour de Rome avec Pierre Ier. On y trouve, entre autres, des projets de la main du pape, et, comme je l'ai déjà dit, un écrit de celle du czar; elle contient aussi les protocoles de la congrégation des cardinaux, et leurs rapports au pape; les lettres du secrétaire d'état de ce temps-là, le cardinal Paulucci; les dépêches des nonces des papes à Vienne et à Varsovie; les rapports de différens missionnaires et espions envoyés en Russie; ceux de quelques sujets de la Russie séduits, ou qui trahissaient leur pays; les instructions secrètes qu'on adressait aux légats; les projets des papes relativement à des mariages, et autres choses

analogues : le tout est écrit en italien ou en latin, excepté une lettre en langue russe, et un ou deux mémoires en français. Cette notice abrégée du contenu de ce manuscrit suffira pour prouver au lecteur qu'un tel livre ne devrait pas se trouver dans une bibliothèque, mais dans des archives secrètes, et qu'il est fait pour attirer l'attention et pour exciter vivement la curiosité. Quelques diplomates desireraient peut-être que j'indiquasse nommément les pièces suivant leur ordre dans ce recueil, et que je rendisse compte de chacune; mais l'extrait que j'en ferais serait ennuyeux et fort embrouillé; car celui qui a fait cette collection a très-mal suivi l'ordre chronologique, et s'en est fort peu inquiété. Je crois mieux faire d'en exprimer le contenu en plusieurs chapitres, et de rassembler en un seul article les différens documens sur chaque objet. Je puis assurer que je n'ai rien avancé qui ne soit prouvé de la manière la plus évidente dans le manuscrit en question.

Les savans qui iront à Naples à l'avenir peuvent se procurer aisément la permission de voir les manuscrits, et comparer celui-ci avec mon extrait.

---

§. Ier.

Pierre-le-Grand avait-il réellement le projet de réunir les deux Eglises?

Les catholiques s'en sont flattés; nous allons voir par quel motif. Lorsque Pierre s'arrêta quelque temps à Poloczk, le pape reçut des jésuites l'information suivante: « Quand on voit la barbarie « de ce prince; quand on apprend qu'il a « tué dernièrement, de sa propre main, « un archimandrite de l'ordre de saint « Bazile-le-Grand, et qu'il a laissé im-« puni le meurtre de quatre autres moi-« nes, on pourrait croire qu'il n'y a au-« cune espérance de le ramener jamais « à la religion; mais il faut savoir que « dans la nuit du 15 juillet (c'est à « cette époque qu'il commit le crime),

« les Palatins et princes de Lithuanie « avaient donné un festin splendide : le « czar avait bu outre mesure, et n'avait « presque pas dormi. En sortant de « là, il entra, en chancelant, dans « le couvent des moines de S. Bazile; « il aperçut par hasard une statue de « S. Josophat Kuncevitz, qui avait un « coup de hache sur la tête, et il de- « manda qui l'avait ainsi mutilée. — « On lui repondit que c'étaient les schis- « matiques de son église. — Il entra aus- « sitôt en fureur, et s'écria : Ainsi nous « sommes donc des tyrans ? Sur-le- « champ il porta un coup à l'abbé, et, « le voyant près de rendre le dernier « soupir, il l'acheva d'un second coup. « Après cela il y eut encore des moines « tués par ceux qui l'accompagnaient : « deux autres furent blessés mortelle- « ment, et en moururent. Le czar avait « été emporté par son premier mouve- « ment; mais il revint promptement à « lui, maudit sa fureur, versa des lar- « mes amères, avoua hautement, en

« présence du cardinal Spada et du
« grand-chancelier de Lithuanie, qu'il
« était ivre, et que dans ce fatal mo-
« ment il n'était pas un homme, mais
« un monstre féroce. Il se plaignit amè-
« rement d'avoir donné un tel exemple
« à ses sujets ; il pria un de ces moines
« de l'absoudre, et supplia l'évêque de
« Wilna de ne pas l'excommunier; en
« un mot, il donna toutes les marques
« du plus vif repentir. On dit aussi
« qu'en réparation de ce crime, il a
« l'intention de faire bâtir un couvent de
« capucins à Moscow. »

Celui qui écrit ces nouvelles dit les avoir apprises du P. Christophe Losie Wuski, un des députés de la province de Lithuanie, et recteur de l'université de Poloczk, qui non-seulement est très-digne de foi par son caractère et son rang, mais que le czar entretint pendant trois jours de cet événement, et qui reçut de sa bouche toutes les protestations dont je viens de parler. Le même homme rend le meilleur témoignage des moines

de S. Bazile, qui étaient des gens de mérite, sur-tout l'abbé, qui venait de faire ses adieux au père recteur, ayant reçu l'ordre d'aller prendre la direction d'un autre couvent. Il allait partir pour sa nouvelle destination lorsque Jésus-Christ lui donna la couronne du martyre, faveur que le bon père enviait fort. On trouve en deux endroits le récit de cet événement, et au second une remarque qui est bien d'un jésuite; savoir, que cette action n'était pas un motif suffisant pour blâmer le czar, parce qu'il était ivre, et conséquemment moins coupable que Théodore-le-Grand lors du massacre de Thessalonique, et que le saint roi David, qui avait ordonné de sang-froid l'assassinat d'Urie, afin de pouvoir assouvir sa passion. Le premier narrateur ajoute : « Le czar vint quelques « jours après dans notre église, et parut « entendre notre messe latine avec beau- « coup de dévotion; seulement il ne « voulut pas se mettre à genoux ». Il dit ensuite, lorsqu'on lui montra une

image de S. François-Xavier, « que « c'était un grand saint, qu'il avait « baptisé lui seul douze cent mille hommes ». — Alors il demanda : « Où est « S. Ignace » ? Et lorsqu'on le conduisit devant son image, il s'écria : « Voilà « le fondateur d'un ordre qui a fourni « de grands hommes dans tout l'uni- « vers ». Le second narrateur observe que Pierre a parlé des saints qui ont été canonisés en dernier lieu et depuis le schisme : de là il lui paraît certain qu'il a autant d'aversion pour le schisme, que pour l'abominable hérésie de Luther et de Calvin, quoiqu'on ait eu lieu de craindre le contraire quand il avait été en Hollande et en Angleterre, et qu'il avait eu une entrevue avec le roi de Prusse. » Il avait fait connaître aussi « qu'il desirait fort que son peuple ou- « vrît les yeux à la lumière de la foi ». — Quand, après cette visite, le czar voulut quitter le collége, on l'invita à y dîner : il accepta l'invitation sans difficulté. C'était un jour de jeûne, suivant

le rit grec ; on s'était réglé là-dessus, et on l'avait fait servir en conséquence. Il refusa le siége qu'on avait disposé pour lui seul, demanda un banc, et obligea le recteur, qu'il appela constamment archimandrite, de s'asseoir près de lui. Il montra beaucoup de confiance, parla très-affectueusement aux pères ce jour-là et deux autres fois qu'il vint chez eux, et défendit expressément au recteur de venir lui présenter ses devoirs, parce que ce révérend père avait mal au pied.

Un des princes qui l'accompagnaient ôta le bonnet de dessus la tête d'un des gens qui servaient à table, et le mit sur la sienne; un autre officier en fit autant, cela plut au czar, qui demanda très-poliment au père recteur son bonnet, et le mit sur sa tête. Il montra un grand respect pour la sainte croix qui était figurée sur le buffet. Il demeura à-peu-près quatre heures à table. Un sergent était à la fenêtre, et faisait un signal toutes les fois que le czar buvait; alors on

tirait le canon. Comme il buvait très-souvent on ne cessait de tirer. Il ne s'enivra cependant pas, mais il fut très-gai, nous témoigna beaucoup d'affection, et nous appela *dolci e cortesissimi padri.* Il ne souffrit pas que les personnes de sa suite fissent des plaisanteries sur nous ni sur les saints. Lorsque le père recteur lui dit qu'il devrait aller à Rome aussitôt que la guerre serait terminée, il répondit : « J'ai déja eu l'intention de faire ce « voyage lorsque j'étais à Venise, mais « j'ai été obligé de revenir bien vîte, « parce que mes barbares se révoltaient. « J'espère une autre fois y aller, car « j'ai grande envie de voir cette ville « célèbre, et le pape, dont j'ai connu le « prédécesseur en Pologne. Celui-là « était déja vieux, mais maintenant « vous avez fait un jeune pape ». Le père recteur assura que, malgré sa jeunesse, le pape était doué d'un esprit supérieur ; le czar en parut convaincu. Il déposa son patriarche en disant « qu'il

« ne pouvait y en avoir d'autre en occi-
« dent que celui de Rome. »

Il raconte lui-même la réponse qu'il fit à un archevêque qui s'était permis de lui dire que nous cherchions dans nos colléges à attirer les jeunes gens à la croyance des catholiques (cet archevêque ne disait-il pas la vérité?). « Je « l'ai tancé fortement, continua le czar; « je lui ai dit qu'il portait envie aux « autres, parce que ni lui ni ses moines « ne pouvaient donner aucune instruc- « tion, et que, quant à ce qui re- « garde la jeunesse, si elle voulait se « faire catholique, c'était son affaire, et « que je ne m'en inquiétais nullement ». Il a quatre moines allemands à sa cour et les y voit avec plaisir. Il ne s'oppose pas à ce que les missionnaires que nous envoyons en Perse passent par ses états. Il souffre même que son généralissime Czeremeteff, qui est à Rome, fasse publiquement profession de catholicisme, ainsi qu'un autre de ses généraux, l'Écossais Ogliby. Il se montre en

toute occasion favorable au rit latin. Au contraire, il a ses moines grecs tellement en aversion, qu'il leur a ôté tous leurs revenus, et ne leur a laissé que cinquante florins par an à chacun pour leur entretien. Il est admirateur du pape, sur-tout parce qu'il a refusé pendant trois jours d'accepter la dignité de souverain pontife. Il est fort avantageux aussi que la famille du pape (Albani) soit d'origine grecque, car il obtient par-là la confiance de ceux qui sont attachés à cette communion. « Tant que la maison « Albani sera souveraine à Rome, disait le czar, je dois honorer le pape, « car un de mes anciens titres est *Albus* « *rex;* j'ai aussi une *Alba Russia*, et « un *Albus lacus* ». (Le narrateur prend au sérieux les plaisanteries de l'empereur). On doit fonder aussi de nouvelles espérances sur son amitié avec l'empereur d'Allemagne, et sur l'aversion qu'il a pour les princes hérétiques. — Il veut faire connaître à ses sujets l'austérité édifiante des cloîtres, en éta-

blissant dans ses états un couvent de capucins. — Beaucoup d'autres choses montrent son génie, et donnent lieu d'espérer qu'il fera beaucoup de bien. Les exécutions qu'il fait lui-même paraissent à la vérité cruelles; mais il les excuse, parce que, dit-il, il ne peut pas gouverner autrement ses barbares. C'est un prince qui a de grandes dispositions, et qui est avide de changemens et d'améliorations. Il est si sévère sur l'article de la discipline militaire, qu'il n'a jamais voulu condescendre à la demande du père recteur, qui le priait de permettre que le czarowitz son propre fils, jeune homme de dix-sept ans, dînât avec lui au collége, et cela, parce que le czarowitz montait alors la garde comme simple soldat. Le czar lui-même a passé par les grades inférieurs; et comme une fois il était venu trop tard à son poste, il subit la punition ordinaire, qui consiste à porter une charge de fusils sur ses épaules, jusqu'à ce que, quelques heures après, un vieux commandant vint inter-

céder pour lui auprès du général, qui lui fit grace. Il est maintenant capitaine, à l'âge de trente-cinq ans ; il a une compagnie, et espère avancer peu-à-peu. Il est bien malheureux qu'il ait montré une si grande aversion pour son épouse, qu'il a fait enfermer dans un couvent éloigné, parce qu'elle l'a ensorcelé, à ce qu'on prétend (*per una malia*). Cela n'empêche pas qu'il n'ait dans son palais les deux sœurs d'un prince puissant. Si cette faute ne met pas de trop grands obstacles à la miséricorde divine, il y a tout à espérer de son repentir. Le second narrateur prédit que cet événement arrivera dans la septième année du règne du pape, et qu'il fera grande sensation. Non-seulement les sujets du czar, mais aussi tous les peuples attachés au rit grec, et peut-être même les Abyssinites suivront aveuglément son exemple. Le saint-siége recupérera par-là plus qu'il n'a perdu par les hérésies de Luther et autres. L'acquisition serait réellement plus importante que lorsque Constantin - le-

Grand se fit baptiser; car la troisième partie du monde chrétien est attachée à la communion grecque.

D'autres rapports mandent à plusieurs reprises que le czar affectionne les catholiques; qu'il va dans leurs églises; qu'il assiste aux cérémonies du baptême depuis le commencement jusqu'à la fin; qu'il leur fait bâtir une église en pierres, dont il fournit les matériaux; qu'il a autorisé la libre célébration du service divin; qu'il a permis que l'on établît des séminaires; que les missionnaires que l'on envoie en Chine traversassent ses états; qu'il montre beaucoup d'estime pour le pape; qu'il veut marier son fils à une princesse catholique (d'Autriche), et autres nouvelles semblables. A la vérité, Pierre avait consenti verbalement à toutes ces choses, mais il avait toujours refusé, sous différens prétextes, de donner son consemtement par écrit. L'archidiacre polonais Szembeck donne l'avis suivant, en date du 27 septembre 1709.

« J'ai complimenté le czar à l'occa-
« sion de sa victoire sur les Suédois, et
« j'ai fait mon possible pour obtenir des
« documens par écrit, mais j'ai rencon-
« tré beaucoup de difficultés. J'ai parlé
« au czar de la joie qu'a éprouvée le pape
« quand il a reçu la nouvelle de sa vic-
« toire, et de la tristesse de tous les
« hérétiques de l'empire, qui regardent
« le roi de Suède comme leur patriarche.
« Il fut question de la chaire de S. Pierre.
« Il prétendait qu'aucun apôtre n'avait
« eu ni siége ni diocèse. Je lui prouvai
« cependant que Jacques le Mineur avait
« été évêque de Jérusalem, et que
« S. Pierre avait établi d'abord son siége
« à Jérusalem, et ensuite à Rome ». A
la fin de cette conversation le czar dit
« que c'était mal fait d'introduire tant
« de nouveautés dans l'église ; que le
« supplément du symbole ne valait rien,
« et qu'on devrait plutôt s'en tenir aux
« sept conciles ». Je répondis à tout cela
avec l'aide de Dieu. Le prince Kurakin
était présent. Lorsqu'ensuite je voulus

toucher l'article de la réunion des deux églises, le czar dit en propres termes : « Le moment n'en est pas éloigné ». — Le 6 octobre de la même année Szembeck mande ce qui suit : « Le général « Flemmingk est arrivé, et Pierre s'est « embarqué aussitôt, ce n'est donc pas « le temps de parler d'affaires; mais je « suivrai ce prince, sans épargner ni « peines ni dépenses, et sans craindre « le danger, jusqu'à ce que j'aie accom- « pli le grand œuvre. J'ai eu occasion de « prier le czar, avant son départ, de « vouloir bien s'intéresser auprès de « l'empereur pour la reddition des « églises en Silésie; il m'a répondu que « cela se ferait en temps et lieu ». — Szembeck suivit effectivement le monarque à Thorun; c'est de là qu'il écrivit le 12 octobre : « Le czar traite « le roi de Pologne en frère; il a été « voir l'évêque catholique de Cuja- « vie, qui est malade ». — Enfin, le 14 octobre, Szembeck annonce qu'il renouvellera ses efforts pour engager le czar

à faire ses promesses par écrit, et assure que le vice-chancelier (Kurakin) s'intéresse vivement à cette affaire. Il ajoute que le patriarche d'Olmutz est à la vérité fort bien reçu du czar, mais qu'il trouve aussi beaucoup de difficultés à surmonter.

Voilà à peu-près tout ce qui a été traité sur cette affaire par ceux qui ont pu approcher du czar. Le nonce du pape à Vienne eut à ce sujet avec le prince Galitzin, ambassadeur russe près l'empereur d'Allemagne, plusieurs entretiens, dans lesquels cet ambassadeur as-
« surre qu'il avait ordre de déclarer que
« son maître était fortement résolu d'aller
« plus loin que ses prédécesseurs relati-
« vement à la réunion desirée des deux
« églises ». Le nonce, politique adroit, ajoute que Pierre agit peut-être ainsi, afin d'animer la Pologne et l'empereur contre le roi de Suède. La vivacité du prince Galitzin lui fit deviner ce projet; car celui-ci, par ordre du czar, exigea sous un mois la réponse aux demandes

qu'il avait faites, disant que si elle n'arrivait pas, le czar traiterait avec les luthériens, à la secte desquels les Russes étaient d'ailleurs déja fort attachés.

Quelque temps après, le prince Galitzin assura, dans un second entretien, que « le czar desirait être reçu dans le giron « de la sainte église comme un fils sou- « mis, et voulait opérer une réunion en- « tière entre les communions grecque et « latine, sujet sur lequel il devait plus « tard se déclarer ouvertement ». Le nonce croit malgré cela qu'il ne faut pas se fier à l'ambassadeur, qui parle beaucoup et agit peu. L'union projetée avec une archiduchesse n'aura pas lieu, etc.

Le nonce du pape en Pologne, qui, par l'intervention de Patkulls, avait obtenu un passeport pour un missionnaire qui se rendait en Chine, écrit : « Le czar « montre beaucoup de respect pour le « pape, mais il y paraît porté par la « crainte que la Pologne ne s'allie avec la « Suède, ou que le pape ne mette des obs-

« tacles au mariage projeté ». — Dans un entretien du même nonce (archevêque de Thèbes) avec l'envoyé russe à Varsovie, ce dernier assure que « le czar est infi-« niment peiné de voir que les intérêts « de ses états ne lui permettent pas « d'aller à Rome, ainsi qu'il le desire « depuis long-temps, pour y révérer « les corps des saints apôtres, ayant le « bonheur de porter le nom de l'un « d'eux ». — Lorsque le nonce veut lui parler de la réunion des deux églises, il n'en obtient que des réponses vagues. — Dans une des dépêches suivantes, l'archevêque de Thèbes rapporte que l'envoyé polonais à Moscow est d'avis que le czar penche pour la réunion des deux églises, et que par conséquent il est à présumer que ce grand événement arrivera bientôt.

Le pape avait des espions relativement à cette affaire dans le pays même des infidèles; on avait séduit à Constantinople deux des agens de l'envoyé russe Tolstoi, par le moyen desquels

on apprit aussi que le czar affectionnait les catholiques, et qu'il avait l'intention d'envoyer à Rome une grande ambassade. L'un d'eux ajoutait: « Nous verrons bientôt de très-belles cho« ses. Je prie seulement qu'on garde « tout le secret possible, car l'ambassa« deur me l'a spécialement recomman« dé. »

Tels étaient les faibles motifs sur lesquels reposaient les espérances des papes. On voit qu'il en est des cabinets les plus fiers et les plus politiques de l'Europe, comme des simples particuliers, qui ajoutent aisément foi à ce qu'ils desirent. Il était évident que Pierre cherchait à ménager le souverain pontife par des raisons que les nonces adroits savaient fort bien, et qu'ils faisaient connaître à la cour de Rome. On voulait qu'il ne reconnût pas le roi de Pologne Stanislas Leczinski : tel était le but de la mission de Kurakin qui réussit dans cet objet : car une note de la chancellerie d'état à Rome, déclare

que le saint-siége apostolique ne reconnaîtra jamais un roi fait par les Suédois, avant que la république de Pologne n'approuve l'élection par un acte formel. Le pape devait en outre provoquer une alliance avec l'Autriche; il avait excité les potentats chrétiens à prendre les armes contre les Turcs. Tels étaient les desirs de Pierre, et pour atteindre ce but, il montrait de loin au pape la possibilité d'opérer la réunion de l'église grecque avec l'église latine. Celui-ci, quoique bon politique, prit réellement pour argent comptant ses demi-phrases, ses déférences, et même ses plaisanteries, quoiqu'il sût que Pierre, pour régner seul, avait aboli la dignité de patriarche dans ses états, ou pour mieux dire, s'était déclaré le chef de l'église grecque; quoiqu'il dût savoir que ce monarque, qui était si jaloux de son autorité, ne la partagerait jamais avec un prêtre à Rome et que jamais sur-tout il ne se résoudrait à envoyer en Italie les revenus de la Russie pour ache-

ter des indulgences. — C'était sagesse et prudence de permettre dans ses états le libre exercice de la religion catholique; mais il se donna bien de garde de se laisser trop entourer de ces nouveaux hôtes; aussi, malgré toutes les peines que se donna le nonce, soutenu par le roi de Pologne; quoique le pape écrivit de sa main, en date du 12 mai 1717, on ne put jamais obtenir de Pierre un consentement par écrit; il ne voulait pas s'engager autrement que par des promesses verbales. On voit évidemment qu'il a agi avec beaucoup de sagesse. Que serait maintenant la Russie si le pape eût atteint alors le but de ses desirs?

Entrons maintenant dans l'intérieur du cabinet de la cour de Rome, mais donnons auparavant un court extrait d'un mémoire qui fut dressé par un certain Lucchesini, probablement d'après les ordre du pape. Nous le ferons précéder d'un aperçu fidèle des idées souvent extraordinaires que l'on se formait à Rome de l'empire de Russie.

§. I I.

Histoire abrégée de la Religion des Russes, en ce qui concerne la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine.

On croyait dans les anciens temps (c'est Lucchesini qui parle), qu'il était venu de Constantinople en Russie des prêtres schismatiques qui avaient apporté au misérable peuple de Russie (*misera gente*) le poison du schisme avec la foi catholique. Mais c'est une erreur. La propagande est un avantage que notre sainte religion catholique possède seule, et que les schismatiques ne se sont jamais procuré. Le patriarche de Constantinople, qui baptisa Wladimer, était bon catholique, et soumis au saint-siége de Rome. Tous les saints que les Russes honorèrent pendant les quatre premiers siècles qui suivírent leur conversion n'ont jamais été du nombre des schismatiques; au bout de ce temps, il y eût à la

vérité des patriarches et des évêques schismatiques chez les Russes, mais le peuple en était innocent, et on peut dire de lui ce que le cardinal Baronius disait des moines du Mont-Cassin. « Si « un abbé ou évêque est schismatique, « ce n'est pas une raison pour que ses « subordonnés le soient. On ne peut « qualifier ainsi que ceux qui savent « formellement que leur pasteur se « trompe, et qui le suivent malgré « cela ».

Les Russes, qui sont si différens des Grecs pour les usages et le langage, ne savaient pas si l'église grecque était unie ou non à l'église latine; ils ne tenaient à leur patriarche de Constantinople que parce qu'ils croyaient qu'il l'avait toujours été. — Plusieurs fois déja, quand les souverains de Russie ont reconnu leurs erreurs, ils ont demandé à Rome des personnages qui fussent en état de les instruire : cela paraît clairement par une lettre du pape Grégoire IX, de l'an 1227, adressée à

tous les rois de Russie, dans laquelle il écrit qu'il leur envoie un évêque parce qu'ils s'étaient montrés prêts à abjurer toutes les erreurs dans lesquelles ils étaient plongés faute d'instruction. Dans une autre lettre, de 1246, le pape Innocent IV témoigne toute sa joie de voir les Russes éclairés, parce qu'ils avaient déclaré qu'ils voulaient reconnaître l'église romaine et les successeurs de Pierre; c'est pourquoi il leur envoyait les évêques de Prusse et d'Esthonie, en qualité de légats, pour remplir les fonctions ecclésiastiques. — L'an 1439, Isidore, métropolitain de Kiow, se trouva au concile tenu à Florence sous le pape Eugène IV; il signa les décrets, et fut promu, à cause de sa soumission, à la dignité de cardinal. A la vérité on le mit en prison quand il revint dans son pays, parce que son prince l'avait envoyé à Constantinople, et qu'il était venu de son propre mouvement à Florence. Malgré cela il fit des prosélytes en Russie; car, en 1472 (ainsi

qu'il est prouvé par le manuscrit de la bibliothèque du Vatican), Iwan Basile témoigna au pape Sixte, par une ambassade solemnelle, qu'il adhérait pleinement au concile de Florence, qu'il rejetait le patriarche turc, qu'il reconnaissait le pape pour le véritable vicaire de Jésus-Christ, et qu'il le priait d'envoyer un légat pour redresser ce qu'il y avait d'erroné dans la croyance de son peuple. — En l'an 1519, Basile se montra de nouveau attaché à l'union : Léon X, envoya un évêque en Russie : Clément VII en fit autant en 1525.

Du temps de Pie V, lorsqu'Iwan Basilowitz n'était encore âgé que de quatre ans, son tuteur lui inspirait déja du respect pour le pape, et priait le souverain pontife, à l'exemple des anciens monarques de Russie, de lui envoyer un légat et des gens pieux et savans qui fussent en état d'instruire ses sujets dans les sciences et les beaux arts ; il suppliait sur-tout sa sainteté de lui envoyer les marques de la royauté, parce qu'alors

on reconnaissait que le saint-siége apostolique avait seul le droit de faire des rois.

Les Russes furent ensuite détournés de la voie du salut par l'hérésie de Luther; car ils ne connaissaient pas d'autres chrétiens que les luthériens, qu'ils ne pouvaient cependant pas regarder comme de bons chrétiens, puisqu'ils dépouillaient les églises et les couvens, qu'ils ne révéraient pas les saints, et qu'ils ne jeûnaient pas. Or, comme l'empereur et le roi de Pologne ne punissaient pas les crimes de ces hérétiques, les Russes s'emparèrent de la Livonie. Ils pensaient que l'église de Rome tolérait dans son sein cinquante sectes différentes; mais ils n'en reconnaissaient dès long-temps qu'une seule. Lorsque la religion catholique s'étendit en Pologne et en Lithuanie, et que beaucoup de fugitifs écossais se retirèrent en Russie, ils changèrent encore une fois. Lorsqu'ensuite le roi Casimir voulut quitter le trône de Pologne, Alexis, monarque

de Russie, se flattait que son fils pourrait être élu, et se conformer au rit latin. Un synode d'évêques russes, assemblé à cet effet, fut du même avis. Cette disposition favorable a continné, et l'on a tout à espérer maintenant, d'après les témoignages d'hommes dignes de foi. Le prince Kurakin, par exemple, a dit hautement : « Quand le pape, du haut « du siége de S. Pierre, donne la béné- « diction à un peuple innombrable, on « dirait que son ame s'élève vers le « ciel ». (C'est bien haut, Lucchesini.) —Dans un dernier rapport de l'an 1641, on observe avec douleur que : « le czar « se lave les mains toutes les fois qu'il « a touché un prêtre, parce qu'il croit « avoir contracté par là quelque souil- « lure ». Les Grecs de Constantinople excitent les Russes contre les catholiques, afin de ne pas perdre les contributions de Moscow. Les négocians anglais et hollandais en font autant.

§. III.

Sentimens des grands et du peuple, relativement à la réunion, tirés de différens rapports.

La noblesse n'est pas attachée aux catholiques, à l'exception d'une portion de ceux qui ont voyagé en Italie et dans d'autres pays. Mais c'est du peuple ignorant et de ses prêtres que nous avons le plus à craindre; car la noblesse, qui n'est point affectionnée aux catholiques, a plus ou moins de part au gouvernement, et doit, d'après cela, se conformer aux sentimens du czar, et des personnes qui approchent le plus du souverain. Un certain Alexandre Danilowitz (Menzikoff), d'une très-basse extraction, est le favori du czar; son conseil est toujours suivi; les ministres étrangers sont obligés de lui faire la cour quand ils veulent obtenir quelque chose. Ce favori paraît avoir un grand respect pour la religion catholique, et fréquente familiè-

rement beaucoup de gens qui la professent. Le second favori est le premier ministre, comte Goloffkin, qui penche, au moins en apparence, pour notre religion. Le troisième est le grand-maître de la cour et chambellan Goloffkin, qui envoie ses fils au collége de nos missionnaires, et qui est un des hommes les plus probes de l'empire. — On ne doit cependant pas encore espérer que les Russes proprement dits se convertissent de sitôt, car un Russe qui quitterait sa religion serait brûlé vif : peut-être aussi celui qui l'aurait converti éprouverait-il le même sort; mais il y a beaucoup de peuples païens soumis à l'empire de la Russie, qu'on peut convertir sous le prétexte de donner les secours de la religion catholique aux officiers de l'armée russe qui la professent.

Lorsqu'un évêque catholique se rendit dernièrement en Perse, il alla faire visite au prince Galitzin, vice-roi d'Astracan. Celui-ci le reçut très-honnêtement, et lui dit, entre autres choses,

qu'il lui permettrait volontiers de faire construire à Astracan une chapelle pour les missionnaires. Mais quand l'évêque pria le lendemain le prince de lui donner par écrit la permission qu'il lui avait accordée, le vice-roi s'excusa sur ce qu'il était ivre, et qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il avait promis. Ce seigneur est ennemi déclaré du catholicisme ; car lorsque le général Gordon s'intéressa auprès du czar pour obtenir le libre exercice de cette religion dans ses états, ce Galitzin s'y opposa de tout son pouvoir. Il pense que les catholiques devraient se conformer au rit grec, qui diffère peu du rit latin. — Il y a certainement en Livonie un très-grand nombre de catholiques, car lorque les Russes s'emparèrent de Narva, ils trouvèrent beaucoup de bréviaires dans les maisons abandonnées. (Le narrateur en a acheté lui-même quelques-uns, et conclut de là qu'il y avait en Livonie beaucoup de prêtres catholiques qui exerçaient leurs fonctions en secret.) — Lorsque le czar Pierre

vivait encore (il y a déja quelque temps), il y avait à Moscow des Jésuites déguisés ; car ils n'osaient pas alors paraître autrement, parce qu'on avait inspiré contre eux des soupçons au souverain. Mais le czar actuel sait très-bien que ce sont des jésuites ; et n'en dit rien. — Le général Gordon a établi près de l'église une belle bibliothèque, dans laquelle il a mis les ouvrages des SS. PP., et beaucoup plus de livres théologiques qu'on n'en trouve dans bien des colléges et des librairies d'Europe. Il a acheté une partie de ces livres des Russes, qui se les étaient procurés en Pologne et en Lithuanie, pendant la dernière guerre.

---

§. IV.

Avis des Nonces, des Cardinaux et des Missionnaires, d'après les renseignemens donnés ci-dessus.

La Russie était autrefois un pays barbare, mais aujourd'hui elle fournit

journellement de nouveaux prosélytes à la religion chrétienne, tandis que d'un autre côté elle combat victorieusement les Turcs, les Tartares et les Cosaques. Sa puissance augmente continuellement, ses frontières sont reculées jusqu'à la Chine. L'empereur de la Chine a envoyé une ambassade solemnelle à Moscow, pour faire la paix avec le czar. La Russie n'est pas un pays aussi désert qu'on se l'imagine. On y trouve des villes bien peuplées; les productions de la terre y sont excellentes. On doit tâcher par tous ces motifs de former une alliance avec le czar, et peut-être un jour, ce troupeau égaré des Russes (*questa pecorella smarrita*) rentrera dans le giron de l'église. On peut se servir, pour commencer la correspondance, du prétexte de renouveler l'alliance avec les Turcs, ou bien de remercier le czar de la bonne réception qu'on a faite aux missionnaires, et de la permission qu'il a donnée de bâtir un couvent; enfin, comme on a appris tout ce que fait ce prince pour les progrès

du commerce, des arts et des sciences, on peut lui offrir amicalement toute l'assistance possible.—On tirera de grands avantages de cette correspondance. On disposera peu-à-peu les Russes à l'union par le moyen des écoles, des colléges et des séminaires; on habituera par là, la jeunesse à suivre la foi catholique. On pourra s'ouvrir un chemin facile par la Sibérie pour les missionnaires que l'on envoie en Chine; on pourra faire ce chemin en deux mois. On pourra établir des missions à Moscow et dans les pays environnans. On ferait bien de commencer par Smolensko; car le czar traite ce pays avec douceur, comme nouvellement conquis, et on doit espérer que les conversions n'y seraient pas punies avec trop de rigueur. Une autre mission doit être établie à Kiow, capitale des Cosaques de la Crimée, qui sont attachés au gouvernement polonais, et par conséquent au catholicisme. Mazeppa a les sentimens d'un Polonais. Il faudra envoyer une troisième mission sur les bords

du Don, et une quatrième à Astracan; pour les Kalmoucks et les Cosaques du Volga. Le grand nombre d'officiers catholiques qui servent dans l'armée, et qui sont répandus dans tout l'empire, peut très-bien servir de prétexte pour l'établissement de toutes ces missions. On représentera que c'est le seul but pour lequel on la propose, et on aura la plus belle occasion possible de s'insinuer peu-à-peu. On peut établir aussi une cinquième mission à Tobolsk, pour les marchands arméniens qui commercent en Chine. L'ancien rit grec est encore en usage dans plusieurs provinces, et c'est le motif principal pour lequel le czar a refusé si long-temps à nos missionnaires de les laisser traverser ses états, parce qu'il craignait qu'ils ne découvrissent ces chrétiens. Dans le nombre des exilés en Sibérie, il y a encore des catholiques que l'on peut employer sous main, pour le service de l'église. Il serait à desirer qu'il pût y avoir une sixième mission à Archangel, une septième à

Pétersbourg, une huitième à Narva ou à Dorpt; la neuvième et la plus considérable serait à Moscow même, et ferait partie d'un collége; tout est disposé pour cela; il ne manque qu'une maison et des professeurs instruits. La guerre actuelle fournit la plus belle occasion d'entrer en négociation : outre cela, la dignité de patriarche est supprimée, et s'il y a une fois un traité conclu, il est certain qu'il ne sera jamais violé; car non-seulement le czar actuel, mais aussi tous ses successeurs en tireront de grands avantages; d'après cela, il est nécessaire d'envoyer un nonce en Russie, et de tâcher de faire réussir le mariage proposé du fils du czar avec la fille de l'empereur. Il faut cependant s'assurer encore auparavant que le nonce sera bien reçu, et que la cour de Russie lui donnera le même titre que celui qu'il reçoit de la cour impériale. (On voit par tous ces plans et ces projets, qui ne sont qu'en abrégé, mais qui sont expliqués dans le manuscrit d'une manière très-étendue,

que ces messieurs avaient pris d'excellens moyens pour réussir.)

§. V.

Obstacles qui se sont élevés.

Dans les dix dernières années du dix-septième siècle, pendant la minorité de Pierre-le-Grand et pendant qu'il régnait avec son frère, le libre exercice de la religion catholique fut toléré à Moscow, par l'intervention de l'empereur d'Allemagne (à la vérité cela était dû aux mouvemens que s'était donnés un certain Elie Broggio, prêtre bohémien, d'origine italienne, qui vint d'abord en qualité de confesseur d'un général allemand au service de Russie, et qui sut gagner la faveur du czar et de ses ministres); le sage gouvernement russe ne pensait pas alors donner accès par ce consentement à la puissance des papes dans l'empire qui lui était soumis; mais lorsqu'on apprit qu'un nonce allait arriver avec

un bref du pape, on le fit visiter scrupuleusement aux frontières, et on le pressa de faire voir les lettres du saint-père; il s'y refusa long-temps: il fut enfin obligé d'obéir, et on lui déclara expressément que le pape ne devait se mêler en aucune manière de l'exercice de la religion catholique à Moscow, qui n'avait été accordé que pour plaire à l'empereur. Se voyant en danger d'être renvoyé, le saint ambassadeur prit une tournure adroite, suivant la coutume de son église; il ne se présenta plus comme un envoyé du pape, mais comme un missionnaire résident de l'empereur, qui avait à remettre une lettre de sa sainteté. Les Russes se laissèrent éblouir un instant par ce nouveau titre diplomatique; le nonce arriva heureusement à Moscow; mais de nouveaux écueils l'attendaient dans le port. Le pape (serviteur des serviteurs de Dieu) refusait au czar les titres qui lui appartenaient; il en reférait au roi de Pologne, et ne voulait pas donner au monarque de Russie d'autres titres

que ceux qui lui étaient accordés par la cour de Pologne. Le cabinet russe prétendit que la Pologne ne pouvait pas servir de guide dans cette affaire, parce que les titres usités entre les deux puissances étaient reglés et confirmés par d'anciens traités; mais qu'il était question ici de nouvelles alliances, pour lesquelles on devait se conformer aux circonstances actuelles. Le nonce y consentit enfin, mais il ne trouva pas la même complaisance chez les Russes, qui ne voulurent donner au pape que le titre de *très-honoré père.* En vain il cita l'exemple de plusieurs empereurs grecs, qui, outre le titre de *souverain pontife,* lui donnèrent celui de *père spirituel,* et parlaient *du respect qu'ils lui devaient ;* Les Russes répondirent que les temps étaient bien changés ; car alors ils n'avaient point encore de patriarche, à qui seul ces titres étaient dus. Le nonce en proposa quelques autres, tels que ceux de *très-saint père,* de *pasteur de l'église,* ou de *père*

et grand-prêtre des chrétiens. Ce fut en vain, les Russes ne voulurent lui donner que celui de *très-honoré*, et le saint marchand de titres fut enfin obligé de s'en contenter, parce qu'il lui importait de pouvoir présenter son bref. On lui promit qu'il pourrait le faire dans une quinzaine. Le patriarche, jaloux, profita de cet intervalle pour tâcher de faire inspirer, par la mère du czar, des sentimens contraires à son fils, le czar Pierre, alors âgé de quatorze ans. Ce jeune prince montra alors ce qu'il devait être un jour; il déclara hautement que l'affaire avait été traitée avec trop de précipitation, qu'il était trop jeune pour pouvoir en décider, qu'il ne voulait pas s'en mêler, et qu'il en abandonnait la décision à son frère et à sa sœur. Il y eut alors une sorte de division dans la famille; on tint plusieurs conférences secrètes, jusqu'à ce qu'enfin le premier ministre déclara que la discussion était heureusemnt tereminée, et que l'audience aurait lieu incessamment. Il vint

tout-à-coup à l'idée du nonce que les lettres que les rois et princes adressaient aux czars étaient écrites sur du papier d'un grand format; celle du pape, au contraire, était, comme à l'ordinaire, sur du petit papier. Mais comme, d'après l'ancienne coutume asiatique, cette lettre devait être portée publiquement dans les rues, le nonce craignit le grand concours et les murmures du peuple. Il tint conseil avec le commissaire qui lui avait été donné pour adjoint: celui-ci trouva sa crainte fondée, et pensa que non seulement le peuple pourrait regarder cela comme une marque de mépris, mais que les czars eux-mêmes pourraient s'en formaliser. Le nonce, adroit, eut recours à une grande et belle couverture qu'il fit adapter à la petite lettre, et au lieu de cachet, il fit attacher avec une épingle un morceau d'étoffe de soie, suivant l'usage, pour donner à cette cérémonie l'éclat convenable. Pour cacher la ruse autant que possible, le premier ministre, qui était tout-à-fait

dans les intérêts du pape, avait fait décider, sous prétexte d'éviter le grand concours du peuple, que les czars recevraient l'envoyé à la campagne. Il fit sa harangue, fut bien reçu, et on lui promit une réponse; mais cette réponse n'arriva pas; ce fut une mortification d'autant plus imprévue pour le pape (Innocent XI), que sa lettre ne paraissait contenir que des témoignages d'honnêteté; car il se gardait bien de parler de ses projets ultérieurs sur la Russie; il félicitait simplement le czar sur les victoires qu'il avait remportées sur les Turcs, et l'engageait à en user chrétiennement. La cour de Russie avait plus d'un reproche à faire relativement à la forme; il manquait à la lettre les titres de *sérénissime très-puissant*, de *prince de Kiow et de Smolensko*, et la formule *par la grace de Dieu*. Outre cela, tous les titres n'étaient pas répétés dans la lettre, qui aurait dû être sur du papier d'un grand format. Le czar ne voulait pas donner d'autres qualités dans la réponse que celles

de *très-honoré seigneur, très-digne pasteur de l'église romaine* (*honoratissimo domino, pastori romanæ ecclesiæ dignissimo*). On se sépara donc cette fois, également mécontent des deux côtés. Dans les négociations suivantes, pour lesquelles la cour impériale prêta son intervention, les czars déclarèrent qu'ils se contenteraient des titres que leur donnerait l'empereur d'Allemagne; le czar Pierre témoigna sur-tout que cette correspondance lui serait agréable. — Le pape fit extraire de ses archives une liste de toutes les lettres que le saint-siége apostolique avait adressées en différens temps aux souverains de Russie. Il se trouva qu'en 1518, Léon X s'était servi de cette formule : *A notre fils bien aimé, l'illustre Bazile-le-Grand, puissant prince de toutes les Russies.* Le pape assurait alors que « ses en-« trailles avaient tressailli de joie quand « il avait appris que le czar voulait ren-« trer dans le sein de l'église, et sortir « des ténèbres ». Dans une seconde

lettre, il se flatte même que « le czar « lui a promis tout ce qu'un prince qui « reconnaît Jesus-Christ peut promettre « à l'un des successeurs de S. Pierre ». — Clément VII tint le même langage en 1525, lorsqu'il engagea le czar à ne pas tomber dans l'hérésie de Luther (*de hœresi Lutheranâ pullulata in regnis*). La plupart de ses lettres traitent des affaires de la Pologne et de la Turquie, du commerce, etc., ou bien renferment des expressions amicales et des recommandations, pour des marchands, des architectes, ou des missionnaires qui allaient en Perse. — En 1561, Pie IV invita le czar Jean Bazile à envoyer un orateur au concile, et lui donna le titre de *très-cher fils en Jesus-Christ* (*charissimo in Christo filio, Moscoviœ duci*), et le traita d'altesse (*altitudo*). En 1582, on l'appelle *prince grand et très-desiré* (*principi magno et desideratissimo*). Le sceau des apôtres, attaché par des cordons aux brefs des papes, était ordinairement de plomb, il le fit

faire en or. Le nonce Possevini demeura long-temps à Moscow; il engageait continuellement le czar à prendre les armes contre les Turcs. On trouve, sous la date des années 1605 et 1606, une quantité de lettres amicales du pape Paul V au faux Démétrius, dans lesquelles le souverain pontife lui exprime son desir de le voir remonter sur le trône de ses pères, et épouser la fille du palatin de Sandomir: il l'exhorte à demeurer fidèle à la religion catholique, qu'il avait embrassée, et donne à la czarine de bonnes instructions sur la manière d'élever ses enfans. Cette joie ne fut pas à la vérité de longue durée, car les titres que l'on accordait alors à un prince converti ne pouvaient pas servir de règle pour la circonstance actuelle.

Le cabinet du pape balançait autant sur les qualités qu'il devait donner que sur celles qu'il devait demander ou accepter. Il fallut feuilleter de nouveau les archives pour tâcher de découvrir de

quelle manière on s'était conduit avec des princes infidèles ou hérétiques : mais on trouva qu'on avait reçu les lettres les plus magnifiques. Le roi de Perse, par exemple, nommait le pape « la « plus sublime hautesse de la sagesse, « la source de la sainteté et de la conti- « nence, la fleur du bien, le germe de « toutes les vertus, le prédicateur « du roi de France et de l'empereur, le « chef des peuples chrétiens, comme « aussi des moines du Mont-Carmel ». Le roi d'Ibérie, Théophile, écrivait, au contraire, d'une manière très-abrégée : « Au grand pape, à Rome ». Les empereurs grecs, les patriarches de Constantinople, les princes d'Épire, et autres, donnaient tous au pape des titres plus ou moins ampoulés.

Le czar Pierre, qui sur ces entrefaites était devenu Pierre-le-Grand, n'eut aucunement égard à toutes ces politesses ; mais lorsqu'il eut besoin du pape, relativement aux affaires de Pologne, il envoya le prince Boris-Kurakin

incognito à Rome, et adressa sa lettre *Au très-digne pape et souverain pontife de l'église romaine (domino papæ dignissimo summoque sedis romanæ pontifici)*, et n'exigea d'autres titres que ceux de roi et de czar. Les cardinaux en furent confus ; ils s'assemblèrent plusieurs fois (les protocoles existent encore en original), et le résultat de leur délibération fut tel qu'il suit : « L'empereur ne peut se formaliser de « ce qu'on donne au souverain de la « Russie le titre de *czar*, d'autant plus « que ce titre n'est pas le même que ce- « lui de *César*. La Russie se désistera « difficilement de ses prétentions ; car « on sait qu'un envoyé russe qui s'était « permis de recevoir une réponse du « pape, qui donnait au czar des titres « moins relevés, fut, à son retour, puni « de sa condescendance par des peines « corporelles. On ne peut également « refuser à ce prince le titre de *roi*. Le « pape lui-même a érigé en royaumes la « Hongrie et le Portugal, ainsi que la

« Toscane en duché. Comme la puissance « de la Russie augmente réellement de « jour en jour, la concession de ce titre « peut être un appât pour la réunion « des deux églises. On conseille donc « à cet égard la plus grande condescen- « dance. — On objecte, à la vérité, que « le saint-siége ne change jamais les « titres; que *czaar* est un mot barbare « qu'on ne peut pas écrire avec des ca- « ractères latins. Quant à la première « objection, on répond que le saint-siége « s'est conformé plusieurs fois aux temps « et aux circonstances, et que quant à « ce qui regarde le mot *czaar*, il signi- « fie tout autant que chez d'autres peuples « ceux de *sultan*, *shériff*, *sophi*, etc. Tous « ces mots ne peuvent pas non plus être « écrits en caractères latins; c'est pour- « quoi le pape a donné depuis long-temps « le nom de *rois* à tous ceux auxquels « on donne les titres ci-dessus mention- « nés. *Autocrate* ne signifie rien autre « chose que *souverain*. Comme ce n'est « pas par nécessité que le czar a envoyé

« un ambassadeur à Rome, et qu'il y a « tout à espérer de lui pour l'accroisse« ment de la seule vraie religion, le pape « fera très-bien de suivre l'exemple de « S. Ignace, qui se contentait des titres « qu'on lui donnait, et qui ne refusait « pas ceux qu'on lui demandait ». — Le pape ratifia cette délibération, et la correspondance commença.

---

§. VI.

Instructions des Papes à quelques Nonces envoyés en Russie.

Pour donner une idée exacte de l'esprit qui régnait dans le cabinet de Rome en différens temps, voici d'abord les instructions que reçut le jésuite Cléechen, en 1546. « Il doit té« moigner, par de grandes et nombreuses « flatteries, combien il desire que le « czar soit vainqueur des Turcs, comme « David l'a été des Philistins. Il doit « ensuite faire un grand éloge de Rome.

« C'était de là autrefois que l'erreur se
« propageait ; aujourd'hui c'est l'école
« de la vérité; c'est là que les saints
« apôtres ont reçu la couronne du mar-
« tyre ; c'est là que leurs corps et beau-
« coup d'autres reliques de saints sont
« révérés dans les temples les plus an-
« ciens et les plus magnifiques. Le pape,
« à qui Dieu a dit: Fais paître mon trou-
« peau, a ordonné autrefois de pieuses
« croisades pour aller conquérir le saint
« sépulchre. Au reste tout cela est bien
« connu du czar, qui sait l'histoire. Il
« doit considérer qu'une alliance avec
« l'église romaine lui sera non seulement
« honorable, mais aussi très-avanta-
« geuse; car chacun sait que le pape,
« par sa toute-puissance fait des rois, et
« qu'il leur donne des titres, comme il est
« prouvé par la Pologne et la Hongrie.
« Cléechen répétera souvent au czar
« qu'on doit regarder les quatre con-
« ciles écuméniques comme les quatre
« évangiles. Il conseillera de faire une
« guerre éternelle aux Turcs, et tâchera

« de l'amener à demander de lui-même
« des prêtres romains, en lui faisant
« sentir combien il est contradictoire de
« faire la guerre aux Turcs, et de de-
« meurer soumis à un patriarche qui
« se trouve totalement dépendant des
« infidèles. Cléechen s'informera en
« outre de quelle manière le czar se
« propose de faire la guerre aux Turcs,
« où? quand? sous quel prétexte? Il doit
« se faire donner tout cela par écrit, et
« recommander de la promptitude. Le
« czar doit aussi engager le roi de Perse
« à entrer dans l'alliance que le pape
« espère former entre tous les rois
« chrétiens. Le czar enverra des am-
« bassadeurs à Rome, et s'il se trouve
« dans les titres qu'on lui donnera
« quelque chose qui pourrait le choquer,
« on lui dira que c'est l'habitude du
« pape d'appeler *cher fils* les empereurs
« et les rois qu'il aime : au reste, Clée-
« chen pourvoira à tout. »

L'instruction donnée au nonce du pape à Varsovie fut rédigée dans le même

esprit, mais avec plus d'adresse, lorsque Pierre-le-Grand était attendu en Pologne, après plusieurs victoires des Suédois, pour avoir une entrevue avec le roi son allié. Le nonce avait demandé une lettre du pape pour le czar, mais on ne la lui envoya pas, parce qu'on n'avait point eu de réponse à celle qui avait été écrite en 1693. Il fallut donc avoir des entrevues avec les ministres du czar, et se soumettre à lui donner le titre de *très-puissant*; mais le pape ne pouvait s'en dispenser. Quand le nonce parlait à Pierre lui-même, il était obligé de lui prodiguer toutes sortes de flatteries, et de lui dire que le saint-père était instruit, non-seulement de la grandeur de sa puissance, mais aussi de ses belles qualités, de la magnanimité de son cœur, de la sublimité de son génie, de sa prudence et de sa sagesse, qualités que doit posséder un bon souverain. En remerciement de la permission accordée aux missionnaires de passer par la Sibérie pour aller en Chine, le nonce doit promettre

au czar qu'on choisira des personnes très-sages, qui ne seront jamais dans le cas de porter le trouble dans son empire. (On a vu plus haut combien les projets qu'on avait étaient contradictoires avec les assurances qu'on donnait.)

Le pape actuel, n'étant que cardinal, avait engagé son prédécesseur à donner au czar des marques de considération. Il se plaignait beaucoup de ce que les circonstances n'avaient point permis à ce prince de visiter le tombeau de S. Pierre; car puisque Jésus-Christ avait désigné ce saint comme pasteur de son troupeau, tout bon chrétien devait le reconnaître pour tel, ainsi que les papes pour ses successeurs. Ici, le nonce doit aller doucement, et ne pas donner d'ombrage au czar, en lui faisant toujours de nouvelles demandes; il doit paraître faire des réponses plutôt que des propositions; il doit donner des espérances éloignées, et dire en souriant et avec le ton de la plaisanterie : « Nous ne sommes « pas si méchans à Rome qu'on veut le

« faire croire ; tout s'expliquera et s'ap« paisera dès qu'on le voudra. Malheu« reusement on n'a pas en Russie d'au« tres idées sur notre compte que celles « qu'ont pu inspirer nos ennemis mortels, « les luthériens et les calvinistes. Mais « pour peindre ces hérétiques comme ils « le méritent, il suffit de se rappeler « qu'ils se sont moqués des images « des saints, et qu'ils n'ont point ob« servé de jeûnes ». Le nonce devra appuyer spécialement sur ce dernier point, parce que les Russes observent strictement leurs jeûnes. Dans la suite du discours, le nonce devra ajouter que les catholiques ne reconnaissent pas pour pères de l'église d'autres saints que ceux qui sont honorés par les Russes; tels que S. Bazile, S. Grégoire de Naziance, S. Athanase, S. Cyrille, S. Chrisostôme, et les quatre conciles généraux: on verra que tous ont reconnu la suprématie du pape sur l'église, si l'on veut faire des recherches sans prévention. Si le czar voulait en acquérir la cer-

titude, on lui enverrait des hommes savans et sages, qui lui démontreraient clairement la vérité, le livre à la main. Dans le cas de la réunion de l'église latine avec l'église grecque, cette dernière et son patriarche ont tout à espérer de la bonté du pape, et toutes sortes de graces à en attendre. — Le nonce doit inspirer, en outre, de la méfiance contre son clergé; il doit faire éclater la grandeur du souverain pontife, qui est honoré comme un père par plusieurs princes et rois, et qui exerce même sur eux la puissance paternelle, car tantôt il les réunit pour combattre les ennemis de la chrétienté, tantôt il les décore du nom de *roi*, et d'autres titres honorables. D'après cela, le czar Pierre doit espérer du pape des secours efficaces dans la guerre contre les Turcs, et dans les négociations qu'il voudra entreprendre avec les princes chrétiens. Le nonce doit parler dans le même sens aux ministres et aux courtisans, et faire en sorte d'engager le czar à demander lui-même un nonce,

et à promettre de recevoir aussi un envoyé de l'empereur. Il ne faut pas que des titres et autres bagatelles soient, comme ci-devant, un obstacle à la conclusion d'une affaire aussi importante; il vaut mieux promettre que le pape donnera au souverain de la Russie les mêmes titres qu'aux plus puissans princes de l'Europe, et qu'il enverra un évêque, en qualité de nonce, à sa cour. Le czar pourra lui ouvrir son cœur en toute sûreté; car le pape a le plus grand desir de lui aider autant que possible, non-seulement dans les affaires temporelles, mais sur-tout en ce qui concerne son salut éternel, et celui de tout le peuple russe. — On rappellera encore au nonce qu'il doit tâcher de connaître les sentimens d'affection ou d'animadversion du czar et de ses ministres, pour en tirer parti, mais qu'il doit principalement examiner avec la plus grande attention, tout ce qui se passe, et en faire son rapport

Nous venons de voir quels effets pou-

vaient produire de pareilles insinuations sur un homme tel que Pierre-le-Grand. Le pape ne perdit cependant pas courage; il saisit toutes les occasions qui se présentèrent (ainsi que beaucoup de ses lettres au Czar le prouvent), pour traiter, soit directement soit indirectement, le sujet qui lui tenait si fort au cœur. Dans la réponse que porta le prince Kurakin en 1707, il exprime ainsi son vœu: « Que le dieu de la lumière « répande ses rayons dans votre ame, « et qu'après vous avoir éclairé, il vous « réunisse au souverain pontife et à l'é« glise catholique ». Après la victoire de Pierre à Pultava, le pape écrit: « Puis« qu'un royaume hérétique a été puni « par le czar, le dieu de toute justice « rendra ce prince un de ses serviteurs « orthodoxes, et l'un des propagateurs de « la foi dans ses vastes états ». Mais pour participer autant que possible à cette bonne œuvre de Dieu, le saint-père offre ses services au czar pour faire réussir le mariage de son fils, et il est naturel qu'il

lui propose une princesse catholique. Le choix tomba d'abord sur une archiduchesse d'Autriche; mais comme les négociations qui furent ouvertes à ce sujet avec la cour impériale n'eurent pas le succés qu'on en attendait, on proposa une princesse de Saxe-Weissenfels, dont la maison devait régner en Pologne, au cas que le roi mourût sans enfans. Le père de cette princesse s'était converti à Vienne, en y épousant une femme catholique. Celle-ci, après la mort de son époux, éleva sa fille d'une manière édifiante dans la pratique de la sainte religion. — Je ne trouve pas que Pierre-le-Grand ait fait la moindre attention à cette proposition.— Le ministre d'état romain, cardinal Paulucci, fait souvent des plaintes au nonce près la cour de Pologne en l'année 1710, sur ce que le czar, ne remplit pas ses promesses, quoiqu'on ait déja consenti aux demandes de Kurakin, et qu'on lui ait accordé le titre de *majesté*. On encourage le nonce à faire de nouveaux efforts; on adresse les

brefs les plus pressans au roi de Pologne et à plusieurs archevêques polonais pour les engager à intervenir dans cette affaire, pour l'avantage de la sainte église. — Mais tout-à-coup on apprend une nouvelle affreuse; le czar marie son fils à une princesse luthérienne de Wolfenbuttel, et il a promis de faire bâtir trois temples pour les protestans. Le nonce doit encore employer tous les moyens possibles pour rompre ce mariage, si contraire aux vues du pape, et pour inspirer de l'éloignement au czar pour les luthériens. On conjure le roi de Pologne d'empêcher cette abomination; mais ce fut en vain, le coup était porté. Le cabinet de Rome fut obligé de dissimuler son dépit, et d'attendre un temps plus heureux. C'est ce qu'il a fait jusqu'à présent; car lorsque, sous le règne de Paul Ier, un ministre russe qui voyageait fut présenté au pape, celui-ci exprima positivement l'espérance qu'il avait de réussir pendant son pontificat dans le grand œuvre de la réunion de l'église grecque avec l'église latine.

§. VII.

Russes séduits par la cour de Rome.

On a déja dit plus haut que deux Russes, gens de confiance de l'envoyé du czar à Constantinople, s'étaient laissés corrompre, et avaient promis de transmettre à la cour de Rome les renseignemens secrets qu'ils pourraient se procurer; cependant ce qu'on trouve à cet égard dans la collection des manuscrits est tout-à-fait insignifiant. Mais un certain Travaglini donna au ministre du pape des informations de la plus haute importance. « Le général Belleardi, « écrit-il, aide-de-camp du czar, et « bon catholique, « est sur le point « de faire un voyage en Italie pour ses « affaires particulières, et doit revenir « ensuite en Russie. Avec l'aide de « Dieu, et pour l'honneur de notre « sainte religion, j'ai réussi à l'engager « à vous faire connaître tout ce qu'il « peut savoir, c'est-à-dire beaucoup de

« détails sur les troupes du czar, sur « ses desseins et ses plans; ils sont à « la suite de ceci. Ce même personnage « pourra être employé à l'avenir comme « observateur (espion) en Russie ». — La pièce jointe à cette lettre contient la relation du général Belleardi : on ne peut nier que ce ne soit un renseignement très-important sur la puissance et sur les projets de Pierre-le-Grand.

Le czar a quarante-deux régimens d'infanterie, qui forment trois armées, partagées en quatre divisions, chacune de dix ou onze régimens; huit de ces régimens sont composés de trois bataillons; les autres n'en ont que deux: chaque bataillon est de quatre compagnies, et chaque compagnie est formée de cent cinquante hommes, comme dans les troupes impériales; mais avec cette différence que les bataillons sont toujours complets en Russie, parce qu'on les recrute tous les mois. Toute l'infanterie consiste donc en quatre-vingt-douze bataillons. On compte trente-

deux anciens régimens de dragons, et quatre nouveaux, que le fils du czar commandait l'année passée. Chacun de ces régimens a dix compagnies, toutes de cent hommes; en totalité cent mille braves dans les troupes réglées. L'artillerie consiste en soixante pièces de campagne et cent grands chariots à munition. Outre cela, il y a encore deux pièces de campagne attachées à chaque régiment, de sorte que cela fait en tout cent cinquante-deux pièces de canon. Quant à l'artillerie de siége, le czar a autant de mortiers et de grosses pièces qu'aucun prince de l'Europe; car dans toutes les forteresses, les arsenaux en sont abondamment pourvus. Il y a aussi des magasins de munitions et de provisions de bouche. Les officiers d'artillerie sont braves et expérimentés. L'infanterie, dans laquelle il y a un bon nombre de grenadiers, est aussi bien exercée que l'infanterie impériale, anglaise ou hollandaise, et même dans le combat elle observe un meilleur ordre

que ces différens corps : car chaque soldat connaît et cherche, en cas de besoin, les numéros des chariots à munitions de son régiment. Il y a beaucoup d'ingénieurs parmi les colonels et les lieutenans-colonels. Comme il y a aussi deux pièces de canon attachées à chaque régiment de dragons, l'artillerie est partout en quantité suffisante. Il faut ajouter à cela vingt mille Tartares Kalmoucks, qui sont bons pour ravager un pays, pour poursuivre et exterminer entièrement un ennemi battu. Leur souverain est despote; d'après cela le czar peut en employer trente mille, et même, dans le cas d'une grande détresse, jusqu'à cent mille. Cette troupe est légèrement armée et très-brave; elle sert à cheval. — Dans les forteresses et les provinces de l'intérieur de l'empire, il y a encore en troupes réglées huit régimens d'infanterie et quatre de cavalerie. Trente mille soldats sont en outre dispersés dans les garnisons; c'est une espèce de milice disciplinée, et qui coûte peu. Vient en-

suite la milice du pays, qu'on peut évaluer à quatre-vingt mille hommes, à ne compter qu'un sur cent. — Soixante mille nobles doivent, outre cela, être prêts à servir à cheval à la première invitation du monarque. Si le besoin l'exige, ces nobles fournissent aussi quatre de leurs paysans sur cent, ce qui est dans une proportion beaucoup moindre que ce qu'on recrute en France et en Allemagne. En résumé, le czar a trois cents mille hommes qui ne lui coûtent pas moitié de ce qu'ils coûteraient dans d'autres pays.

Les forces maritimes consistent en trois flottes; l'une, sur les Palus Méotides, composée de trente galères, six galéaces, vingt bâtimens de transport, douze brigantins, treize yachts armés, et quelques brûlots. On compte dans la seconde flotte, qui est sur la Mer Baltique, trente grands brigantins, seize petits vaisseaux de transport, quelques petites galères, et des tartanes armées. La troisième flotte, qui est dans l'Archipel,

consiste en dix vaisseaux de ligne à trois ponts, douze vaisseaux à deux ponts, beaucoup de petits navires de douze canons, et des bâtimens de commerce armés. Le czar fait maintenant construire une quatrième flotte sur la Mer Caspienne, parce qu'il veut attaquer les Perses.

Ses revenus montent à vingt-quatre millions d'écus, et comme il a protégé le commerce et lui a procuré de grands accroissemens, ces revenus augmenteront sans doute considérablement. Malgré une guerre très-onéreuse, il n'a rien pris dans les trésors de l'état, au contraire, il les a augmentés tous les ans, afin de pouvoir exécuter les grands projets qu'il brûle de réaliser. — Il veut attaquer les Perses aussitôt que la guerre avec la Suède sera terminée, et que la Pologne sera tranquille. Il y a déja sur la Mer Caspienne huit vaisseaux à deux ponts, douze yachts et quinze grands brigantins, tous prêts, et l'on va encore y construire vingt-six galères. Il compte

avoir terminé en Perse dans trois ans au plus; il se propose ensuite d'aller à Constantinople, avec quatre-vingt mille hommes d'infanterie choisie, quarante-cinq mille dragons, et quatre-vingt mille cavaliers cosaques, tartares et autres. Il veut attaquer par mer avec cent trente vaisseaux, non compris les bâtimens de transport. Ainsi c'en est fait de la Turquie si le czar vit jusqu'après la suspension d'armes, car il ne la rompra pas; il tient scrupuleusement sa parole; mais il espère que les Turcs recommenceront eux-mêmes les hostilités.

Il y a toujours à sa cour des prélats et des évêques des différens peuples chrétiens qui gémissent sous la domination de la Porte, et qui réclament sans cesse l'assistance du czar. — Il dit tout haut qu'avant de commencer la guerre avec les Turcs il desire avoir l'approbation et la bénédiction du saint-père à Rome. Il promet obéissance au saint-siége, veut rendre aux catholiques tous les couvens et toutes les églises qui sont

en Turquie, et faire tout ce qu'il pourra pour opérer la réunion des deux églises, par des exhortations chrétiennes, mais non par la force. (Ceci était contre les usages de l'église catholique romaine.) — Il desire former une alliance avec l'Autriche. — Comme j'ai été près du czar (c'est Belleardi qui conclut), en qualité de général, pendant deux ans, la curiosité m'a porté à lui demander quelquefois, quand il était de bonne humeur, ce qu'il ferait de l'Italie quand il aurait conquis Constantinople et la Grèce. — Il m'a toujours répondu qu'il ne mettrait pas le pied en Italie, et qu'il ne voulait jamais donner aux princes catholiques des sujets de méfiance de ce côté-là. (Tiendra-t-il aussi cette promesse? L'appétit vien en mangeant.)

---

§. VIII.

Mélanges.

Je comprends sous cette dénomination

tout ce que j'ai trouvé d'intéressant dans le manuscrit ci-dessus mentionné, et qui ne convient à aucun des paragraphes précédens; en voici la notice:

1°. Une description de la Russie, passablement longue, datée de 1624, ne contient que des choses connues, et n'est intéressante que parce qu'elle vient d'un collége grec des pères de S. Bazile, et parce que ces bons religieux prétendent qu'eux seuls peuvent entreprendre la conversion des Russes, et y réussir, sans exciter le soupçon, parce qu'ils demeurent dans l'empire russe.

2°. On apprend, par un projet des articles qui devaient servir de base à une alliance entre l'Autriche et la Russie, que l'empereur demandait du secours au czar contre les rebelles de Hongrie, mais que celui-ci ne voulait s'unir avec l'empereur que contre leurs ennemis communs. On voit plus loin que les traités d'alliance n'ont souvent pas pour objet des points très-importans; car l'un d'eux contient l'offre de

l'empereur de conférer à quelques dames russes, que le czar désignerait nommément, l'ordre de l'étoile. Le czar accepte cette offre avec reconnaissance, et propose pour chevalières sa sœur et la fille de feu son frère.

3°. Une description (tirée des archives du pape) du cérémonial qu'ont observé quelques ambassadeurs russes à Rome, et de celui qui a eu lieu à leur égard. Un envoyé près de Grégoire XIII lui baisa les pieds, lui présenta à genoux la lettre dont il était porteur, et demeura dans cette posture jusqu'à ce que la lecture fût terminée : alors il présenta une pelisse en peau de martre-zibeline. La chancellerie du pape observe à cette occasion qu'il n'y avait que ceux qui prêtaient obédience qui fussent reçus avec solemnité. Malgré cela on baissa bientôt le ton ; car lorsqu'en 1582, des envoyés russes vinrent auprès de ce même pape, et entrèrent solemnellement à cheval par la porte de l'Ange, ils furent salués par des dé-

charges de mousqueterie, logèrent chez le cardinal Colonna, et furent habillés de noir, suivant la coutume de leur pays, avec des espèces de bonnets de zibeline, qu'ils ne voulurent pas ôter. Ils ne voulaient pas non plus se mettre à genoux: cependant ils consentirent à la fin à s'incliner, mais en l'honneur de leur maître, comme ils le déclarèrent eux-mêmes. Ils prononcèrent un discours en langue russe, qu'un interprète traduisit en latin; après cela ils présentèrent la lettre du czar, écrite sur du parchemin, et des présens de peaux de zibeline, après quoi ils baisèrent les pieds du saint-père. Leurs familles eurent ensuite part à cette dernière faveur. « Il « arriva alors, continue le narrateur, « quelque chose de bien extraordinaire « devant sa sainteté : ces étrangers, « pour exprimer leur joie à la ma- « nière de leur pays, se donnèrent les « uns aux autres de grands coups de « poing; (*Si diedero de pugni l'un* « *l'altro*) ». En 1763, le czar envoya au

pape Clément X un certain Ecossais nommé Paul Magnesius, baron Pikfodels, avec lequel on fit encore plus de cérémonies : on le laissa libre sur tout; il ne sortait jamais en voiture sans être accompagné d'un chambellan noble, et il avait même la voiture du cardinal Altieri, ornée de crépines de soie noire (ce qui est en Italie une grande marque de considération). Sa voiture était suivie d'une autre vide, autour de laquelle étaient quatre palefreniers à cheval. Quand il prit congé, le pape lui fit présent d'une chaîne d'or de la valeur de quatre cents écus, à laquelle était suspendue une médaille d'or avec son portrait.

4°. Une relation de la bataille et de la grande victoire de Pultava, qui convientaussi peu à ce recueil que l'article suivant.

5°. Un récit de ce qui s'est passé à Moscow, lorsque l'ambassadeur anglais Witworth fit, au nom de la reine Anne, des excuses formelles de l'af-

front qu'avait essuyé à Londres l'envoyé Matweof : on l'avait enlevé de son carrosse au milieu de la rue (peut-être pour dettes), et on l'avait retenu en prison pendant quelques heures. Il partit aussitôt sans redemander ses lettres de créance; il n'accepta ni les présens accoutumés, ni le yacht qu'on lui offrit. La reine s'excusa sur l'insuffisance des lois anglaises qui ne lui permettaient pas de punir les auteurs de ce fait, ce qu'elle desirait cependant autant que le czar; elle ajoutait que pour la sûreté future des personnes attachées à la diplomatie, elle avait provoqué un nouvel acte du parlement, et priait de regarder cette démarche comme une satisfaction suffisante. Pierre-le-Grand se conduisit en cette occasion avec beaucoup de dignité; il répondit à l'ambassadeur que la reine avait parfaitement réparé ce qui s'était passé; mais que comme Matweof l'avait servi fidèlement, et que déja son père avait versé tout son sang pour lui dans une affaire

contre les rebelles, il convenait que la reine écrivît elle-même à l'ambassadeur maltraité. (Ces articles 4 et 5 prouvent combien tout ce qui se passait en Russie était important pour le pape.)

6°. Un mémoire où l'on se plaint de l'état de la religion catholique en Russie. L'auteur est un homme qui a demeuré dix-huit ans dans le pays. Ce mémoire parle sur-tout du manque de moyens pécuniaires : l'église pourvoyait ci-devant à ses besoins par les dons des membres riches de cette croyance religieuse; mais maintenant ils sont morts, et cette communion est composée en grande partie de veuves et d'orphelins. D'après cela les murs de l'église brûlée, dans laquelle le saint des saints n'a pas même été épargné, sont à la vérité reconstruits, mais tout manque dans l'intérieur. Les suites de cet état de pauvreté sont que la jeunesse abandonne ses écoles, et se tourne du côté des hérétiques. Il faudrait donc, pour la gloire de Dieu, assigner un fonds, afin qu'on

pût trouver plus de douceurs à s'adonner au service divin : c'est, d'ailleurs, un moyen d'attirer les non catholiques, sinon par la piété, du moins par l'éclat des cérémonies, ce qui pourrait peut-être, comme il est arrivé souvent, en remettre plusieurs dans la bonne voie. Par toutes ces raisons, on demande un don gratuit et annuel de cinq cents impériales pour l'église de Moscow, et une pareille somme pour les missionnaires en voyage : cette somme devra être déposée dans la caisse de Silésie, et payée exactement tous les ans par l'envoyé de l'empereur, sans qu'il soit besoin de solliciter comme précédemment. (Je ne trouve dans le manuscrit aucun renseignement qui prouve que le pape, qui n'est habitué qu'à recevoir de l'argent des pays étrangers, ait pu se décider à en envoyer une fois de chez lui.)

7°. Nouvelles secrètes de Russie, écrites probablement aussitôt après la mort de Pierre-le-Grand. Tout était encore en

désordre; il n'y avait pas de système de gouvernement assuré; le sénat voulait laisser retomber la cour et la nation dans l'ancienne barbarie, et chasser du pays tous les étrangers : il s'en fallut peu que ces derniers ne fussent tous égorgés. Les ministres étrangers furent obligés plus d'une fois de prendre des mesures de sûreté ; car les gardes russes ayant rompu le frein de la discipline, menaçaient même leur souveraine, qu'ils avaient placée sur le trône quelque temps auparavant. « Ils ont tout-à-fait oublié, « dit le narrateur, combien ils doivent « de reconnaissance aux étrangers, et « sur-tout dans la dernière guerre aux « généraux Lascy et Kait, qui sont tous « deux de bons catholiques ». — Plus de soixante officiers étrangers demandèrent leur démission, parce qu'ils ne pouvaient supporter plus long-temps la haine et les mépris de la nation; mais la czarine, qui avait absolument besoin de leurs services ne voulut point accéder à leur demande.

8°. Une nouvelle instruction pour le nonce en Pologne, afin de tirer parti du changement des circonstances. Le pape avait appris que la czarine avait infiniment d'estime pour les catholiques, et qu'elle était portée pour leur religion; il fallait donc promptement faire une nouvelle tentative. Il consentit en conséquence à cédér de ses prétentions autant qu'il était possible, parce qu'il pouvait s'excuser devant les hommes sur le grand accroissement qu'il procurait par là à la sainte religion. — On doit prier le roi de Pologne d'envoyer, sous le spécieux prétexte d'une ambassade, un capucin adroit qui en sera le chapelain, et qui sondera le terrain. (La persévérance de la cour de Rome est admirable.)

9°. Enfin, la collection des manuscrits se termine par une carte de la Scandinavie, faite en 1682 par Sanson, et envoyée à Rome par Rossi, avec des notes écrites et souvent très-singulières. Par exemple: « Les habitans de la Fin-

« lande vivent de rennes et de lait; ils
« sont *très-grands*, et parviennent à
« avoir une taille de *quatre à cinq pal-*
« *mes*. (Il a probablement voulu parler
« des Lapons.) » Plus loin: « L'île de
« Gothlandes est la patrie des *Goths*
« qui conquirent l'empire romain, etc. »

Je termine ici cet extrait, qui peut-être est déja trop long. Quiconque aime l'histoire, et viendra ici après moi, trouvera peut-être encore dans cette collection différens points qu'il pourra utiliser, mais il n'y verra rien qui puisse contredire ce que j'ai avancé : savoir; que la cour de Rome ne rougit d'aucun moyen, quelque infâme qu'il soit, pour parvenir à donner de l'accroissement à la religion catholique, ou plutôt à la chambre des finances du pape. D'après cela, les princes protestans doivent se tenir pour avertis, et exercer une grande surveillance sur les catholiques qui se trouvent à leur service; car l'exemple du général Belleardi prouve que, même chez un homme

honnête et loyal, la fidélité qu'on doit à son prince cède à l'obéissance envers l'église.

CHAPITRE LVII.

Apologie du comte Cornisitz de Uhlefeld, gentilhomme danois, écrite par lui-même.

Tirée des manuscrits de la Bibliothèque-Royale de Naples.

Avant-propos.

Parmi tant de manuscrits intéressans qui composent cette bibliothèque, j'ai extrait celui-ci de préférence, d'abord parce que l'histoire de Uhlefeld a excité l'intérêt général dans le nord de l'Europe; en second lieu, parce que tout le monde le regarde comme coupable, et qu'il règne dans le mémoire qu'il a écrit pour sa justification, un ton de vérité et d'innocence qui m'a paru si fort et si naturel, que je suis pleinement convaincu qu'on a

été trop loin, à plus d'un égard, avec cet infortuné. Comme le hasard seul met sa justification entre mes mains, et qu'il peut aisément se passer plusieurs siècles avant qu'elle reparaisse encore une fois, j'ai cru qu'il était du devoir d'un homme d'honneur de réhabiliter la mémoire d'un autre. — Je ne puis expliquer comment ce manuscrit s'est trouvé à Naples : peut-être était-il dans les papiers de la reine Christine ; mais en voilà assez : c'est maintenant Uhlefeld lui-même qui va parler.

« Depuis long-temps la fortune me poursuit, et je dois succomber, si Dieu ne me sauve par un prodige ; car de quoi me servira mon innocence contre des ennemis puissans ! On ne peut me reprocher aucun crime, et cependant je dois être puni comme un malfaiteur : je souffrirais sans plainte et sans murmure ; mais le sort d'une épouse chérie, l'honneur de toute ma famille, m'obli-

gent à prouver au public que je ne suis que malheureux, et que mes juges sont aussi injustes et aussi avides que cruels. Peut-être le long silence que j'ai gardé a paru étrange à ceux qui me voulaient du bien ; mais mes voyages, ma fuite, ma mauvaise santé, m'ont empêché jusque alors de prendre la plume. Ma défense paraîtra peut-être plus tard que mon jugement; car j'ai été jugé avant d'avoir été accusé : on ne m'a point entendu, on n'a pas voulu m'entendre, on m'a refusé ce qu'on accorde aux plus grands criminels dans toute la chrétienté; pourquoi? par quels motifs? — On craignait peut-être que je ne fisse rougir mes ennemis, comme je l'ai déja fait. Fort bien! — Je n'ai pas assez de crédit pour forcer mes juges à m'entendre ; mais aucune puissance sur la terre ne pourra m'empêcher de prouver à l'Europe que les délits dont on m'accuse en Danemarck sont aussi controuvés, aussi faux, que celui qu'on m'a imputé il y a quelques années.

« Pour procéder ici avec ordre, je dois d'abord faire mention des principaux motifs de mon accusation et de ma condamnation (Ces motifs sont les mêmes, et peut-être mon jugement a précédé la plainte). — On dit donc qu'on a reçu, par des personnes dignes de foi, des renseignemens et des rapports certains, par lesquels il paraît clairement que j'ai conspiré contre le roi; que j'ai prétendu que la noblesse et le clergé étaient mécontens du gouvernement; et que j'ai promis, d'après cela, de soumettre le royaume à un prince étranger, quoique j'aie juré de ne jamais rien entreprendre contre le roi ni contre l'état.

« Tels sont les motifs de ma condamnation, auxquels on ajoute qu'il n'est pas nécessaire, qu'il n'est pas même en usage, de citer ou d'entendre les individus coupables de pareils crimes, mais qu'on doit les juger et les punir sans autre forme de procès. Ainsi donc, sans avoir été ni entendu, ni convaincu, on me condamne à une mort igno-

minieuse, on fait briser mes armes par la main du bourreau, on réduit mes enfans à la mendicité, on confisque mes biens et ceux de mon épouse chérie. — Grand Dieu ! roi des rois ! j'en appelle à ta justice, puisque les hommes me refusent la leur. Je demande à tout homme exempt de préjugés, si un juge peut prononcer sans nommer seulement au prévenu ses accusateurs. — Je défie qui que ce soit de prouver que j'aie jamais écrit ou prononcé un seul mot contre le roi de Danemarck. Pourquoi les personnages de distinction qui ont eu la bonté d'informer sa majesté de ma prétendue trahison craignent-ils de se faire connaître ? pourquoi l'univers n'apprendrait-il pas qu'ils ont sauvé le trône et la vie de leur souverain ? pourquoi refusent-ils les éloges qu'ils méritent, comme la juste récompense de leur conduite généreuse ? pourquoi ne font-ils pas immoler d'autres victimes en nommant mes complices ? car il leur sera difficile de persuader aux hommes,

même les plus simples, que j'aie pu renverser le trône et y placer un étranger sans avoir de vastes intelligences dans le royaume. Mais on ne parle de rien de tout cela; personne n'est arrêté ni mis en jugement; on a seulement mis un orfèvre en prison pendant quelques jours, parce qu'il avait entre les mains quelque argent à moi : on l'a remis en liberté dès qu'il a eu rendu cet argent. Le monde est-il assez simple pour croire qu'un pauvre vieillard infirme puisse, à une distance de deux ou trois cents milles, sans forces de terre ni de mer, sans intelligence avec les étrangers ni avec les nationaux, précipiter un roi du trône, et exterminer toute sa famille?

« Mais on tient ces avis de personnages dignes de foi, et qui sont étrangers; leur rang ne permet pas de pouvoir douter de la vérité de leurs assertions.

« Je pense que ces personnages de distinction et étrangers se trouvent en Danemarck, et sont au nombre de mes juges. Et quand même ils exis-

teraient, comme on le prétend, doit-on ajouter aveuglément foi à tout ce qu'ils disent ? doit-on croire un homme sur sa parole? Quelque digne de foi que l'on soit, on peut se tromper ou être induit en erreur. En quoi les chrétiens différeraient-ils des Turcs, s'il était permis à un grand seigneur d'accuser un gentilhomme de meurtre et de haute trahison, sans être tenu d'en fournir les preuves? — Là où il suffit d'accuser, il n'y a bientôt plus d'innocens.

« Pour prouver que les Danois m'ont toujours voulu du mal, et que ce n'est pas la première fois qu'ils m'accusent injustement, je n'ai qu'à rappeler ce qui s'est passé il y a quelques années dans le procès de Dina. Le roi de Danemarck écrivit alors à tous les potentats de l'Europe, comme il vient de le faire dans la circonstance actuelle, il nous représenta, moi et ma femme, comme des traîtres et des empoisonneurs; consulta tous les princes pour savoir de quel genre de mort il devait me pu-

nir, et les pria de prendre part à la joie qu'il éprouvait de ce que Dieu avait renversé mes odieux projets. Mais alors il me fut permis de me défendre ; et qu'en arriva-t-il? Malgré tous les obstacles qu'on éleva, le roi lui-même fut convaincu de mon innocence; il fut obligé de me décharger de l'accusation, et de punir mes accusateurs. Ainsi donc j'ai été calomnié, au moins une fois, par une lettre du roi.

« Quelques années après, lorsque j'étais en Suède, sous la protection de la reine Christine, le roi de Danemarck me fit accuser par son ambassadeur d'être l'auteur d'un vol de vingt-quatre mille écus, et d'autres crimes. L'ambassadeur prouva la vérité de son accusation par des lettres de deux grands rois, dont l'un était son maître, et l'autre un prince étranger qu'on avait induit en erreur. Ces lettres étaient signées de la main des deux rois. Mais heureusement je me trouvais dans un pays où l'on rend la justice sans acception de personnes.

J'osai me présenter devant le conseil de la reine, je démontrai mon innocence par des preuves sans réplique, et l'ambassadeur, qui, malgré la présence de Christine, poursuivait lui-même la plainte, fut si embarrassé et si honteux, qu'il s'oublia jusqu'à quitter l'audience sans saluer la reine. Ces preuves existent encore, on peut les trouver dans la chancellerie d'état de Suède. Je pourrais aussi couvrir de honte mes accusateurs actuels, si l'on osait me les nommer. Mais il ne me reste d'autre moyen que de protester à la face du monde entier, et par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, de tous les crimes qu'on m'impute. Les deux exemples que j'ai cités, prouvent que les lettres des rois ne sont pas des évangiles; qu'une circonstance qui a eu lieu deux fois peut très-bien se renouveler une troisième; que les grands sont des hommes, et qu'ils sont souvent trompés par de misérables favoris.

« Mes juges parlent aussi dans ma condamnation d'une promesse par écrit, et du serment de fidelité qu'on prétend que j'ai prêté volontairement au roi de Danemarck. Mais il n'est personne en Danemarck qui ne sache que je n'ai pas eu d'autre moyen pour racheter ma vie et ma liberté. On n'a d'ailleurs jamais fait imprimer cette pièce, parce qu'on aurait été obligé de mettre au jour certaines choses qu'on ne pourrait publier sans honte. Certains esprits forts m'ont blâmé de ce que je n'ai pas préféré la mort à une rétractation honteuse; mais ils ont oublié qu'il n'était pas seulement question de ma vie, mais du bien être de mon épouse, que je préfère à la vie. Je dois aussi compter pour quelque chose l'interêt de mes sept enfans. Quelle honte y a-t-il donc pour un pauvre vieillard qui a souffert en prison un traitement tyrannique pendant dix-sept mois, de se résoudre enfin, pour sauver sa vie et sa liberté, à signer un écrit que ses ennemis ont rédigé comme il leur a plu?

Deviendrais-je coupable parce que des ennemis puissans me forcent à demander pardon ? — Si l'on pouvait jamais me reprocher quelque crime; c'est alors qu'une telle démarche serait déshonorante; mais dans cette circonstance, elle ne prouve que l'abus du pouvoir, et la tyrannie de mes ennemis.

« Le comte Ranzau et le général major Votz m'ont souvent reproché les services que j'ai rendus à la couronne de Suède dans la première guerre contre le Danemarck ; ils disaient que c'était mon seul crime, et le seul motif des mauvais traitemens que j'éprouvais. Mais où trouver la satisfaction que la justice me refusait en Danemarck, si ce n'est dans les armées de Suède ? J'y étais autorisé par l'accord fait entre les deux couronnes du nord, et les Danois n'ont pas pu me reprocher ma conduite à cet égard, excepté pendant un temps très-court, et même cela n'était pas public. Tout ne devait-il pas être mis dans l'oubli par l'am-

nistie générale ? Et les Danois n'avaient-ils pas d'ailleurs, dans le traité de Rondschild, renoncé à toute prétention sur ma personne, sur ma famille et sur mes propriétés? De quel droit, cependant ont-ils emprisonné un ministre et un sujet de la Suède ? Quelles nouvelles prétentions avaient-ils à former sur moi? De quel droit ont-ils violé un traité de paix ? — Il est vrai qu'ils m'ont forcé dans mon cachot à signer que je dépendais du roi de Danemarck; qu'ils m'ont obligé de déclarer que je renonçais, pour moi et pour les miens, aux articles du traité de paix qui me concernaient, et que je les regardais comme non-avenus : mais ce qu'un prisonnier signe, non-seulement n'est d'aucune valeur, mais messieurs les Danois ont aussi oublié qu'un pauvre particulier tel que moi n'était pas dans le cas de rien changer à un traité de paix conclu entre deux grandes puissances: il fallait pour cela le consentement du roi, dont je veux vivre et mourir le sujet; par consé-

quent tout ce qu'on m'a forcé de signer, l'épée sur la gorge, est nul et de nul effet. Mes ennemis savent fort bien que leurs procédés sont inexcusables; mais leur haine contre moi est aussi forte que le desir qu'ils ont d'envahir mes propriétés est violent; c'est pourquoi ils cherchent à donner le change au peuple, auquel on peut faire croire tout ce qu'on veut.

« Cependant je supporterais tout cela sans me plaindre, si leur rage ne s'acharnait que sur moi; mais mon cœur saigne et je suis au désespoir, en jetant les yeux sur ma malheureuse épouse innocente, qui, sans être accusée, et encore moins convaincue, éprouve en ce moment le sort des plus grands criminels. Déja, lors de sa première arrestation, aussi injuste que celle-ci, on l'obligea de renoncer à la plus grande partie de ses biens, et à tous les priviléges qu'elle devait en partie à sa naissance, en partie aux bienfaits de son roi et de son père; maintenant on l'a privée de tout ce qui

était resté du premier pillage ; on l'a plongée dans un affreux cachot, que ses propres ancêtres avaient fait bâtir pour les assassins et les brigands. Malgré cela, personne ne l'accuse, aucun ne la dénonce. Cette malheureuse femme s'était réfugiée en Angleterre pour y réclamer auprès du roi une somme considérable que j'avais eu le bonheur de lui prêter lorsqu'il se trouvait hors de ses états. Mais, hélas! au lieu de recevoir son paiement, on l'a livrée à ses ennemis, qui lui ont fait éprouver les cruels effets de leur haine et de leur avarice. Celui qui porte un cœur sensible aura compassion du sort d'une femme qui n'est persécutée que parce qu'elle est la fille d'un grand roi, et sur-tout parce qu'elle était riche.

« La plainte la plus juste, lorsqu'elle est trop longue, ennuie le lecteur; et, comme je n'ose espérer d'être écouté par mes oppresseurs, j'ai déja trop parlé de mon innocence, qui, d'ailleurs, ne sera pas révoquée en doute par ceux qui sont instruits du véritable état des choses,

et qui sont sans prévention. Dieu aura enfin pitié de moi; et si ce n'est pas sa volonté qu'on me rende justice dans ce monde, il dévoilera au moins mon innocence quand je serai dans le tombeau. »

CHAPITRE LVIII.

Entre Naples et Rome.

En revenant à Rome, je n'ai point été incommodé par les vapeurs empoisonnées des marais Pontins; au contraire, c'est sur leurs confins que j'ai passé une des heures les plus agréables de mon séjour en Italie. C'était vers la fin de décembre; le ciel était serein, l'air pur et chaud. Le voiturin s'arrêta pour faire manger ses mulets à côté de ce couvent abandonné dont j'ai déja parlé. Nous mîmes le couvert sur l'escalier de l'église, qui était échauffé par un doux soleil, et nous fîmes en plein air un repas très-gai, après lequel je m'égarai seul derrière le monastère. Plongé dans un doux ravissement, j'oubliai toute l'Europe. En effet, je me trouvais en Arcadie. Un riche tapis de verdure éta-

lait devant moi des fleurs sans nombre; de longs fils d'automne (qu'on appelle *fils de la Vierge*) flottaient çà et là sur la prairie; des alouettes s'élevaient à côté de moi dans l'air, et gazouillaient ce doux ramage que jusqu'alors le printemps seul m'avait fait entendre; des bandes de canards, de bécassines, de vanneaux, voltigeaient sur les marais; quelques vautours criaient dans l'éloignement; le bruit des sonnettes suspendues au cou des brebis qui paissaient dans la prairie se confondait avec le mugissement des buffles et avec le gazouillement de plusieurs milliers d'oiseaux; un pâtre chantait dans le lointain un air russe; vis-à-vis, sur la montagne, était une ville d'où l'on entendait le bruit sourd des cloches; de temps en temps on tirait un coup de fusil: cependant ces différens tons, qui vivifiaient la nature, ne purent, même réunis, interrompre la tranquillité de ces lieux; un silence mélancolique régnait autour de moi; je pouvais entendre serpenter le lézard dans l'herbe.

Quel contraste avec cette bruyante ville de Naples, où, avant-hier encore, j'étais étourdi par un vacarme insupportable ! Ici tout est calme, tout est paisible. — La terre me semblait un paradis, et le ciel une voûte de bleuets. Quelle idée affreuse je m'étais formée auparavant des marais Pontins ! quelle idée agréable j'en ai rapportée !

CHAPITRE LIX.

Galerie des Artistes qui se trouvent en ce moment à Rome.

Reinhardt, peintre de paysages, doit être cité le premier. A la vérité, j'ai vu peu de chose de lui, il n'avait qu'un morceau terminé dans son atelier; mais quand même je n'aurais vu de Wieland que l'Oberon, je pourrais bien dire qu'il est un grand poète. — Le pinceau de Reinhardt est plus sérieux et plus énergique que celui de Hackert : cependant je n'ose décider s'il égale celui de Denis; mais quand il ne l'égalerait pas, nous pourrions toujours nous glorifier de notre compatriote, car il est à coup sûr le premier paysagiste de l'Allemagne. C'est dommage que ce grand peintre, qui paraît en même temps un brave et galant homme, renonce pour jamais à notre patrie, parce qu'il s'imagine qu'après

une absence de dix ans il lui serait impossible de s'habituer au climat du Nord.

Le peintre d'histoire Abel, de Vienne, acquiert du talent; il est élève du célèbre Fuger, et s'occupe en ce moment à finir deux tableaux pour le comte de Fries, *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, puis *Andromaque évanouie à l'aspect du cadavre d'Hector traîné derrière le char d'Achille, et secourue par ses femmes*. Le premier me paraît un peu froid : je n'aime pas à voir les dames grecques le mouchoir à la main, cela me rappelle les princesses de théâtre; le groupe, d'ailleurs, ne me paraît pas assez ramassé; au contraire, l'autre est bien pensé; la figure de la malheureuse épouse inanimée est digne d'un maître. — Le tableau de Prométhée, qu'on attache avec des chaînes à un rocher, va être terminé; ce sera un bon ouvrage; j'ose même dire que celui-là fera plus d'effet que le fameux tableau de son maître; il a cette noble fierté qui con-

vient si bien à l'homme courageux dans les fers. Quel regard vif et animé! on voit bien que c'est lui qui a volé le feu céleste, et non pas le Mercure un peu plat qui est à ses côtés; les femmes agenouillées devant lui ont un air aimable et gracieux. Je trouve encore à Abel un mérite, en ce qu'il n'a pas fait paraître le maudit vautour; il n'en a pas besoin pour produire l'effet proposé. — Cet artiste vient de finir un grand et bel ouvrage, qui représente Antigone assise et pleurant amèrement devant le corps de son amant; c'est un tableau touchant: le cadavre, peint avec vérité et conservant encore de beaux traits, ne révolte pas, il ne fait qu'exciter la pitié. Si Abel eût vécu un siècle plutôt, il en aurait fait un Christ, pour nous obliger d'admirer, en frissonnant, le sang qui coule des cinq plaies, et les perles de sang de la couronne d'épines. — M. Abel retournera bientôt à Vienne, où il tiendra un rang distingué parmi les artistes.

Si l'on veut voir dans les tableaux de notre siècle quelque chose de hardi, il faut visiter les artistes français. Hariette, élève de David et pensionnaire du gouvernement français, est obligé, en cette dernière qualité, d'envoyer à Paris un tableau d'une certaine grandeur (je crois de huit pieds); mais Hariette veut se distinguer; la mesure prescrite ne lui suffit pas; il a tendu une toile de vingt-deux pieds de largeur et de seize pieds de hauteur, sur laquelle il s'occupe à représenter l'action héroïque d'Horatius Coclès, qui défend seul un pont que l'on s'efforce de rompre derrière lui. C'est une composition grande et hardie; ce qui m'en paraît le plus ingénieux, c'est que tous les objets n'ont qu'un seul et même but. Sur le pont, près de l'abyme, se trouve Horace entouré de cadavres, et menaçant de son glaive ceux qui l'approchent: les plus jeunes et les plus braves des ennemis fondent sur lui. Le premier plan représente les Romains en fuite; les uns se

précipitent à cheval dans les eaux du Tibre, les autres passent ce fleuve à la nage ou dans des bateaux ; l'ennemi triomphant les poursuit jusque dans l'eau. Il y a donc deux actions principales, celle qui se passe sur le pont, et la fuite des Romains : Hariette a su les réunir d'une manière très-ingénieuse ; car l'œil, qui se repose sur le premier plan, est toujours ramené à la figure principale, placée sur le pont. A droite, une barque approche du côté des Romains, portant le consul blessé, qui s'appuie sur son fils en pleurs : déja les ombres de la mort l'environnent ; mais les soins de la patrie font évanouir sa douleur ; son sang coule librement ; son œil, qui s'éteint, cherche encore le héros dernier espoir de Rome. Un centurion, assis à ses côtés, lui raconte avec beaucoup de vivacité ce que son œil mourant ne peut voir qu'avec peine ; mais la manière dont le consul tient la main du centurion fait voir qu'il l'entend ; ce serrement de main dit claire-

ment : « Ma enant je meurs satisfait ». Le premier plan est lié au second par un des soldats de l'ennemi, qui, posté au bord du Tibre, est prêt à lancer sa flèche à Horace ; mais dans le même moment il est atteint au cou par une flèche lancée par un jeune Romain qui est au milieu du premier plan, et que l'on voit debout dans une barque. De cette manière, le premier plan forme la base d'un triangle, au sommet duquel est le héros. De l'autre côté du pont, dans le lieu où sont les Romains, on voit le peuple implorant ses dieux ; un vieillard aveugle se presse sur le devant, pour s'opposer le premier à l'ennemi. Au milieu de l'espace formé par la partie du pont qui est rompue, on distingue dans l'éloignement l'ancienne Rome avec le Capitole. L'ensemble est d'une invention très-poétique, et l'exécution est digne de l'invention. Les têtes, les mains, ont chacune l'expression qui leur est propre. Je trouve, entre autres, une preuve du génie de M. Hariette dans l'insouciance

des bateliers, gens grossiers, qui paraissent s'intéresser fort peu à cette affaire : ce sont des esclaves qui ne s'occupent d'autre chose que de ramer; on voit même que les efforts qu'ils font en ramant sont le résultat d'une autre force que celle avec laquelle on combat. — Il est surprenant que Hariette n'ait pas fait d'abord le dessin de son tableau : à peine esquisse-t-il avec la craie ; il exécute sur-le-champ au pinceau. Il n'y a que trois mois qu'il travaille à cet ouvrage gigantesque, et il espère le finir dans trois autres mois : il faut avoir vu son travail pour croire que cette extrême rapidité ne lui soit pas nuisible.

L'esquisse d'un grand tableau, qu'un Italien nommé Bossi a projeté, dont les objets doivent être de grandeur naturelle, et qu'il se propose d'exécuter à Milan, où il est secrétaire de l'académie, produit une impression différente, mais non moins forte. On voit au premier coup d'œil qu'il possède à fond la connaissance des anciens. C'est un Parnasse.

Apollon, la figure principale, est au sommet, jouant de la lyre; tout le monde l'écoute ce sont des groupes admirables. Près de lui se trouvent les trois Graces, entrelacées de la manière la plus agréable: Nemésis est en arrière, seule : elle lève gravement les yeux au ciel; le dieu du silence tient le bout de sa robe. Les muses sont groupées plus bas de chaque côté du mont; il est impossible d'imaginer des figures plus gracieuses. L'Amour a dérobé la lyre d'Erato, et se réjouit de cette espiéglerie. Sous les pieds d'Apollon on voit une caverne ouverte, et à l'entrée de laquelle le dieu de l'Hippocrène tient entre ses bras Morphée endormi; il n'y a que Morphée qui puisse dormir d'une manière aussi aimable. Le caractère du tableau est tellement agréable, et l'ensemble si bien combiné, que je serais presque tenté de prédire qu'il emportera facilement le prix sur le morceau magnifique de Hariette, si toutefois Bossi sait aussi bien peindre; ce qui n'est pas le plus

précieux du talent, et que cependant on lui conteste.

Le sculpteur Schweiklen, Wurtembergeois, est un jeune artiste qui promet beaucoup, et qui a déja donné plus que des espérances. Son coup d'essai, qui l'a placé incontestablement parmi les grands maîtres, est un Amour armé d'une massue, et vainqueur d'Hercule. Lorsqu'il l'exposa pour la première fois à Rome, on ne parla que de cela; aujourd'hui même, les artistes en parlent encore avec enthousiasme. C'est le seul ouvrage qu'il ait produit jusqu'à présent. Le lion n'a qu'un petit, mais c'est un lion. Le frère de l'Hercule moderne, Lucien Bonaparte, a voulu l'acheter, mais le prince électoral de Wurtemberg l'a prévenu, et c'est pour ce prince, aimable sous tous les rapports, que Schweiklen exécute en marbre ce beau morceau. Ce sculpteur est un jeune homme très-modeste, peu fait pour la nouvelle école allemande, qui prend la modestie pour de la faiblesse, et qui n'imite de Goëthe que ce qu'il a

de plus mauvais, son ton important, dans lequel il est pourtant surpassé par Gamba-Curta sur le môle, à Naples.

Angélique Kaufmann est, depuis nombre d'années, si avantageusement connue, elle a tant de réputation (quoiqu'elle soit un peu au-dessous), que je ne pouvais me refuser le plaisir d'aller voir son atelier. C'est une femme âgée et fort aimable, dont la physionomie n'a pas l'expression du génie, mais celle de la franchise. Par son application constante et ses succès, elle a gagné environ deux cent mille écus, et elle a fait venir d'Allemagne un de ses parens qui prend soin d'elle, et dont elle fera son héritier. Sa maison est un temple des arts. On arrive dans son appartement après avoir traversé une salle remplie de statues et de bustes; elle conserve dans cette salle, derrière des rideaux de soie, une collection d'anciens tableaux. Il y a, selon elle, un Saint-Jérôme par Léonard de Vinci. J'avoue que tout ce que j'ai vu de ce maître est d'un ton bien différent.

Entre quelques belles têtes de Vandyck et de Rembrandt est placé son portrait[1], peint autrefois à Londres par Reynolds, et très-connu par une gravure de Bartolozzi; mais il n'est pas ressemblant, du moins il ne l'est plus à présent. — Je m'empresse de passer aux autres ouvrages de cette artiste, et qu'elle possède encore. Le meilleur de ses tableaux historiques, est sans contredit le prophète Nathan, qui après avoir prononcé au roi David le jugement de l'homme riche qui prit l'agneau unique de l'homme pauvre, lui crie: « Cet homme, c'est toi! » Les figures sont de grandeur naturelle. La tête de Nathan est réellement belle, et d'une gravité mâle. Elle a également réussi en donnant à David une physionomie assez noble, mais équivoque, telle qu'on se représente celle de ce vieillard astucieux et dévot. Il vient de jouer de la harpe, la frayeur la lui fait tomber des mains; cependant il paraît plutôt lever les épaules, qu'être saisi d'effroi. Au reste, ce tableau est dans

le genre habituel d'Angélique, c'est-à-dire qu'il est agréable et élégant. — Celui d'Agar et Ismaël me paraît d'un mérite inférieur: Agar s'entretient froidement avec l'ange, peut-être de matières politiques; le dessin du bras de ce dernier est visiblement manqué. — L'artiste manque de force pour les sujets héroïques: les Adieux de Coriolan, sont la représentation d'une très-belle scène d'une tragédie française. Mais j'ai vu avec plaisir trois jeunes Filles qui chantent ensemble sur un papier noté. De pareils sujets conviennent à son talent; cependant, sa plus grande force paraît être pour le portrait. C'est probablement ce genre qui convient le plus aux femmes qui veulent se distinguer dans l'art de la peinture; en effet, elles ont reçu de la nature un talent particulier pour lire dans les physionomies, pour saisir le jeu des muscles, et pour interpréter de suite les pensées de l'homme: c'est un don que la nature leur a accordé de préférence, comme

l'arme du plus faible. Le portrait d'un gentilhomme écossais, dans le beau costume national, qui est si pittoresque, attire sur-tout l'attention. A côté de lui est un charmant petit Garçon tout nu, peint en jeune Bacchus; mais malheureusement il est mal dessiné. — Quelques autres portraits lui ont aussi parfaitement réussi. — Celui de Canova n'est pas encore terminé.

Depuis peu il se trouve ici un jeune peintre d'histoire, Wagner, de Wurzbourg. Je n'ai vu de lui que l'esquisse d'un tableau; mais *ex ungue leonem*. Cette esquisse est en effet une griffe de lion. Le choix du sujet, qui est tiré d'Homère, indique un homme de génie, qui sait traiter avec variété les objets qu'il a choisis, sans nuire à la noble simplicité du sujet. C'est le vieux Nestor assis au milieu des héros troyens, et leur racontant ses hauts faits au crépuscule du matin. Les héros sont artistement groupés autour de lui; ils sont dessinés dans des positions expressives, et en même

temps difficiles : le caractère de chacun est rendu d'une manière convenable ; par exemple, il a judicieusement placé Agamemnon tout-à-fait dans l'ombre. Les clairs sont très-bien observés ; cette peinture est agréable, et fera beaucoup d'effet. La déesse de la nuit s'envole en passant par-dessus les guerriers, et te- son manteau déployé. Les limites de l'aurore aboutissent à celles de la nuit, mais de manière que la lueur du crépuscule rejaillit principalement sur le vieux Nestor. Je prédis que ce sera un tableau magnifique, si M. Wagner l'exécute en grand. Cependant, je me permettrai deux petites observations. La première est relative à Ulysse, que l'on voit dans l'éloignement, et qui vient d'enlever des chevaux. Quoiqu'on n'aperçoive que peu de chose de lui, je desirerais qu'il ne parût pas du tout, parcequ'il trouble la belle simplicité du tableau. La seconde porte sur ce que l'auteur a personnifié la nuit. Je n'ai cependant rien à dire contre cela ; car je crois au con-

traire que cela produira un effet agréable; il me semble seulement aussi qu'il faudrait aussi personnifier le crépuscule du matin, et faire paraître l'aurore. Ma critique n'est peut-être qu'une chicane. Je m'empresse de réparer ma faute, en félicitant l'Allemagne d'avoir produit un aussi bon artiste, qui certainement, malgré le peu de secours et le court espace de temps qu'on lui accorde (selon l'usage des Mécènes allemands), fera plus de progrès que les pensionnaires français qui sont si favorisés, ou les espagnols qui sont si bien payés.

J'excepte pourtant parmi les français, Guérin, qu'on ne pourra jamais atteindre, du moins pour la vérité et l'expression des sentimens. Oui, je retrouve ici l'aimable auteur du Marcus-Sextus, qui me fit verser à Paris de si douces larmes. Il s'occupe en ce moment de la représentation d'une idylle de Gessner. Amyntas établit pour les pélerins un lieu de repos sur un chemin aride et sans ombrage, qui con-

duisait au temple d'Apollon; il planta des arbres en ce lieu, et y amena l'eau d'une source. Pour récompenser ce pieux zèle, le dieu fit croître ces arbres en une seule nuit, et leur fit produire des fleurs et des fruits. C'est là qu'on enterra Amyntas. On voit sur le tableau de Guérin le tombeau du pasteur et le lieu de repos ombragé par des orangers. Un berger et une bergère qui vont en pélerinage se sont arrêtés dans cet endroit; une petite fille d'Amyntas est devant eux et leur raconte combien le mortel sur le tombeau duquel ils jettent leurs regards était l'ami des dieux et des hommes. Ce tableau retrace des sensations douces et une aimable tranquillité. On ne devrait pas le placer dans une galerie, mais dans la chambre d'un infortuné : sa vue pourrait calmer la violence de ses passions, comme fit jadis la harpe de David sur l'esprit de Saül.

Le peintre d'histoire Caylard veut arriver à la gloire par un autre chemin

Il s'est formé un style à lui, dans le genre antique, et que je pourrais appeler le style lapidaire de la peinture. Il déplaît au premier coup-d'œil; mais comme je n'y suis point habitué, je me défie de mon jugement. La manière est grande et sévère; il faut que l'œil s'y accoutume par degrés. Caylard travaille à présent au tableau du Jugement des ames par Minos. Ce sujet est d'une poésie excellente et riche. La gravité inébranlable des trois juges des enfers, la sérénité sur le visage et dans la position de l'habitant de la campagne qui est près d'eux, le philosophe qui a confiance au livre qu'il tient, le noble guerrier qui porte la main sur la blessure qui le fit mourir pour sa patrie; la vierge modeste, et enfin le tyran qui marche à pas lents, la tête baissée; quels contrastes! Dans le lointain, on aperçoit les Champs-Elysées, et un enfant qui saute de l'autre côté sans être jugé, et qui pénètre gaiement dans ces heureuses contrées: c'est une idée sublime

et enchanteresse.—Sur un autre tableau achevé, Caylard a représenté Bélisaire demandant l'aumône sous l'arc de triomphe qui a été érigé en son honneur, et qui transmet à la postérité ses actions, ses victoires, et les services qu'il a rendus à sa patrie. Une jeune fille qui vient puiser de l'eau à la fontaine donne une pièce de monnaie à l'enfant qui sert de guide au vieillard. Plus loin, et de l'autre côté du monument, on voit deux soldats qui regardent avec admiration cet arc de triomphe, et qui n'aperçoivent pas le héros qu'il immortalise. Ce dernier est assis près d'une fontaine, portant l'inscription : *Tandem felix*. Caylard est peut-être plus poète que peintre. On dit qu'à l'exposition de Paris il y avait de lui un tableau d'Ossian, qui n'obtint pas l'approbation du public, peut-être à cause de la singularité de son style; mais qui plut beaucoup à l'artiste David, qui s'y connaît.

Channin est un jeune peintre de paysages, rempli de talens. Il a de-

meuré quelque temps à Naples, où il a fait des études du Vésuve. Il s'est écarté de la route commune; il n'a pas, comme presque tous ses confrères, éclairé d'une manière effrayante une scène nocturne par les flammes du Vésuve, mais il a tâché de saisir le tableau d'une éruption du volcan pendant le jour. Il a très heureusement choisi son point de vue dans une vallée profonde entre les rochers, où coule tranquillement un petit ruisseau, dans lequel des cerfs viennent se désaltérer. On ne voit que le sommet du Vésuve, fumant au-dessus des rochers. Les nuages de fumée et de cendre qui remplissent tout le haut du tableau, la tranquillité des cerfs dans le fond, et le calme profond qui règne aux environs, forment un beau contraste.

Mademoiselle Bansy dessine parfaitement; elle est née en Suisse, et demeure actuellement à l'académie de France, chez le directeur Suvée, où elle se livre tout entière à son art. Elle

copie en ce moment les tableaux de Raphaël, dans la galerie du palais Farnèse, et se propose de les faire graver. C'est dommage que ces tableaux, considérés sous le rapport poétique, soient si médiocres. On ne devinerait jamais ce qu'ils représentent, si on n'en avait pas l'explication. On dit que la modeste Bansy se distingue aussi dans le portrait.

Un étranger ne regrettera pas d'avoir fait une promenade dans le jardin de la villa Médicis, quand même ce serait par un temps de pluie, comme le jour que j'ai entrepris la mienne; car autour de ce jardin sont les ateliers des sculpteurs français, qui courent presque tous après la renommée. Je nomme le premier, Dupaty, frère du poète, que j'ai vu à Paris. Ce jeune artiste a fait une statue colossale représentant Philoctète qui s'est blessé au pied. Il est possible que son ouvrage ne soit pas exempt de défauts, mais la hardiesse et la force de l'expression font concevoir de l'artiste les plus grandes espérances. Il a en outre sculpté

en marbre un buste du célèbre héros du jour, et trois autres de la mère de ce ce héros.

Calamor, l'émule de Dupaty, exécute en marbre une statue de Bonaparte tout-à-fait nu. L'empereur tient un sabre sur le fourreau duquel on lit ces trois mots : *Marengo, Arcole, Lodi.* Une autre statue, vraiment agréable, l'Innocence réchauffant une couleuvre dans son sein, m'a plu bien davantage que la première, qui fut inspirée par la flatterie. L'artiste a décelé son goût dans un autre buste, qu'il appelle Sapho. Il travaille aussi à un buste de la mère du Messie moderne, laquelle desire que le marbre l'immortalise aussi souvent que possible. Il a orné sa tête d'un diadème, sur lequel on voit la tête de son fils en bas-relief. Peut-être elle a voulu par là servir de pendant à Jupiter, qui a fait sortir Minerve de son cerveau.

En allant plus loin, on trouve, près de Milon, une charmante Psyché avec

sa lampe (un peu au-dessous de grandeur naturelle), et l'esquisse d'un bas-relief pour la tombe d'Alfieri. Ce dernier objet me paraît surchargé de figures allégoriques, qui feront nécessairement un effet trop confus.

Le plus hardi, le plus téméraire même, de tous les sculpteurs français, est incontestablement Moutony, qui a entrepris un groupe colossal de Thésée, emportant dans ses bras la reine des amazones vaincue. Son ouvrage impose au premier coup-d'œil, mais il ne se soutient pas à l'examen. Thésée tient Antiope d'une manière singulière : elle est à califourchon sur son bras, dans la posture la plus indécente; en outre ce bras est totalement manqué. Le vêtement de Thésée se termine sur l'épaule par une tête de lion, qui semble vomir le bras du guerrier, ou plutôt avoir avalé la moitié du bras d'un autre. Cet ouvrage ne fera pas fortune, quoiqu'il ne donne pas lieu de désespérer des talens de l'ar-

tiste, pourvu qu'il devienne plus circonspect.

Ce n'est pas seulement Schweiklen, dont j'ai parlé plus haut, qui surpasse les sculpteurs français à Rome, mais aussi le danois Towoalson, qui les laisse bien loin derrière lui. Il acheve une superbe statue colossale de Jason, tenant la toison d'or. Cet ouvrage, qu'il exécute en marbre, est destiné pour le riche banquier Hope. Malheureusement le hasard n'a pas favorisé l'artiste dans le choix qu'il a fait du bloc de marbre, il y a beaucoup de taches, qui font un mauvais effet. Outre le Jason, je vis encore chez lui un très-beau Ganymède, qu'il sculpte aussi en marbre pour une comtesse Russe. Un buste bien expressif de l'immortel Bernstorff est le plus bel ornement de cet atelier. Towoalson fait honneur à sa patrie; il surpasse en énergie Canova lui-même.

L'art de peindre les belles draperies paraît avoir été l'étude particulière de

l'Italien Pacetti. C'est la draperie qui fait le principal mérite de sa statue colossale de Minerve assise, soufflant l'ame dans l'homme, qui est debout devant elle, et qui vient d'être pétri par Prométhée; elle lui place en même temps un papillon sur la tête. Il est étonnant que l'homme, qui vient d'être créé, serre les deux pouces comme s'il était attaqué d'épilepsie. L'artiste s'en excuse en disant que tous les enfans en naissant, ou même avant, serrent les pouces de cette manière. Comme je ne suis pas accoucheur, je n'ai rien à répliquer là-dessus; mais l'homme de Prométhée n'est pas un enfant sortant du sein de sa mère. Je pense qu'on peut lui appliquer ce que le prince dit au peintre Conti dans la pièce d'*Emilie Galotti*: « Moins de ressemblance aurait produit plus d'effet ». Pacetti est appelé à Milan, comme membre de l'académie: c'est là qu'il exécutera sa Minerve en marbre.

Landi, peintre d'histoire, a exposé un beau tableau : c'est une superbe

femme nue, et couchée nonchalamment sur un lit de repos. Une vieille rusée soulève un rideau de pourpre derrière elle, et fait entrer un beau jeune homme, auquel elle recommande le silence en appuyant le doigt sur ses lèvres. L'artiste a voulu imiter la Danaé du Titien; mais quoiqu'il soit resté au-dessous de son modèle, cependant son tableau n'est pas mauvais. C'est la vivacité du coloris qui fait le mérite principal de sa Vénus (ou comme on voudra la nommer). On prétend qu'une femme des plus belles et des plus distinguées lui a servi de modèle; et l'on ajoute que souvent la vanité porte les dames romaines à dévoiler ainsi leurs charmes. Jusqu'où une telle vanité ne peut-elle pas conduire une femme? Il n'y a que l'époux qui puisse en parler avec effroi; mais peut-être n'y songe-t-il seulement pas. — Après qu'il aura achevé sa Vénus, Landi se propose de peindre un Œdipe au moment où on lui enlève sa fille Antigone, son dernier appui. J'en ai

vu une esquisse bien expressive. — Cet artiste excelle aussi dans le portrait : une famille distinguée de la Pologne m'en a donné des preuves convaincantes ; j'ai vu les portraits du mari, de la femme, et du beau-père. Il me paraît singulier que le père se soit fait peindre dans le costume ancien des Romains, le fils sous celui d'un Espagnol, et la fille en Grecque. — Landi connaît le prix de ses ouvrages : il se fait payer deux cents ducats pour un seul portrait ; il en demande cinq cents pour sa Vénus. Mais il ne faut pas lui envier ce qu'il gagne, car il sait en faire un bon usage. Lorsque Rome fut désolée, il y a deux ans, par la famine et par des maladies contagieuses, Landi trouva un jour un homme couché devant un café, et près de mourir de faim. Aussitôt, il entra précipitamment dans le café, se fit donner du meilleur vin, sortit bien vîte, prit le moribond dans ses bras, lui coula du vin dans la bouche, et le rappela heureusement

à la vie. Je tiens cette anecdote, qui fait honneur à l'humanité de l'artiste, d'une personne de ma connaissance qui était présente.

Le meilleur peintre italien pour le paysage est maintenant Labruzzi. Quelques vues des environs de Tivoli, peintes d'après nature, sont vraiment délicieuses. Il paraît qu'il n'a pas ausi bien réussi dans d'autres, qu'il a cependant animées par des scènes de l'histoire de Psyché. Cet ouvrage était commandé par feu lord Bristol; c'était un homme singulier, qui sera regretté long-temps par les artistes. Mais Labruzzi ne devrait pas vouloir atteindre au genre historique, dont il fait d'ailleurs un jeu bizarre. On lui donne un papier sur lequel on a mis autant de fois cinq points qu'on demande de figures; savoir, un point pour la tête, deux pour les mains, et deux pour les pieds; on lui prescrit le sujet du tableau, et il l'exécute, en suivant les points qu'on lui a donnés. C'est ainsi qu'en dernier lieu l'aimable

prince héréditaire de Mecklenbourg-Strelitz lui a marqué quinze points, en lui demandant d'en composer un tableau d'Hercule dans le chemin de séparation entre la Vertu et la Volupté. Le peintre s'occupe maintenant d'exécuter ce tableau de grandeur naturelle pour le prince, qui probablement ne le conservera que pour avoir le souvenir d'une plaisanterie. Je nommerais volontiers ce jeu un bout-rimé en peinture. On prétend que les Anglais en sont fort amateurs, et Labruzzi a fait graver à l'eau-forte un volume de ces sortes de fantaisies, dans lesquelles je trouve bien peu de mérite. La manière dont il s'excuse serait un sujet d'accusation contre lui-même : il dit que par des points prescrits on évite la monotonie qui sans cela existerait dans le tableau quand le peintre aurait disposé son groupe. Malheur au peintre qui a besoin de points pour se garantir de ce défaut.

Je vais maintenant parler d'un tableau qui a fait sur moi l'impression la

plus vive : c'est la mort de Virginie, par Camuccini, peintre romain. Ce tableau a trente-deux palmes de largeur et dix-neuf de hauteur. A gauche, sur une tribune, est assis le voluptueux décemvir Appius Claudius, entouré de ses licteurs. A droite, un licteur repousse le peuple effrayé. Le groupe principal est au milieu. Tout le monde sait qu'Appius voulait enlever à son père la belle et chaste Virginie, et la déshonorer, sous prétexte qu'elle était la fille d'un esclave. On avait épuisé tous les moyens possibles pour la sauver. Le tyran insultait à la fureur du vieillard et à celle du futur époux de sa fille. Le moment étant venu où l'on voulait entraîner Virginie; le père s'adressa tout-à-coup au décemvir : « Arrêtez, s'écria-t-il, arrê-
« tez encore un moment ! Pardonne,
« Appius, à la douleur d'un père, si je
« t'ai parlé durement; permets seule-
« ment que je questionne cette fille en
« présence des femmes qui la servent,
« pour m'assurer que je ne suis point

« son père, et m'en aller tranquillement « ensuite. — J'y consens, dit Appius ». — Sur-le-champ, Virginius conduisit sa fille dans une maison voisine, prit le couteau d'un boucher, et le lui plongea dans la poitrine, en disant : « Voilà le « seul moyen de te sauver l'honneur « et la liberté ». Puis il revint devant la tribune, et, tournant vers le décemvir son couteau ensanglanté, il s'écria : *Te, Appi, tuumque caput, hoc sanguine, consecro !* (Par ce sang, Appius, je voue ta tête à la mort!) L'artiste a choisi ce terrible moment, et l'a représenté avec une vérité qui fait frissonner. Le visage du père exprime le désespoir, le dépit, la douleur et la rage : aucune de ces passions n'est exprimée à moitié ; elles ne sont pas confondues dans ses traits animés, elles y sont toutes entièrement ; l'artiste lui a même donné le sourire des esprits infernaux ; on croirait voir un roc escarpé éclairé par les flammes ; on croirait voir sourire l'infortuné père d'une manière effrayan-

te, mais on entend en même temps les rugissemens de son désespoir; on croit lui entendre proférer ces mots: « Par « ce sang, je voue ta tête à la mort! » La voix lui manque, mais le couteau sanglant parle! — Et Appius? il est là atterré, pétrifié. Effrayé de l'action du père, la terreur et la rage défigurent ses traits fortement prononcés; il se mord les lèvres, la colère roidit les muscles de ses bras, lui fait serrer les poings, lui donne des crispations effrayantes, tout son corps est dans la plus grande agitation. — Et la charmante Virginie, cette image de l'innocence? elle est tombée expirante dans les bras du vieux Numitorius; sa main gauche est sans force; sa main droite fait des efforts pour toucher les vêtemens de son père; son œil s'éteint, mais elle est toujours belle! Un sourire accompagne son ame qui s'envole. Son futur époux est à genoux à côté de sa fiancée expirante; il cherche à arrêter le sang de sa blessure. La nourrice, au désespoir et les

bras étendus, veut se jeter sur elle. La compassion est exprimée de la manière la plus vraie et la plus variée dans les groupes nombreux qui l'environnent. Les femmes romaines, que le licteur fait reculer, semblent s'écrier : « Est-ce donc là le sort « qui est réservé à nos filles ! » La manière dont les licteurs prennent part à cet événement, et que l'artiste a exprimée par l'air de leur visage, indique des ames serviles. Que penserai-je maintenant des hommes qui s'arrêtent devant ce tableau pour le critiquer ; qui, tandis que je respire à peine et que mes yeux se mouillent de larmes, me démontrent ou cherchent à me démontrer froidement, que les divers groupes ne sont pas bien liés entre eux ; que la position de Virginie ressemble à un télégraphe ; que l'ensemble manque d'aplomb et d'harmonie, et autres choses semblables que les gens de l'art trouvent encore à blâmer ? Ah ! que je plains ce pauvre homme qui, au lieu de jouir devant ce tableau, se tourmente lui-même pour

prouver qu'il est connaisseur! — Pour rien au monde je ne voudrais avoir le talent d'apercevoir au premier coup-d'œil tous les défauts d'un tableau : je dis le talent; non, c'est la moindre qualité des artistes. Je m'étonne que ces hommes malheureux ne vérifient pas les dimensions d'une fleur, pour savoir si une rose a tous les plis de ses feuilles conformément aux règles de l'art. — Lorsque la Virginie de Camuccini me représente sa triste fin comme si elle se passait sous mes yeux; lorsqu'elle fait naître en moi les mêmes sensations qu'éprouvèrent alors tous les assistans; lorsque, m'oubliant moi-même, je pleure avec le père; lorsque je gémis avec le peuple, et que je voudrais arracher à Virginie le couteau sanglant pour le plonger dans le cœur d'Appius, peut-on exiger davantage d'un chef-d'œuvre de l'art? — Mais les formes! Que l'enfer vous enlève avec vos formes, hommes insensibles que vous êtes! allez trouver un Prométhée qui vous souffle une seule étincelle dans

le corps, avant de juger une telle peinture! De l'esprit, de l'ame, voilà ce que je vous demande: que me font vos formes et vos règles? que m'importe de savoir que Virginie aurait pu tomber d'une manière qui aurait produit plus d'effet? qu'ai-je à faire de savoir que les groupes auraient pu être réunis plus artistement? Ce n'est pas une peinture que je vois; je suis spectateur, je suis témoin de l'événement même: il n'y a pas un trait dans toutes ces figures qui me rappelle que c'est une illusion; ce n'est que de cette manière seule que les passions s'expriment, je le sens profondément; et que demande-t-on de plus? On peut apprendre à peindre les formes, à les ciseler: l'homme le plus médiocre peut y faire de grands progrès; mais c'est l'œuvre du génie de représenter les passions sous leur vrai point de vue: c'est ce que sentent bien les gens de l'art; et comme la nature leur a refusé le génie, ils tiennent à ces maigres formes, parce qu'ils ne conçoivent pas autre chose, et toute

leur critique n'est au fond qu'une défense de leur propre médiocrité, de leur esprit borné, et de la sécheresse de leur ame.—Je sens que je m'échauffe; mais celui qui agirait autrement en pareille circonstance, ne me conviendrait pas pour ami.—Je pourrais bien, pour me calmer, parler d'un autre tableau de Camuccini, représentant un Thomas l'incrédule, qui touche de la main les plaies du Christ; c'est un ouvrage commandé pour une église, et qui doit être exécuté en mosaïque. Il est possible qu'il ait aussi de grandes beautés, mais il ne faut pas le regarder après le tableau de Virginie..

Il y a dans ce moment à Rome beaucoup de Russes qui prouvent clairement que la nature n'a pas été plus avare des dons du génie pour cette nation que pour les autres. Le premier d'entre eux est un peintre de paysages, Féodor Matwejeff, qui demeure à Rome depuis vingt-cinq ans. Il achève en ce moment un grand tableau dont le sujet

est une vue du Mont-Cénis; il mérite d'avoir son nom placé à côté de ceux des Reinhardt et des Denis, ou au moins il ne tardera pas à les atteindre Il n'est pas pensionné par la Russie, mais l'empereur Alexandre lui a donné dernièrement une gratification qui lui a fait grand plaisir. Il serait à desirer que l'empereur rappelât cet homme de mérite, et l'envoyât dans la Crimée, ce pays si riche en beautés, où un peintre n'a qu'à imiter la nature pour y faire une collection d'objets charmans, et qui d'ailleurs aurait l'avantage d'exciter l'intérêt national. — J'ai vu en outre, chez Matwejeff, deux autres paysages qui viennent confirmer mon premier jugement, savoir une vue de Naples et une de Tivoli, toutes deux destinées pour le comte Panin.

Alexis Jegorieff, peintre d'histoire, a un talent qui promet beaucoup, mais qui n'est pas aussi perfectionné que celui de Matwejeff. Il sait très-bien colorier, ses dessins sont passablement

corrects, mais la muse de la poésie n'a pas encore mis son empreinte à ses ouvrages. Un Hercule entre les chemins du Vice et de la Vertu sera un morceau bien dessiné et d'un beau coloris, mais la Vertu n'a pas le caractère qui lui est propre; la Volupté n'a pas l'air d'abandon qu'elle doit avoir. Les tableaux de la Femme adultère confuse devant Jésus-Christ; de la Fille qui allaite son père dans la prison; de Jésus-Christ allant au Calvaire, et à qui on étanche le sang qui sort de ses plaies, se ressentent de cette froideur, quoique ce dernier soit un ouvrage fini et qui laisse peu à désirer relativement au coloris. Il avait esquissé Caïn qui prend la fuite après avoir immolé son frère : ce tableau paraît bien imaginé, mais on aperçoit dans les nuages Dieu qui le maudit, et qui est porté par des anges qui le soutiennent avec les mains, afin qu'il ne tombe pas. Je sais bien qu'on trouve la même idée chez plusieurs maîtres de l'art, qui avaient du moins pour excuse les opinions

extravagantes de leurs temps; mais aujourd'hui cela est impardonnable. Jegorieff a infiniment mieux réussi dans l'esquisse d'un groupe représentant le Massacre des enfans de Bethléem, mais le choix du sujet est par trop horrible.

L'allemand Rhoden, peintre en paysages, est un artiste d'un grand mérite. A l'exemple de tous ses confrères, il exploite la mine inépuisable de Tivoli. Ses tableaux sont surchargés de détails; on peut les considérer d'aussi près que des miniatures, et je m'étonne que cette attention scrupuleuse ne leur fasse pas tort lorsqu'on les regarde à une certaine distance.

Wallis, paysagiste anglais, est le seul de sa nation qui mérite d'être cité; seulement son style est un peu dur, et son coloris quelquefois trop sombre. Les figures qui animent ses paysages sont assez mauvaises. Il choisit le plus souvent des scènes d'Ossian. La pensée de son tableau de Cincinnatus est vraiment dramatique. — Une autre peinture m'a

frappé par sa singularité, c'est un essaim d'Ames qui se précipitent dans le fleuve Léthé pour y boire l'eau de l'oubli. Elles ne marchent ni ne voltigent, mais elles paraissent, pour ainsi dire, raser la terre; et comme elles ont les mêmes vêtemens qu'elles ont portés dans le monde, cette troupe volante m'a paru fort-ridicule.

Koch, peintre de paysages et d'histoire, est un génie naissant. Un jour, le duc Charles de Wurtemberg voyageant dans le Tirol, le trouva qui dessinait en gardant un troupeau; naturellement cela fit impression sur le duc, qui l'emmena avec lui, et le fit élever dans son académie, alors célèbre, de Stuttgard. Il y donna des preuves d'un esprit satyrique indomptable. Les deux filles du surintendant-général étaient fort laides; il les peignit un jour d'une manière très-ressemblante, sur un cerisier, comme deux épouvantails pour les oiseaux. Il avait peint le surintendant (qui, par avarice, ne fumait que du mauvais ta-

bac) la pipe à la bouche, et entouré d'oiseaux asphyxiés par la mauvaise odeur de son tabac. Son esprit satyrique ne ménageait pas même les personnages les plus distingués. Au commencement de la révolution française il devint républicain zélé, s'en alla à Strasbourg, et fit au club des jacobins un discours long et énergique, pendant lequel il se coupa les cheveux, qu'il mit sous enveloppe, et qu'il envoya à Stuttgard. Il est à Rome depuis long-temps. — Une vue du paysage où Noé offrit le premier sacrifice après le déluge, et quelques autres des environs de Tivoli, annoncent quelque talent. D'un autre côté une scène historique d'Ossian ne m'a satisfait sous aucun rapport.

Schick, peintre d'histoire et de portraits, ne paraît être né que pour ce dernier genre; du moins le seul grand tableau d'histoire que j'ai vu de lui, m'a donné lieu de penser que le génie poétique lui manque totalement : c'est le sacrifice de Noé, après le déluge. Les groupes sont

trop dispersés, l'œil ne peut en saisir l'ensemble. Il fait aussi descendre Dieu sur des nuages, et soutenu par des anges; ce groupe céleste descend avec tant de précipitation, il est deja si près de la tête de Noé, qu'il écrasera infailliblement les sacrificateurs; ou, si, par un effet de la toute-puissance divine, il se maintient en l'air, il restera dans une position gênante et désagréable à l'œil. J'aurais même encore quelques observations historiques à faire sur le sacrifice. Il n'est guère possible que les fruits que Noé fit entrer avec lui dans l'arche se soient conservés assez long-temps pour pouvoir être employés à un sacrifice; il n'y en avait cependant point d'autres sur la terre inondée. On ne peut pas non plus supposer que Noé ait immolé une brebis; on sait qu'il ne prit avec lui dans l'arche qu'un couple de chaque espèce d'animaux; donc, s'il avait sacrifié une brebis, l'autre moitié n'aurait pu se propager.

Le sculpteur Kiesling est un artiste

très modeste, et qui certainement ne manque pas de mérite; il est pensionnaire de la cour de Vienne. Son Ganymède, son Hymen sont de jolies statues. Il a exposé chez l'ambassadeur impérial, comte Kehvenhuller, un groupe représentant Mercure qui transporte Psyché dans l'olympe; ce morceau promet beaucoup. Il retournera bientôt à Vienne, et c'est là qu'il exécutera les trois ouvrages que je viens de citer. Il se livre entièrement à son art, et desire tellement recevoir des critiques qui puissent servir à son instruction, qu'il mérite déja par là d'être cité honorablement. S'il peut donner à son groupe l'air de monter au ciel, s'il peut rendre les traits de Psyché plus intéressans par un mélange de surprise et de frayeur, son ouvrage méritera un jour d'être placé parmi les chefs-d'œuvre de l'art. Il est possible que les formes, sur-tout dans les côtés, ne soient pas tout-à-fait exemptes de défauts.

Gmelin est déja connu en Allemagne

comme un excellent graveur; j'ai reconnu ici en lui un des meilleurs dessinateurs. Des vues de Tivoli et de ses ruines magnifiques, dessinées avec feu, décorent les murs de son appartement. Il travaille en ce moment à un Claude Lorrain, de la galerie Doria, qu'il fera servir de pendant à un autre paysage du même maître.

Giuntotardi, Italien, se donne aussi pour peintre en paysages; mais j'aimerais mieux le qualifier de dessinateur de situations. Celui qui desire emporter des souvenirs vifs et agréables peut acheter chez lui de beaux dessins coloriés, qui représentent fidèlement les sujets les plus intéressans. Il a, par exemple, très bien copié le *Forum Romanum* (Campo Vaccino), avec tout ce que j'ai décrit lors de ma promenade dans Rome. Pour vivifier ce dessin, les Romains modernes dansent sur le premier plan la danse connue sous le nom de *saltarello*. Je desirerais pour pendant le même *Forum Romanum* tel qu'il exis-

tait jadis, et pour l'animer, un Cicéron à la tribune aux harangues, et entouré du peuple romain. — Une vue de Pompéia, représentant une rue de cette ville ressuscitée, donnera une idée claire de cet objet à ceux même qui n'ont jamais eu le bonheur de voir cette merveille, unique dans son genre. Il en est de même des ruines de Pestum et autres.

Keller, sculpteur de Zurich, a modelé une Atalante, et travaillait ensuite à l'exécuter en marbre pour lord Bristol; mais la mort, plus leste qu'Atalante, le prévint, et en enlevant un protecteur aux arts, paralysa aussi la main de l'artiste, en sorte que sa statue n'est point achevée; les connaisseurs prétendent qu'il n'y a pas grande perte. Keller s'occupe, ainsi que ses écoliers, à faire en petit des copies des chefs-d'œuvre les plus célèbres; ces copies sont belles à la vérité, mais elles sont bien plus chères que celles qu'on fait à Florence. J'y trouvai une jolie idée, qui lui appartient;

c'est une Vénus ouvrant sa conque, à genoux sur une des écailles, et ayant encore l'autre sur la tête. Cela fait un bon effet en petit; mais si cela était exécuté en grand, la coquille écraserait la figure.

Aquisti, sculpteur italien, travaillait aussi à un groupe pour milord Bristol. La mort de ce Mécène ne lui a pas fait tomber le ciseau de la main; il s'occupe à exécuter son ouvrage en marbre; mais je crois qu'il ferait mieux de briser son modèle. Le sujet est Mars embrassé par Vénus, d'une proportion au-dessus de la grandeur naturelle. Mars n'est pas sans mérite; mais cette Vénus au large ventre tient sans doute son origine de l'école flamande. Une autre de ses statues, qui est aussi une Vénus couronnée de roses, est d'un travail plus soigné.

Metz est un excellent graveur, qui a demeuré long-temps en Angleterre. Il travaille en ce moment à un grand ouvrage que la postérité devra plus estimer encore que ses contemporains, c'est le Jugement dernier par Michel-Ange.

Cette œuvre irrégulière d'un grand génie se dégrade de jour en jour dans la chapelle de Sixte : déja le copiste reconnaît difficilement plusieurs parties; il faut qu'il monte sur une échelle pour examiner de près les figures du haut. J'ai reconnu plusieurs groupes par le dessin de Metz seul. Ce morceau, enrichi de trois cents figures, est disposé sur douze planches, que l'on peut à volonté conserver par parties, ou réunir en une seule grande gravure. Je préfèrerais le dernier moyen, puisque c'est par là qu'on pourra se faire une idée nette de cet ouvrage gigantesque, de Michel-Ange. Il faut nécessairement que plusieurs groupes soient interrompus dans les planches séparées, et alors l'imagination ne peut les réunir assez promptement, et la peinture ne fait plus l'effet que l'artiste s'est proposé. Les douze planches réunies occupent à la vérité un grand espace, et on ne trouve point de glace pour le couvrir; mais Metz propose de la remplacer par une espèce

de fenêtre vitrée à coulisses. Un vernis très-fin contribuerait également à sa conservation. Le prix de la souscription est de dix louis, ce qui paraît très-modéré. On en paiera volontiers le triple dans quelques années. L'artiste présume pouvoir l'achever dans un an. On paie la moitié en souscrivant. Plusieurs planches sont terminées, et ont bien réussi. C'est un ouvrage classique pour les artistes jeunes ou vieux, et chacun d'eux devrait se le procurer; car il n'y a aucune position ou tournure de corps imaginable qu'on ne puisse trouver là. Sous ce rapport, cette pièce sera inestimable. D'un autre côté on ne peut la regarder comme un modèle pour la précision du dessin: elle fourmille de fautes graves; ici une jambe est trop longue; là un bras est trop court; un bras d'homme est adapté ici à un corps de femme; ailleurs c'est l'opposé. Il est plaisant d'entendre comment les artistes excusent tout cela; car on sait qu'on prête à un grand homme vivant les défauts

qu'il n'a pas, et qu'après sa mort on dissimule ceux qu'il avait en effet. Au reste, chacun conviendra que la composition serait mille fois plus intéressante et plus ingénieuse si elle représentait le Jugement dernier des païens, parce qu'on sait que notre religion ne prête pas à la poésie. Il est ridicule, par exemple, de voir hisser deux Maures avec un rosaire dans le ciel, pour signifier qu'il doivent la félicité éternelle à leur conversion au christianisme.

Kaysermann, de Genève, est appelé peintre de vues. Cette expression paraît indiquer pour son talent une sorte de mépris qu'il ne mérite pourtant pas; car plusieurs de ses vues concourent pour le prix avec de beaux paysages, et là où il n'a copié que des édifices, des ruines, etc., son pinceau fidèle, donne des souvenirs vifs et agréables, qui sont embellis encore par son talent. Je dois distinguer, entre autres, le Colisée et le Tombeau de la famille Plautia comme des morceaux excellens. Il n'aurait ce-

pendant pas dû s'occuper des cascatelles. Il a travaillé à un grand nombre de vues charmantes de Tivoli, et les a animées par les danses et les travaux du pays. — Il faut que je fasse mention d'un fait bien étrange chez les artistes; c'est que Kaysermann est en même temps peintre et marchand de cochons. Il a coutume d'acheter au printemps plusieurs milliers de cochons, les élève, et les vend ensuite très avantageusement. Il a aussi beaucoup de chèvres qui lui appartiennent, de celles qu'à Rome on conduit de maison en maison pour les traire; c'est bien le cas de dire : « l'art « cherche du pain. »

Maximilien est un sculpteur médiocre. Je voudrais bien savoir par quelle raison il est chargé de la commission honorable de faire une statue colossale de l'empereur des Français pour le salon dans lequel le sénat ou le tribunat s'assemble. Elle est presque achevée; mais il y a tant de draperies, qu'on voit à peine le héros. A la vérité, il paraît

que l'empereur aime la draperie, car son manteau impérial avait, si je ne me trompe, huit aunes d'ampleur, et c'est apparemment d'après celui-là que l'artiste a modelé le sien. Il est généralement bien drapé, excepté autour du genou, où il y a trop de plis, et où ils sont mal arrangés. Les mains sont médiocres; la tête est copiée sur la statue colossale de Canova, dont je parlerai plus bas. Ainsi Napoléon est représenté dans le costume d'un consul romain, la tête ceinte d'une guirlande de lauriers; tenant dans la main droite un gouvernail appuyé sur le globe terrestre, et dans la gauche le célèbre concordat, par lequel, comme on sait, les Français ont détrôné leur déesse de la Raison.

Voyons maintenant le piédestal. Il me paraît beaucoup trop petit pour la statue, et il est bien mesquin de ne l'avoir pas fait d'un seul bloc. On n'y a pas ménagé non plus la flatterie. Les quatre côtés ont des bas-reliefs: là, un Génie qui couronne la Jeunesse: ici, la

Sagesse et la Victoire troquant leurs couronnes ; sur le troisième, la Prudence qui prend un serpent des mains de la Vîtesse; et enfin sur le quatrième, qui est peut-être le plus significatif, on voit la Victoire qui tient un peu rudement la Fortune par les cheveux. Il semble en effet qu'elle veuille arracher tous les cheveux de cette pauvre déesse, et qui sait ce qui en arrivera!

Bouquet ou Boquet, paysagiste français, a, dit-on, beaucoup de mérite; mais je ne l'ai pas vu; une maladie grave de son épouse l'empêcha de recevoir ma visite.

Terminons cette galerie des artistes par l'illustre Canova.

CHAPITRE LX.

Canova.

En prononçant son nom, je cite le plus grand sculpteur qui ait existé depuis le temps des Phidias. Je sais fort bien que les hommes de l'art se moqueront de ce jugement; je sais fort bien que c'est la mode à Rome de ravaler Canova, et de répéter sans cesse qu'il est sans énergie, qu'il ne devrait pas entreprendre de grands sujets, que le dessin de ses formes n'est pas toujours exact, qu'il n'a aucun talent pour le bas-relief, et d'autres sottises pareilles que l'on débite d'après des bruits qu'on a inventés pour se consoler de la célébrité de cet artiste distingué; ceux qui ne travaillent que d'après les règles prescrites se désespèrent de ne pouvoir atteindre son génie poétique, haussent les épaules, critiquent d'abord tout bas,

et s'expriment ensuite librement. Ils ont parfois un protecteur puissant, dont ils ont modelé en plâtre la plate physionomie, et qui parle comme eux; ou bien ils font la cour à une jolie femme qui donne le ton; alors ils ont beau jeu, et publient par-tout comme une grande vérité, que Canova ne s'élévera jamais à la hauteur de l'art. Aussi pourquoi a-t-il étendu sa réputation dans toute l'Europe? pourquoi est-il assez téméraire pour vivre encore? ne sait-il pas qu'il faut être mort, réellement mort, pour qu'on supporte un talent qui fait un grand effet sur les contemporains? ne sait-il pas que le travail froid et compassé est plus estimé que les œuvres du génie, par certaines gens qui ne connaissent pas d'autre moyen de se dispenser d'estimer ce qui les importune? Ils ont aussi leurs idoles, qu'ils encensent volontiers, parce que le défaut d'approbation générale les maintient dans l'humilité, et doit les rendre plus reconnaissantes envers le petit nombre de

ceux qui leur persuadent qu'elles sont comptées parmi les grands hommes. D'ailleurs on croit se donner quelque considération en jugeant autrement que des milliers de gens éclairés et sensibles. Celui qui trouve beaucoup à blâmer où tout le monde approuve, où tout le monde applaudit, ne peut qu'être un grand connaisseur. C'est une sensation si flatteuse de se pavaner, de pouvoir regarder des honnêtes gens du haut en bas ; c'est un penchant inné dans l'homme. Je vis dernièrement à la parade un enfant que ses parens avaient habillé à la hussarde, et auquel ils avaient donné un petit sabre : il se promenait avec un air suffisant parmi les officiers, en jetant un regard dédaigneux sur les spectateurs. C'est le même sentiment qui s'est emparé des artistes ; la plupart ne peuvent rien produire d'eux-mêmes, pas plus que cet enfant ne peut aller à la guerre ; mais ils étalent leur raisonnement sublime, comme l'enfant faisait de son petit sabre, et s'ima-

ginent, comme lui, que les spectateurs les croient quelque chose. Mais je me suis arrêté trop long-temps à ces êtres médiocres; retournons vîte chez le sublime Canova, qui a hérité du ciseau de Phidias, qui l'a toujours entouré des lauriers verts de la poésie, et auprès duquel les graces se jouent pendant qu'il travaille. Je n'attendrai pas qu'il soit mort pour avouer hautement que ses chefs-d'œuvre m'ont charmé, et que j'en suis dans l'enchantement. Mais, par où commencer? Son atelier est le plus riche de Rome, et c'est cette fécondité dont on lui fait encore un crime.

1. *Psyché se pressant avec candeur contre l'Amour.* S'il était possible qu'un jour l'amour disparût du monde, qu'il n'y restât que la volupté, et que la postérité, privée de jouissances, fût obligée de demander ce que c'était que l'amour, que l'on présente alors ce groupe à un jeune homme et à une jeune femme, leurs yeux s'y reposeront avec des regards humides, et leurs bras s'ouvri-

ront involontairement; le jeune homme pressera la jeune fille contre son sein, et l'amour renaîtra.

2. *Hébé*. C'est une figure céleste. Une fille de la région des anges, un être surnaturel, un souffle du printemps. On critique les nuages de marbre qui sont sous ses pieds, mais je ne les ai pas vus. On blâme aussi le nœud de ruban d'or par lequel sa robe légère est attachée autour de son corps virginal, et ce blâme pourrait être fondé, car c'est ce nœud seul qui me rattache à la terre; en le voyant, j'aurais voulu embrasser cette fille. Hébé, ainsi que l'Amour et Psyché, m'a dit Canova, était déja la propriété d'un riche Anglais, et se trouvait même en Angleterre, lorsque l'impératrice des Français demanda à cet artiste célèbre quelque échantillon de son talent. Il écrivit à l'Anglais pour le prier de lui céder ces deux ouvrages, en rendant le prix qu'il les avait payés. Le fier insulaire renvoya les statues divines, ne reprit pas son argent, mais demanda

à l'artiste de lui remplacer ces objets par d'autres lorsqu'il aurait le temps. Je pense qu'il a bien fait de ne pas vouloir revendre un ouvrage de Canova.

3. *Hercule qui jette Antée dans la mer*. C'est un groupe colossal, d'une invention hardie et d'un effet vigoureux. Antée, dans son désespoir, s'accroche à la peau du lion. Voici ce qu'on y trouve à critiquer : Hercule, dit-on, emploie trop de force; la moitié lui suffirait pour jeter à bas son faible adversaire. Le bon Canova ne saurait jamais s'accommoder avec ces gens de l'art; tantôt il a trop de force, tantôt il en a trop peu.

4. *Palamède*, la dernière statue qu'il a exécutée en marbre. C'est un ouvrage fini sous tous les rapports.

5. *Le Tombeau de l'archiduchesse Christine*. Je félicite la capitale de l'Empire de ce qu'elle possédera bientôt ce magnifique chef-d'œuvre, unique dans son genre. Il serait à desirer qu'on le plaçât avantageusement. Je ne puis juger de l'effet que l'ensemble produira, car

j'ai vû les figures en détail, mais je prédis qu'il sera grand. Sur la marche la plus élevée du tombeau ouvert, on voit, à gauche, la Vertu qui tient une urne cinéraire entourée de guirlandes dont les bouts pendent naturellement, et sont portés par deux belles statues de femmes. Quelques degrés plus bas est un vieillard conduit par la Bienfaisance. A droite, le Génie de l'époux s'appuie sur un lion, afin d'y trouver la force nécessaire pour supporter sa douleur. Un autre Génie qui se balance dans l'air, soutient le portrait de la défunte. On trouvera peut-être, en général, l'idée trop recherchée, mais le travail est parfait. Ce qui nuira essentiellement à ce groupe, ce sont les armes archiducales unies à la Vertu et à la Bienfaisance, ce qui est ici superflu. L'artiste en était certainement persuadé, mais on l'a voulu ainsi.

6. *Bonaparte* (ouvrage colossal et de commande). Il est représenté sous la figure du dieu Mars, tout nu, ayant seulement le manteau de guerre négligem-

ment jeté sur l'épaule. Il porte sur la main droite une petite Victoire qui sonne de la trompette. Il est à remarquer que l'artiste avait d'abord placé la Victoire de manière qu'elle faisait face au héros, de sorte qu'elle ressemblait à un petit oiseau apprivoisé qu'il tenait sur la main; mais aujourd'hui on l'a retournée: elle annonce à l'univers la grandeur de son favori, et paraît aller légèrement au-devant de nouveaux triomphes. Il ne faut pas chercher de ressemblance dans cette tête colossale; il ne s'agit, d'ailleurs, que d'en laisser à la postérité une grande idée. Les anciens en usaient de même. Pline raconte que le temple des Muses à Rome était très-renommé, à cause du grand nombre de statues des savans. Il s'y trouvait, entre autres, une statue colossale d'Actius Plautius, dont l'original était un homme très-petit. — La Fortune a été très-fidèle à son favori dans cette circonstance; elle a produit pour sa statue un bloc de marbre de Carrare sans aucune tache. On trouve rarement un

aussi beau morceau de cette grandeur.

7. *La statue colossale du roi de Naples*, portant un casque, et en un costume guerrier, fait un contraste ridicule avec la précédente; on ne peut regarder sans rire ce visage de bonhomme sous ce déguisement.

8. *La princesse Borghèse*, à-peu-près toute nue, nonchalamment étendue sur un lit de repos, et tenant une pomme à la main. Si cette représentation n'est pas décente, elle est du moins dans le genre antique; cependant j'avoue franchement que si j'avais l'honneur d'être le mari de cette princesse, je n'aimerais pas d'exposer ainsi mon épouse nue aux regards du public.

9. *La mère de l'Empereur des Français*, assise, appuyant nonchalamment son bras sur le dos d'une chaise. La pose est excellente, et la draperie parfaitement exécutée.

10. *Une Vénus* qui se couvre modestement d'un voile léger. Sa position a quelque chose de celle de la Vénus de

Médicis; mais je la trouve beaucoup plus belle, car elle n'a pas le bras aussi roide que cette dernière, qui semble prendre une leçon de danse.

J'arrive maintenant aux bas-reliefs, ouvrages pour lesquels on refuse du talent à l'artiste, et où il me paraît plus parfait, s'il est possible, que dans ses statues.

Je cite d'abord (1) *Hercule furieux;* c'est un chef-d'œuvre. Hercule en démence prend ses propres enfans pour ceux de son ennemi, et tire même une flèche sur sa femme; le vieux père fait de vains efforts pour l'en empêcher. Son épouse, dans l'éloignement, le corps penché et dans une belle position, lui présente sa poitrine avec un air plein de douceur; elle tâche seulement de couvrir de son corps son plus jeune enfant, qu'elle tient sur le bras. Un autre enfant se cache dans le bas de sa robe, un troisième est mort à ses pieds, un quatrième s'est sauvé derrière l'autel enflammé; il s'est mis à genoux, et couvre ses oreilles avec ses petites mains.

(Quelle vérité ! quelle imitation de la nature!) Une de ses filles s'agenouille devant lui, et l'implore les mains jointes; un petit garçon nu embrasse sa jambe, et paraît le prier pour sa mère. D'autres enfans déja morts sont étendus par terre; ils ont la poitrine percée de flèches. L'ensemble est déchirant. On se rappelle toujours cette idée, quand même on aurait quitté cette scène depuis quelque temps; on reste frappé de l'idée que ce père sera bien malheureux quand il reviendra de sa démence.

2. *Le tombeau d'Alfieri.* L'invention en est un peu commune; un portrait, une lyre, un génie de la tragédie, l'Italie en pleurs, on a vu tout cela cent fois.

Il en est de même (3) du *Monument d'un ami de Canova*, qui s'appelait *Volpato.* Il se peut qu'il soit extrêmement difficile de paraître toujours neuf dans de pareils sujets; le meilleur poète fera rarement une bonne ode funèbre. Au reste, l'exécution de ce bas-relief est digne de Canova.

4. *Vénus descendant vers Adonis mort.* Ici Canova se montre encore poète sensible. Je n'aurais pas dû dire que Vénus descend; elle paraît venir lentement, plutôt que de descendre avec légèreté : elle est accompagnée de tous les Amours ; et ces jolis enfans pleurent avec une grace admirable.

5. *Socrate défendant Alcibiade dans une bataille.* Bas-relief qui valu à Canova un prix à l'académie.

6. *Socrate en prison.* Il vient de faire ses adieux à sa famille inconsolable, qu'il accompagne jusqu'à la porte, où il trouve les philosophes qui viennent l'entendre pour la dernière fois. Cette composition est extrêmement ingénieuse.

7. *Socrate buvant la ciguë.* L'expression qui règne sur le visage des philosophes qui l'entourent est aussi vraie que variée.

8. *Socrate devant ses juges* ne m'a guère plu.

9. *Une jeune femme aimable tenant un enfant sur son bras.* Elle donne du

pain à un petit garçon, pour le remettre à un vieillard mendiant qui est derrière lui. Ce groupe est beau et touchant.

10. *Achille immolant Priam au pied d'un autel.* Bien que ce morceau soit l'ouvrage d'un grand maître, je suis révolté de voir assassiner un vieillard sans défense d'une manière aussi atroce. Si Achille était en démence, comme Hercule, la compassion pour son infortune modérerait ce qu'il y a de révoltant dans ce sujet; mais on ne voit là-dedans qu'un abus infâme de la force.

Outre les ouvrages cités, il se trouve encore cinq ou six bas-reliefs dont il ne me reste qu'une idée confuse, parce qu'ils ont fait sur moi une impression moins vive. — Il serait à desirer qu'un homme riche voulût les faire exécuter tous en marbre, ils composeraient seuls une galerie. Canova possède, en outre, le secret de faire paraître le marbre comme de la chair animée, au point de s'y méprendre, au moyen d'un vernis ou mordant dont on ne découvre aucune

trace. Mais c'est assez parler de ce grand homme, dont la postérité ne fera mention qu'avec éloge. S'il était jaloux d'obtenir l'approbation de ses rivaux, je lui conseillerais, pour y réussir promptement, de faire quelques nouveaux chefs-d'œuvre, et de les enfouir, sans qu'on en sût rien, dans les bains de Caracalla ou dans la villa d'Adrien; ensuite de faire en sorte qu'on les découvrît comme par hasard; il serait alors témoin d'une alégresse, d'un enthousiasme dont il s'amuserait beaucoup. « Voilà Phidias, « dirait-on, voilà l'art véritable des « anciens! quel artiste moderne osera « avoir la témérité d'entrer en lice avec « celui-là »? Au lieu qu'on cherche à diminuer ses talens, il aurait alors le plaisir d'entendre qu'on lui en attribuerait de nouveaux. Mais c'est un homme si modeste et si aimable, que je doute qu'il voulût se prêter à cette ruse.

CHAPITRE LXI.

L'Eglise Saint-Pierre.

Elle passe, comme tout le monde le sait, pour une des merveilles du monde; aussi a-t-elle fait sur moi le même effet que produisent ordinairement les prodiges: elle m'a laissé froid et peu satisfait. Je ne l'ai trouvée ni belle ni imposante, car sa grandeur énorme est engloutie dans la foule de volutes dont elle est surchargée. Elle est bâtie sur l'emplacement du cirque et des jardins de Néron. Ce terrain fut sanctifié jadis par le sang des martyrs. Il y a plus de trois cents ans que le plan de cet édifice a été tracé; il a été depuis, tantôt abandonné, tantôt changé par les différens papes qui se sont succédés. Le célèbre architecte Bramante conçut l'idée hardie d'y mettre

une coupole énorme; mais la mort ne lui permit d'élever que les quatre piliers fondamentaux. Raphaël d'Urbin les trouva trop faibles, et les consolida. Tantôt on voulait donner à l'église la forme d'une croix latine, tantôt celle d'une croix grecque; mais tous, jusqu'à Michel-Ange, tenaient à cette misérable forme de croix, qui seule empêche que ce bâtiment produise l'effet qu'on devrait en attendre. Michel-Ange prit pour modèle de la coupole le magnifique Panthéon; il avait le projet de faire la façade également semblable à celle du Panthéon; mais la mort l'enleva trop tôt. Jacques de la Porte acheva la coupole, et Charles Maderno le reste de l'édifice. Bernini, qui a acquis de la célébrité Dieu sait comment, s'avisa d'y élever un clocher, qu'il fut obligé de supprimer, parce que les murailles surchargées se remplirent de crevasses. Sous Pie VI, on y ajouta encore une sacristie. Un grand nombre de papes et d'architectes ont travaillé successivement

à l'église Saint-Pierre, tantôt bien, tantôt mal. Vers la fin du dix-septième siècle elle avait déja coûté quarante-sept millions d'écus de Rome: peut-être à présent coûte-t-elle deux fois autant. La façade est imposante, et elle le serait encore davantage si le dernier pape n'avait eu l'idée un peu trop moderne d'y adapter deux horloges qui la défigurent.

On peut voir dans tous les livres les différentes dimensions de cet édifice; mais cependant, pour donner une petite idée de la grandeur de l'ensemble, je dirai seulement que seize personnnes peuvent très-bien se tenir dans le globe au-dessus de la coupole, et que l'on compte quatre cent trente-deux pieds depuis le bas jusqu'à la pointe de la croix. On sait que tous les ans, le 29 juin, la coupole est illuminée par quatre mille lanternes et deux cents pots à feu, ce qui doit offrir un coup-d'œil magnifique. Du haut du balcon du milieu, le pape donne la bénédiction le jeudi-saint. Le vestibule de l'église est grand et beau.

Au-dessus de l'entrée du milieu est une mosaïque admirable, faite par Giotto, en 1303. A droite et à gauche, on voit deux statues équestres de Charles-*le-Grand* et de Constantin-*le-Petit*, mais qui ne méritent guère d'être regardées de plus près. Charles veut passer sous un arc de triomphe devant lequel est un rideau que l'on tire: quelle idée de traiter un arc de triomphe comme une alcove! Quoiqu'il en soit, cette misérable conception de Comachini a tellement enchanté l'imbécille Bernini, qu'il fait passer son Constantin par une espèce de tente, dans laquelle le cheval doit nécessairement s'embarrasser dès le premier pas. Des cinq portes de l'église, l'une est murée, c'est-à-dire la porte sainte, qui ne s'ouvre que les jours de jubilé, où le pape la frappe avec un marteau. Celle du milieu est tout en bronze, et ornée de bas-reliefs peu propres à glorifier un temple du Seigneur, mais qui servent seulement à manifester l'orgueil des papes; car on y voit, par

exemple, une audience qu'un certain pape donne à diverses nations. Pour rendre ces contrastes parfaits, les bas-reliefs sont décorés tout autour d'une manière tout-à-fait païenne.

Entrons dans l'intérieur. Je m'attendais bien à trouver au premier coup-d'œil l'église plus petite en dedans que ne le promet son extérieur; mais je doute fort que ce soit seulement aux proportions, qui m'ont paru supérieurieurement observées, que l'on doive attribuer cet effet, ainsi que le prétendent plusieurs personnes. Pour moi j'en chercherais plutôt la cause d'abord dans la décoration de théâtre qui est derrière le maître-autel, où le Saint-Esprit voltige dans une gloire transparente, mais ensuite, et avec bien plus de raison dans cette horrible quantité d'ornemens de toute espèce dont elle est surchargée. Si la grande nef de l'église était tout-à-fait en marbre, et décorée tout au plus avec quelque peu de bronze, le premier coup-d'œil en serait ravissant;

mais tous ces anges qui tiennent des bénitiers en forme de conques, ces volutes en marbre de toutes couleurs, ces tombeaux attachés au mur comme des nids d'hirondelles, ce plafond richement doré, ces armoiries des papes, autant de symboles de leur vanité; tout cela réuni écrase la grandeur, et l'église ressemble à une belle femme du dix-septième siècle qui s'est donnée toute la peine possible pour cacher sa beauté derrière des paniers et des fontanges. Voilà du moins l'effet que l'ensemble a produit sur moi.

Maintenant, un mot de ses parties. Le plus beau morceau de toute l'église Saint-Pierre est, sans contredit, le mausolée d'un pape, par Canova. Il est vrai que la Religion y est représentée comme une femme extrêmement lourde et empesée (représentation très-vraie, mais peu agréable); au contraire, le génie qui est de l'autre côté, et qui semble un souffle de l'ame de l'artiste, est d'une beauté inexprimable. Deux lions

magnifiques qui ornent ce tombeau prouvent combien est injuste le reproche que l'envie fait à Canova, de manquer de force et d'énergie. — Une statue assise de S. Pierre a été fondue, à ce qu'on dit, avec le bronze d'un Jupiter Capitolin, ce qui n'empêche pas les fidèles croyans de lui user les pieds à force de baisers. Autour du tombeau du même saint, brûlent continuellement cent douze lampes; c'est tout ce qu'on peut en dire de remarquable. — Le maître-autel, devant lequel il n'est permis qu'au pape seul de dire la messe, est ombragé par un baldaquin plus haut que le palais le plus élevé de Rome. Cela pourrait passer encore; mais qu'on ait dérobé du Panthéon plus de deux mille quintaux de bronze pour l'employer à un misérable ouvrage de Bernini, c'est une tache ineffaçable dans l'histoire d'Urbain VIII. La grande coupole, véritablement digne d'admiration, a deux pieds de moins en diamètre que celle du Panthéon, c'est-à-

dire cent trente-sept pieds; mais elle est plus élevée de vingt pieds, elle a par conséquent cent cinquante-neuf pieds de hauteur, sans compter la lanterne, le piédestal du globe, le globe lui-même, et enfin la croix, qui ensemble font encore cent-vingt pieds. Avec tout cela, elle est bien loin de produire cet effet sublime que produit irrésistiblement la vue du Panthéon. En revanche, ses colonnes renferment un morceau de la sainte croix, et la pique dont on perça le flanc de Jésus-Christ, etc. Le vendredi-saint, on suspend dans la coupole une croix énorme, illuminée par trois cents lampes, ce qui doit faire une fort jolie décoration. — Dans le fond de l'église on monte, sur des marches de porphyre, jusqu'à un autel au-dessus duquel est la prétendue chaire de S. Pierre, qui n'est autre chose qu'une méchante chaise de bois enchâssée dans un grand fauteuil de bronze, et entourée de mauvaises statues colossales aussi en bronze. Tout près on voit, sur le tom-

beau d'un pape, la fameuse statue de la Justice, par Jacques de la Porte, à qui il arriva un jour qu'un Anglais, enchanté de sa beauté, voulut faire avec elle ce qu'on desire ordinairement faire avec des femmes en chair et en os. Depuis cette aventure, on a caché sa nudité sous une draperie de bronze. Les goûts sont différens; quant à moi, je n'aurais pas été séduit par cette femme lourde, eût-elle été vivante.

Des cent trente-cinq statues qui décorent l'église, aucune ne me semble mériter la préférence. Son plus bel ornement consiste dans un grand nombre d'excellentes mosaïques et de copies des tableaux les plus fameux, qui par-là sont assurés d'une éternelle célébrité. Les originaux sont maintenant en partie à Paris; il semble que l'on avait pressenti leur perte en pourvoyant de bonne heure à leur remplacement. Parmi les bas-reliefs, il y en a un par Algarde qui mérite d'être remarqué; c'est celui dans lequel le pape Léon-le-Grand dé-

fend au roi des Huns, Attila, d'approcher de Rome.

Parmi les tombeaux, on en voit un de Bernini, qui, comme tous ses ouvrages, trahit son esprit mesquin et peu poétique ; c'est un squelette colossal qui soulève un rideau de marbre avec une main qui ressemble beaucoup à la serre d'un aigle. — Un autre tombeau est élevé en l'honneur de Christine, reine de Suède. Sur un bas-relief, on voit cette femme singulière abjurer l'hérésie de Luther. Le nez et les mains sont fort endommagés ; peut-être est-ce l'effet de la trop juste indignation [illegible] voyageurs suédois. — On devrait en agir de même pour l'histoire révoltante représentée au-dessous du sarcophage de la fameuse comtesse Mathilde. On se rappelle comment l'empereur Henri IV a été maltraité en sa présence. Les papes devraient arracher de leurs fastes les feuilles souillées par de semblables méfaits, au lieu de chercher encore à les éterniser par le marbre. — On n'a représenté dans

toute l'église qu'une seule action raisonnable d'un pape, c'est Grégoire XIII réformant le calendrier; tout le reste n'est que miracles ou actions despotiques et révoltantes. — A la vérité je pourrais remplir encore plusieurs feuilles des détails de la magnificence prodiguée dans cette église; mais chaque fois que je l'ai revue, il me semblait que tous ces objets d'art, tant bons que mauvais, n'étaient rassemblés là que préalablement, et pour en faire une vente, et je souhaitais toujours que cette vente fût finie pour pouvoir admirer librement l'édifice lui-même.

Au-dessous de l'église, il y a une espèce de caverne ou grotte dans laquelle on enterrait les martyrs, et qu'on a scrupuleusement épargnée en construisant ce temple magnifique. Il y a là si peu de chose de remarquable, on y respire sur-tout un si mauvais air, que je me suis bien gardé d'y descendre. Plusieurs empereurs, rois et papes y sont ensevelis; on y a trouvé plusieurs an-

ciennes inscriptions, peintures et mosaïques qui peuvent être très-intéressantes. La magnifique sacristie de l'église Saint-Pierre a été bâtie par Pie VI; comme c'est un ouvrage moderne, il est clair qu'on y trouve beaucoup à redire, car rien n'est digne de louanges à Rome que ce qui est antique; que cela soit bon ou mauvais, n'importe.

Par un escalier très-commode, que les dames les plus délicates peuvent gravir étant même assises sur des ânes, on monte sur le toit de l'église Saint-Pierre, où véritablement on se trouve dans un monde singulier. Il semble en effet que l'on soit dans une petite ville, car on se voit transporté tout d'un coup au milieu d'une quantité de bâtimens, qui, à cause des réparations fréquentes de l'église, servent en partie de demeure aux ouvriers, en partie de magasins pour les ustensiles et les matériaux. La coupole paraît être la cathédrale de cette ville, ornée d'une quantité de petites

coupoles dispersées çà et là ; qu'on y ajoute la galerie qui entoure le toit, garnie de statues colossales qui empêchent de voir dans les rues, à moins qu'on ne s'en approche de très-près, et l'on concevra que cet aspect doit être d'une illusion miraculeuse, sur-tout quand il s'y tient, ainsi qu'on me l'a assuré, un marché de vivres pour la commodité des habitans. Mais quoique l'on soit déja sur le toit, on a encore une hauteur prodigieuse à monter pour arriver à l'extrémité de la coupole. Avant de commencer ce pélerinage, on est conduit, par la galerie qui se prolonge intérieurement, tout autour de la coupole, on y voit sous ses pieds les hommes ramper dans l'église comme de petits enfans. Il est vrai que plus on monte, plus on marche difficilement, car les murs, courbés en dedans, rétrécissent l'escalier, déja assez étroit, de manière qu'on est obligé de se pencher tout-à-fait du côté opposé. Plusieurs tables de marbre, incrustées dans le mur, apprennent aux voyageurs

la nouvelle importante qu'en telle ou telle année, quelque grand personnage a consommé l'action héroïque de monter jusqu'à la coupole, ou même jusqu'à la lanterne. Joseph II est deux fois de ce nombre, ainsi que Paul Ier, comme grand duc. Aux endroits où les marches hautes et roides rendaient autrefois le voyage trop pénible, on a fait depuis peu des escaliers de bois qui vont en zigzag, pour la commodité du très-commode roi de Naples; ils conduisent, quoique par un détour, mais d'autant plus commodément, jusqu'à la lanterne.

On peut bien se faire un idée de la vue magnifique qui attend là-haut le voyageur infatigable, c'est pourquoi je me dispenserai de la décrire. C'est un panorama immense, borné par la mer. Cependant le vent violent qui règne ordinairement dans ces régions élevées dégoûte de ce grand spectacle. Je conseille à chaque voyageur de se bien couvrir, quand même le temps lui paraîtrait chaud en bas. Je puis malheureusement

répondre par ma propre expérience de la nécessité de cette précaution.

Maintenant il ne me reste que quelques mots à dire de la superbe place de Saint-Pierre, qui, à mon avis, vaut mieux que l'église avec toute sa splendeur. Elle est ovale, et bordée des deux côtés par quatre rangs de portiques qui réposent sur deux cent quatre-vingt-quatre colonnes et sur quatre-vingt-huit pilastres; ouvrage en faveur duquel je pardonne à Bernini toutes ses absurdités. Les portiques supportent cent quatre-vingt-douze statues, chacune de douze pieds, mais qui malheureusement ne représentent que des saints. Deux fontaines magnifiques jettent à plus de neuf pieds de hauteur une masse d'eau considérable, qui, en retombant de la manière la plus pittoresque, contribue singulièrement à l'embellissement de cette enceinte majestueuse. Je crois qu'on se trompe fort en mettant au nombre des beautés de cette place le grand obélisque que l'on voit dans le milieu, quoi-

qu'il ait été transporté autrefois d'Héliopolis en Egypte jusqu'à Rome, par les ordres de l'empereur Caligula; quelque admirable que soit le mécanisme par lequel Fontana le fit élever sur cette place, sous le pontificat de Sixte-Quint, et quoique son érection ait coûté jusqu'à 70,000 écus, je soutiendrai toujours que son volume nuit à la façade de l'église, et que sans lui elle ferait un plus grand effet. On n'a qu'à s'imaginer pour un moment que l'obélisque n'existe pas, et aussitôt l'ensemble deviendra plus imposant. En voyant enfin les pitoyables inscriptions qui profanent ce monument de la plus haute antiquité, en lisant qu'il a été purifié par les bénédictions du pape, etc... Mais c'est trop parler de toutes ces pauvretés, que l'on trouve malheureusement ici sur toutes les colonnes et sur tous les obélisques.

CHAPITRE LXII.

Le Palais du Vatican.

On se dispute beaucoup pour savoir par qui il a été bâti; quant à moi, cela m'est fort indifférent. Ce qu'il offre de plus intéressant, c'est que Charlemagne y a logé il y a mille ans, lorsqu'il se fit couronner empereur. Le pape Jules II lui a donné son plus grand ornement, par la main de Raphaël. Les soi-disant loges sont trop connues, les tableaux et arabesques trop multipliés, pour que je me permette d'en parler encore. Cependant une chose que je ne dois point passer sous silence, c'est que ces loges ayant été achevées par ses élèves, elles sont en partie d'un mérite fort inégal, et en partie très-endommagées par le temps. D'ici à cent ans, on n'en verra presque plus de trace. D'ail-

petites terres très-peu considérables. La capitale, Revel, manque tout-à-fait. L'Inde est peinte tout en or. L'inscription dit que c'est un pays où coule le lait et le miel, et où le Rédempteur a pris naissance (lequel? est-ce le Christ ou Wishnou? car on sait que le Christ n'est qu'une imitation de Wishnou). L'Italie y est vantée outre mesure. — Le long de ces arcades sont les chambres où les cardinaux s'enferment quand ils doivent élire un nouveau pape. Leur demeure, pendant ce temps, n'est pas plus grande que l'espace qu'occupe une arcade de cette galerie. Cela doit paraître en effet assez drôle à ces messieurs, qui se croient pour le moins les égaux des princes-électeurs de l'empire d'Allemagne. — Les quatre salles de Raphaël, avec leurs fresques inappréciables, peuvent également se passer de ma description; elles ont été si souvent dessinées sur le papier, la toile ou la laine, qu'il y a certainement peu de mes lecteurs qui ne les aient vues, au moins

d'une manière. Je n'ai qu'à nommer la Bataille de Constantin, le Parnasse, etc., pour en rappeler aussitôt les sujets à la mémoire de tout le monde.

CHAPITRE LXIII.

Le Jardin du Vatican.

S'IL fait beau, le voyageur peut le parcourir, autrement il peut s'en dispener sans y perdre beaucoup. On y voit une énorme pomme de pin en bronze doré, qui, à ce qu'on prétend, a été placée autrefois sur la pointe du mausolée de l'empereur Adrien. Le piédestal de la colonne d'Antonin le Pieux, avec ses inscriptions et ses bas-reliefs brisés, est, à mon avis, bien plus remarquable. Le devant représente l'apothéose d'Antonin et de son épouse Faustine. Le génie ailé n'est pas mauvais, cependant il ne vaut pas à beaucoup près un ouvrage grec. Des deux côtés on voit des soldats à cheval, tels qu'ils entouraient autrefois les bûchers des empereurs. Ils sont ici sur plusieurs rangs, mais l'un au-dessus de l'autre, sorte de représentation

que les Grecs ne se seraient certainement pas permise. Il y a là encore un joli enfantillage qu'on ne saurait se dispenser de regarder en passant, sur-tout quand le soleil donne : on voit, sur un bassin, un vaisseau à trois mâts, en métal, qui, au moyen d'une machine hydraulique, non-seulement fait jaillir de l'eau de tous ses mâts, mais fait partir aussi tous ses canons chargés à l'eau, en même temps que les rayons du soleil y tracent un très-bel arc-en-ciel.

CHAPITRE LXIV.

La Bibliothèque du Vatican.

Elle n'a pas besoin de ma plume pour établir sa réputation; déja, depuis des siècles, on est accoutumé à la considérer comme le trésor littéraire le plus précieux du monde. Il y a peu d'années qu'elle possédait encore trente mille manuscrits; maintenant elle est surpassée de beaucoup par la bibliothèque de Paris; mais ce n'est qu'aux dépens de celle du Vatican, et en la pillant, qu'il a été possible d'élever sa rivale à un si haut dégré au-dessus d'elle. On sait que la bibliothèque de Paris compte maintenant quatre-vingt mille manuscrits; mais les plus précieux ont été enlevés au Vatican par Bellone, comme butin du vainqueur. Les Français auraient volontiers enlevé aussi le magnifique bâtiment qui sert ici de temple aux sciences, si

cela avait été possible. A la vérité, les peintures en sont un peu trop bigarées; mais à cela près, il est bien digne de loger l'esprit des savans de tous les siècles. Sixte-Quint l'a bâti; qui l'aurait pu croire, lorsque ce pauvre enfant de pasteur gardait les cochons? — Dans l'antichambre, on voit tous les portraits des cardinaux qui ont été surintendans de la bibliothèque. Ils sont pour la plupart mal peints, et le rouge de leur uniforme ecclésiastique fait mal aux yeux.

La salle de la bibliothèque est grande, très-large, et longue de plus de deux cents pieds; elle est partagée dans le milieu en deux nefs par sept pilastres. Au premier coup-d'œil, elle ne paraît rien moins qu'une bibliothèque, car on ne voit aucun livre. Ils sont tous conservés dans des armoires peu hautes, dont les portes fermées les garantissent de la poussière et du danger d'être volés. Mais quand même elles seraient ouvertes, un grillage intérieur, en fil de fer, arrêterait les mains spoliatrices, mais

seulement celles qui se présentent sans armes. Pendant la courte domination des Napolitains, le général Mack avait fait écrire sur la porte de la bibliothèque : « La mort pour quiconque oserait « voler ici ». Cette défense ne fit qu'exciter davantage l'avidité. Quelques soldats Napolitains forcèrent les portes, enlevèrent de son armoire le livre le plus précieux, dont ils avaient pris la garniture pour de l'or, et s'enfuirent. Ignorant le véritable trésor qu'ils tenaient effectivement dans leurs mains, ils jetèrent le volume dans la rue après en avoir détaché ce qu'ils prenaient pour de l'or. Un honnête vigneron, passant par hasard, le ramassa, et croyant que ce vieux livre pourrait valoir encore quelque chose, il le porta aussitôt chez son maître, qui heureusement était un abbé un peu instruit. Celui-ci, soupçonnant le prix du manuscrit, le rapporta au bibliothécaire du Vatican, savant respectable, à qui cette perte avait déja fait répandre des larmes amères.

Les fresques qui ornent les murs de la salle sont, comme je l'ai déja dit, trop bigarées, quoiqu'elles soient faites par les meilleurs maîtres de ce temps-là; les sujets en sont pour la plupart très-insignifians. Elles représentent les hauts faits de Sixte-Quint, parmi lesquels on a la sottise de compter qu'il a fait élever quatre obélisques, et qu'il a profané la colonne de Trajan par la statue de S. Pierre, de même que celle de Marc-Aurèle, par la statue de S. Paul. A main droite, on voit, entre les croisées, les huit premiers conciles. Qu'ont-ils à faire dans une bibliothèque? N'est-il pas assez malheureux qu'il faille y tolérer leurs annales? Les tableaux à gauche, vis-à-vis, sont conformes à leur but, car ils représentent, ou doivent représenter, les plus anciennes bibliothèques; mais on est allé trop loin à ce sujet, car les tables de la loi de Moïse n'étaient pas plus des bibliothèques, que l'école de Babylone, établie, selon la tradition, par le roi Nabuchodonozor. Vien-

nent ensuite la bibliothèque d'Athènes, instituée par Pisistrate; la malheureuse bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolomée Philadelphe; la bibliothèque Palatine, établie par l'empereur Auguste. A celles-ci se joignent les bibliothèques saintes de Jérusalem, Césarée, et enfin celle de Rome; la dernière a été fondée, à ce qu'on prétend, du temps de S. Pierre, qui à la vérité n'était pas fort instruit. C'est outre cela une idée très-convenable et très instructive d'avoir représenté sur les sept pilastres, tous les hommes qui apprirent à leurs nations l'art d'écrire, ou qui au moins enrichirent de nouveaux caractères les langues déja existantes. En jetant un regard sur tous ces différens tableaux, on peut en conclure qu'il reste peu de place pour les livres dans cette grande salle. Il y a par-tout des armoires, mais elles sont très-basses. — La bibliothèque du Vatican est la seule où l'on n'a pas besoin d'échelles. — On voit encore ici deux grandes et belles tables de marbre,

dont la garniture en bronze doré est ornée de bas-reliefs représentant les hauts faits de Pie VI ; par exemple, son voyage à Vienne, etc. J'aurais à peine parlé de ces tables si les Napolitains, bravant encore la peine de mort, ne les avaient endommagées en arrachant avec violence le bronze, qu'ils prirent également pour de l'or. « Les Français, « nous dit le gardien, ont respecté « ces tables, et les Napolitains, nos « alliés, ne l'ont pas fait ». Bon gardien! s'il y avait eu réellement de l'or à y prendre, les Napolitains n'en auraient plus trouvé le moindre vestige. Une colonne un peu courbée, faite d'un seul bloc d'albâtre oriental, est digne de remarque, ainsi qu'un sarcophage en marbre blanc dans lequel on a trouvé un morceau d'asbeste, qui formait un linceul incombustible que l'on montre encore.

On entre ensuite dans une galerie longue de quatre cents pieds. Les armoires des deux côtés sont remplies

d'éditions les plus rares, et surmontées d'un grand nombre de vases étrusques que l'on dit superbes, mais je ne comprends rien à ce genre de mérite; je préfère à tous un beau service de porcelaine de Berlin ou de Saxe. Deux statues assises, d'Aristide et d'Hippolyte, l'une vis-à-vis de l'autre, m'ont paru un rapprochement bien plaisant, car je doute fort qu'ils eussent quelque chose à se dire s'ils étaient vivans. — On montre aussi une quantité d'antiquités chrétiennes, des instrumens qui ont servi au supplice des martyrs, de petites images sauvées de la Grèce lorsqu'elle était menacée de l'iconomachie, des sculptures, des médailles, et beaucoup d'autres choses. Sur les murs on voit de mauvais bas-reliefs, enlevés, par le moyen de la scie, de dessus les sarcophages des premiers chrétiens.

Du côté gauche, cette galerie se termine par une belle chambre tapissée avec des anciens manuscrits sur du pa-

pyrus d'Egypte. Quoiqu'ils ne parlent que des donations faites à l'église, et que par conséquent ils n'aient aucun prix sous ce rapport, ils sont néanmoins très-respectables par leur haute antiquité, car ils datent tous des cinquième et sixième siècles. En outre cette chambre est ornée d'un beau plafond, peint par notre compatriote Mengs, et qui représente l'Histoire écrivant les événemens du monde dans son grand livre, que le Temps porte sur son dos. Je n'examinerai pas quelles objections on pourrait faire sur cette allégorie; mais il est plus que hardi, ce me semble, de représenter le Temps en repos et à genoux. S'est-il jamais passé, depuis la création du monde, un événement auquel le Temps ait daigné s'arrêter?

Tournons-nous pour parcourir aussi l'autre moitié de la galerie coupée par cette salle. Ici on a depuis peu dressé des tablettes non fermées au-dessus des armoires basses. Elles renferment dix-sept mille volumes, provenant des cou-

vens supprimés et des communautés abolies. « La Bibliothèque du Vatican, di« sait le gardien, est par ce moyen ri« chement dédommagée de toutes ses « pertes ». Mais ce *richement* ne doit s'entendre que sous le rapport du nombre.

La galerie se termine de ce côté par une belle salle appelée le *Muséum profane,* parce qu'on y conserve des antiquités païennes. Il y a, entre autres, une idole des Etrusques, en métal et très-ancienne, laquelle ne fait point déshonneur à leur goût barbare; ensuite un dieu des souris qui ne ferait guère fortune chez nos dames; quelques belles mosaïques, etc.

Le cabinet d'estampes, qui se voit dans une pièce attenante, est peu considérable pour une telle bibliothèque. — Je me tairai sur les livres et manuscrits, car ils sont connus depuis long-temps des savans par des catalogues imprimés.

CHAPITRE LXV.

Le Muséum du Vatican.

C'est sans contredit ce qu'il y a de plus beau dans ce palais; le local est particulièrement imposant; c'est un temple des muses tel qu'il n'en existe pas un second. Aujourd'hui même, et quoique les Français en aient enlevé les plus beaux ornemens, il est encore et restera peut-être toujours le premier Muséum du monde. Tout ce que les plus beaux temps de l'art chez les Grecs et les Romains ont produit de précieux, tout ce qui ornait autrefois les temples, les bains, les palais, les tombeaux, les places publiques et les cirques, est ici rassemblé. Je ne saurais tout nommer, et encore moins le juger; je ne parlerai que de ce qui a fait la plus profonde impression sur moi.

Dans le vestibule, qui est de la plus grande magnificence, on voit le sarcophage de Cornelius Scipion, l'un des ancêtres de Scipion l'Africain, respectable par sa haute antiquité, car ce Scipion était consul en l'an 456 de la fondation de Rome. Il n'y a guère que vingt ans qu'on a trouvé son tombeau dans une vigne, avec beaucoup de tables en pierres, portant des inscriptions et des vers à la louange de cette famille, et qui sont également suspendues ici. — Le fameux Torse antique n'existe plus ici qu'en plâtre, et par de bonnes raisons, car j'ai vu le marbre à Paris, et j'avoue que j'en ai été aussi peu satisfait que de la copie : il faut être connaisseur comme Michel-Ange pour découvrir le *nec plus ultra* de l'art dans une statue privée de tête, bras et jambes.

Je me hâte de traverser un autre vestibule rond, parce qu'il ne contient aussi que des fragmens de statues. Je veux bien croire, comme on l'assure, qu'ils sont très-précieux, mais je suis per-

suadé néanmoins que les Romains et les Grecs riraient de bon cœur à nos dépens s'ils voyaient avec quel soin scrupuleux nous étalons la moindre de leurs poupées brisées qu'ils auraient probablement jetée eux-mêmes. Dans une autre chambre, on admire le beau groupe de Bacchus appuyé sur un Faune. — Sous la colonnade octogone de la cour on voit parmi une grande quantité de sarcophages et de bas-reliefs remarquables, etc., le Mercure tant vanté, appelé aussi l'Antinoüs du Belvédère (dans lequel le Poussin a étudié la beauté). Une Vénus avec le dieu d'Amour. La tête de la déesse représente le portrait de l'épouse de l'empereur Alexandre-Sévère. Le plâtre de l'Apollon du Belvédère, et celui du Laocoon; l'excellente statue de Persée, par Canova, qui, selon mon sentiment, remplace une grande partie de ce qui a été enlevé, et qui peut hardiment prendre son rang parmi les plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Une longue galerie est en partie occupée par une grande quantité d'animaux sculptés d'après nature, tels que lions, tigres, chats, aigles, hiboux, etc., tous supérieurement travaillés. J'y ai vu la statue colossale du Nil, entouré de seize enfans, parce que le Nil doit monter, dit-on, de seize pouces pour opérer une inondation propice. — Dans une deuxième galerie, également remplie d'animaux de toute espèce, on voit, pour pendant au Nil, le dieu du Tibre. Ces deux galeries renferment, en outre, de beaux fragmens de pavés antiques.

Vient ensuite une autre galerie, riche en excellentes statues, parmi lesquelles on admire deux figures assises, représentant, si l'on en croit l'inscription, les portraits de deux poètes grecs, Ménandre et Posydippe.

Je ne dirai rien des trois salles remplies de bustes, sinon que l'on voit dans l'une le Gladiateur (un des chefs-d'œuvre de Canova), et dans l'autre un très-beau Jupiter assis sur un aigle. —

Une autre salle, établie par Pie VI, est ornée d'un magnifique pavé, déterré dans la villa d'Adrien, et qui partage souvent, avec le tendre Ganymède et la belle Vénus, l'admiration des spectateurs ravis à l'aspect de tant de chefs-d'œuvre.

La salle des Muses est superbe, mais les Muses se sont malheureusement changées en plâtre. Cependant on aime à s'arrêter encore devant les hermès d'orateurs, de philosophes, et de poètes célèbres, qui tenaient compagnie à ces illustres voyageuses.

La salle ronde qui suit est encore un beau monument fondé par Pie VI; on y admire dix bustes de grandeur colossale, et un vase énorme de porphyre; ce morceau, assurément unique dans le monde, est placé dans le milieu de la salle, et a quarante-un pieds de circonférence.

Une salle bâtie en forme de croix grecque est fermée par une porte, qui... s'il faut absolument que le ciel ait des portes, serait seule digne d'occuper cette place. Les objets d'art les plus pré-

cieux et les plus rares fourmillent encore ici.

On monte, par un magnifique escalier, au premier étage, où l'on est surpris de trouver encore une longue enfilade de galeries, de salles et de chambres remplies de raretés de toute espèce, parmi lesquelles on compte une riche collection d'antiquités égyptiennes. Un char antique tout en bronze, le mieux conservé qui existe, n'a été trouvé que depuis peu. Ces trésors innombrables sont journellement augmentés, et déja une nouvelle collection très-riche, déterrée à Ostie, attend la main régulatrice qui doit la présenter en ordre aux regards des curieux.

J'ai été très-court, parce que je sens qu'une description serait ennuyeuse, et qu'elle ne parviendrait jamais à rendre seulement l'ombre de la réalité. C'est bien dommage qu'un étranger ne puisse jamais épuiser cette mer de jouissances; car, restât-il même un mois entier à Rome, il faudrait qu'il ne fît rien autre

chose que de visiter et *revisiter* journellement le Muséum du Vatican, pour imprimer dans sa mémoire chacune de ses beautés en particulier. Pie VI a contribué beaucoup à sa splendeur, mais aussi n'a-t-il pas manqué de mettre sous chaque objet d'art placé par lui, ces mots : *Munificentiâ Pii VI.* Le pape actuel est un peu plus modeste, il fait mettre *Curâ Pii VII*; mais il vaudrait cependant mieux qu'il n'y eût ni l'un ni l'autre.

CHAPITRE LXVI.

L'Académie des Beaux Arts.

Elle est dédiée à S. Luc, l'archipeintre, de même qu'une très-ancienne église située près de l'endroit où s'assemblent les membres de l'académie. Les productions des élèves, tels que statuaires, peintres et architectes, sont exposées dans deux étages; les statuaires commencent; l'escalier et l'antichambre fourmillent déja de bas-reliefs en terre cuite. Mais, hélas! on croit entrer dans la salle de l'exposition des prix de Goëthe, à Weimar, tant tout cela est mauvais. Un seul, par Canova, se distingue de la foule. Parmi les tableaux de prix du premier étage, il y en a qui annoncent des talens naissans. Une autre chambre est garnie de dessins d'architecture, mais je n'en dirai rien, car je ne m'y connais pas. —Ce qu'il y a de plus intéressant pour

l'étranger, c'est l'étage supérieur, où une grande salle, divisée par des arcades, est arrangée avec beaucoup de goût pour conserver les objets d'art qui appartiennent à l'académie. Le plus précieux de tous, quoique détruit et privé de la faculté créatrice, est le crâne de Raphaël, placé sous une cage de verre; à côté on lit des inscriptions gravées sur marbre, beaucoup trop pompeuses et trop riches en mots. D'après ma manière de sentir, ces paroles: *Raphaël le peintre*, auraient beaucoup mieux désigné la noble simplicité de ce grand artiste, que toutes les hyperboles ingénieuses qu'on a prodiguées ici. Les sentimens dont on est pénétré devant le crâne d'une tête qui autrefois embrassa et représenta un monde entier, offrent une jouissance inexprimable, et dont on ne saurait se lasser. Notre corps, dans de semblables instans, ressemble à la flamme d'une lampe qui s'élève rapidement; elle consume trop d'huile, mais elle éclaire d'autant plus fort. Eh! qui

voudrait compter sa vie par années, s'il pouvait la consumer en un seul jour dans les voluptés de l'ame? — Au-dessus du crâne de Raphaël, est suspendu un de ses tableaux, que j'eus peine à reconnaître pour une production de son pinceau : c'est S. Luc peignant la Sainte Vierge. — Un des ornemens les plus intéressans de cette salle est la riche collection de portraits (je crois qu'il y en a quelques centaines) de tous les membres de l'académie, tant morts que vivans. C'est bien dommage que, faute de place, ils soient suspendus si haut sous la corniche, que l'œil le plus perçant peut à peine lire leurs noms écrits en gros caractères, bien loin de distinguer leurs traits, sur-tout aux endroits moins éclairés. Il est frappant de voir combien les têtes anciennes, pour la plupart maigres, contrastent avec ces physionomies modernes, presque toutes grasses et bêtes. Mais peut-être les premiers sont-ils mieux peints, ou peut-être le costume pesant des modernes en

est-il la cause. Les saints qui se sont mêlés de la peinture occupent une place d'honneur à eux seuls. — Sur un mur, on voit le médaillon de Gustave III, roi de Suède; au-dessous, une collection de médailles suédoises, dont ce monarque fit présent à l'académie pendant son séjour à Rome, ainsi que le dit l'inscription.—Du reste, toutes les murailles sont garnies de tableaux peints par d'habiles académiciens. J'en excepte une Iris, à cause de son extrême beauté, qui est attribuée à un Anglais ou à un Allemand, dont je n'ai pu savoir le nom. Par-ci, par-là, on a placé des copies des meilleures antiques; il y en a quelques-unes dans le nombre qui sont excellentes et que je n'ai vues nulle part; les originaux sont en Angleterre. — Combien de trésors d'art cette île renferme et engloutit! Je dis à dessein renferme et engloutit, car qui peut les voir là où ils sont, dispersés et cachés la plupart dans des maisons de campagne? — Il serait presqu'à souhaiter

que l'Angleterre pût être conquise un jour; ce serait le moyen de rendre d'une utilité générale tous ces trésors, qui y sont enfouis aussi profondément que s'ils étaient encore dans les entrailles de la terre.

CHAPITRE LXVII.

La Villa Panfili.

On va très-loin pour voir très-peu de chose. Cette villa est célèbre par sa grandeur. On dit qu'elle a cinq milles de circonférence. En outre, on vante beaucoup la vue magnifique dont on y jouit, et qui s'étend jusqu'à la mer : c'est ce que je ne saurais nier ni affirmer, car je l'ai vue par un temps très-sombre; aussi n'ai-je pu admirer son Faune, qui, par le moyen de l'hydraulique, joue des airs sur la flûte; car son ame l'avait quitté, c'est-à-dire que la fontaine était obstruée. — Elle peut, de même que la villa Ludovici, prétendre justement au titre de *Lazareth des Antiques*, car elle n'est ornée que de pitoyables restes. Dans la maison de campagne qui en dépend, il y a, à la vérité, quelques morceaux meilleurs,

mais rien de distingué, à moins qu'on ne veuille regarder comme tel le buste de la fameuse donna Olympia qui m'a réellement intéressé beaucoup; car l'avarice et l'orgueil dont elle tourmentait autrefois la malheureuse Rome sont écrits en traits lisibles sur sa physionomie. Parmi les tableaux, il y a encore moins à remarquer; les meilleurs, qui y étaient autrefois, ont été enlevés d'une manière très-adroite : un soir, pendant la révolution, cinq hussards ou dragons français se présentèrent au gardien en lui montrant un billet de logement, et prirent possession du château. Le lendemain ils avaient disparu avec les plus beaux tableaux; ils ont cependant laissé la tête de la belle parricide Censi. — Quelques colonnes précieuses de noir et vert antique mériteraient hors de Rome un tribut d'admiration, mais ici on voit trop de ces belles choses. D'un autre côté, une quantité de bagatelles n'exciterait dans tout autre pays que l'attention des enfans : par exemple,

deux longues dents d'un poisson qui, si je ne me trompe, s'appelle *narval*, sont attachées et placées dans de petits échafaudages, comme deux espontons devant un corps-de-garde; des coraux de toute espèce; des poteries chinoises, des cassettes qui ont appartenu à la fameuse Olympia, de la porcelaine étrangère et d'autres joujous. — On prétend que cette villa est située à la même place où étaient autrefois les jardins de l'empereur Galba; maintenant elle appartient à la maison Doria.

CHAPITRE LXVIII.

Le Palais Corsini.

Il paraît que ce palais n'est destiné que pour des dames pieuses, car son véritable propriétaire demeure, si je ne me trompe, à Florence. Christine de Suède, cette reine singulière, y a demeuré jusqu'à sa mort, et l'a souillé par le meurtre révoltant de son favori Monaldeschi. Maintenant il est habité par une dévote archiduchesse d'Autriche, qui a augmenté le grand nombre des couvens inutiles en en fondant encore un ici ; c'est tout ce que j'en puis dire.

Clément XII, de la maison Corsini, a joint à ce palais beaucoup d'appartemens de parade, qui, à ce qu'on dit, ont été meublés à neuf. Quiconque veut se faire une idée du goût le plus nouveau des Romains, en fait de meubles, peut venir ici ; il y verra de lourdes étoffes en velours de soie et de couleur

foncée; des chaises antiques avec des housses en peau, et de belles tables de marbre dont les pieds sont surchargés de sculptures. La collection de tableaux est assez riche, et se pavane, selon l'usage, de grands noms usurpés; cependant on y voit effectivement quelques bons ouvrages par André del Sarto, le Titien, etc. J'y ai remarqué une Sainte Vierge qui se distingue de toutes les autres Saintes Vierges du monde par son caractère énergique. Je m'empressai de demander le nom du peintre, et on me nomma Morillos, qui me remplit de nouveau de respect pour l'école espagnole; car on trouve dans les ouvrages des peintres de cette nation une certaine *force ardente* qui tient peut-être à la chaleur du climat: leurs tableaux ont un ton de couleur aussi chaud, aussi brûlant, que leurs fruits. — Parmi les bustes antiques j'ai distingué une tête de Sénèque. — La bibliothèque de ce palais, qui occupe huit grandes salles, est une des plus remarquables de Rome;

elle est particulièrement riche en manuscrits du quinzième siècle; elle possède aussi une collection d'estampes en quatre cents volumes. — La villa, attenante au palais, est située sur la pente du mont Janiculus, dans l'emplacement même, à ce que l'on prétend, où le cousin du satyrique Martial avait sa maison de campagne : c'est du moins ce qu'on veut prouver par la vue de Rome entière dont on jouit ici, et que Martial a attribuée de même à la maison de son cousin, en ces termes : *Hinc septem dominos videre montes et totam licet estimare Romam.* Cependant on pourrait dire la même chose de plusieurs endroits.

CHAPITRE LXIX.

La Villa Albani.

On sort par la porte *Salaria*, près de laquelle autrefois on ensevelissait vivantes, dans le soi-disant champ des Vices (*Campus Sceleratus*), les vestales qui, au lieu d'entretenir le feu sacré dans leur temple, avaient nourri dans leur sein une flamme amoureuse et criminelle. Près de là, était aussi la maison d'Atticus, auquel Ciceron a écrit tant de lettres cordiales. Depuis long-temps on n'entend plus ici les soupirs de l'amour malheureux, ni les exclamations de l'amitié. Accompagné de souvenirs, l'étranger s'approche de la villa Albani, et c'est là que l'attend un nouveau souvenir, qui, s'il est Allemand, l'intéressera davantage que les autres, car c'est Winkelmann qui a mis en ordre les trésors d'art que l'on y voit; il

a employé cinq ans à ce travail; il a bien souvent couché ici. Le vieillard qui conduit les étrangers l'a connu, et assure qu'il était un *galant 'uomo.* Au reste, on devinerait facilement, si on ne le savait pas, qu'une main habile a présidé à cet arrangement. Car à quel autre que Winkelmann eût-il été possible de disposer une aussi prodigieuse quantité d'objets d'art d'une manière à-la-fois aussi simple et aussi grande? La villa Borghèse ressemble à une jolie femme en grande parure et surchargée de diamans, qui est sur le point d'aller à l'Opéra. La villa Albani, au contraire, est une belle femme dans le négligé le plus recherché; elle ne manque pas de dentelles et de diamans, mais ils sont placés avec un désordre apparent et une prudente économie; l'œil n'est ni fatigué ni ébloui par leur éclat; rien ne détruit les sensations. En général, on ne trouve ici rien de mauvais; les objets qui ne sont pas précisément d'un grand mérite sous le rapport de l'art, offrent au

moins quelque intérêt sous celui de l'histoire, ou par leur haute antiquité. Je nommerai de ces trésors ceux qui me sont restés dans la mémoire.

On entre dans le corridor par un beau vestibule, orné de trois masques d'une grandeur démesurée. Là, un tableau antique se présente à la vue; Livie et Octavie sacrifiant à Mars; il est vrai qu'il n'est pas fait par un maître, mais les peintures de ces temps reculés sont si rares! — L'escalier est orné de beaux bas-reliefs, parmi lesquels j'ai particulièrement remarqué deux Bacchantes remplies de grace. Il serait à desirer que les Grecs n'eussent pas fait le plus souvent des draperies si empesées; c'est une plainte que je n'aurai que trop fréquemment l'occasion de répéter. En séparant la draperie de la figure, on la prendrait plutôt pour une coquille rayée, ou quelque chose de semblable. Je me souviens encore d'avoir distingué une excellente Pallas, un Apollon en bronze, une Agrippine assise, mais mal restaurée,

et, pour la rareté du fait, un Satyre femelle. Je ne crois pas que la dernière existe nulle autre part; quant à moi, dans l'innombrable quantité de statues que j'ai vues, je n'ai jamais rencontré que cette seule Satyra. Parmi les bas-reliefs, celui qui représente Zéthus, Amphion et Antiope, est le plus précieux, je suis même tenté de croire qu'il a été exécuté par Phidias, car le style en est parfaitement semblable à celui des plus fameux bas-reliefs d'Athènes. Il est très-probable que Winkelmann l'a placé, par cette raison, au-dessus d'une cheminée, où l'on peut le considérer à son aise. Celui qui représente le Choix d'Hercule m'a semblé très-remarquable par la composition. Hercule est assis sous un pommier, autour duquel se tortille un serpent, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec l'arbre de la connaissance du bien et du mal, placé dans le paradis des chrétiens. La Volupté est devant lui, et lui offre un fruit qu'elle vient de cueillir. Il tourne

le dos à la Vertu, qui a passé son bras autour de l'arbre. Je parierais presque qu'à cette fable sont attachées encore d'autres circonstances que nous ignorons, mais qui ont servi de texte à la mythologie chrétienne pour en forger son histoire d'Adam et Eve. — Le célèbre bas-relief d'Antinoüs n'existe plus qu'en plâtre. — Dédale travaillant aux ailes d'Icare, Diogène dans son tonneau, Bérénice qui fait le sacrifice de sa chevelure pour obtenir l'heureux retour de son époux, le Combat d'Achille avec Agamemnon, et cent autres représentations, plus ou moins parfaites, enchaînent et ravissent les regards. Plusieurs bas-reliefs antiques en terre cuite sont considérés comme une grande rareté. Les bustes et les hermès (termes) sont innombrables. On admire encore un Jupiter Sérapis en basalte ; une tête de Faune en *giallo antico* ; un buste en basalte noir, dont le piédestal est fait de porphyre vert, qui, comme on le sait, est de la dernière rareté, etc. Sur un

magnifique sarcophage est représenté le mariage de Thétis et Pélée. Un ancien zodiaque en marbre m'a paru très-intéressant; il est porté par un Atlas. Un grand vase plat de vingt-deux pieds de circonférence représente les actions d'Hercule. Beaucoup de mosaïques et d'inscriptions intéressantes sont incrustées dans les murailles. Je pense que Winkelmann les a copiées; quant à moi, je n'ai pas eu le temps de m'y arrêter. —Un paysage antique, peint sur le stuc, est aussi remarquable dans son genre que le beau plafond d'Apollon et des Muses par Mengs. En l'honneur de la sculpture nouvelle, on peut jeter aussi un regard fugitif dans la chapelle, car on y verra un Christ mort, qui n'est point déplacé au milieu des nombreux trésors que possède cette villa.

En revenant de ce temple des arts, on peut visiter la villa Aldobrandini, où l'on verra un tableau antique, grand et très-bien conservé, qui représente les cérémonies qui étaient observées autrefois

par les nouveaux mariés. Il a été trouvé dans le voisinage de l'arc de Galien. Il est couvert d'une glace. Quoiqu'il ait perdu beaucoup de son premier lustre, cependant il est toujours très-remarquable en ce qu'il offre l'idée la plus juste et la plus claire de la peinture des anciens. Le dessin est beau ; la composition simple, l'ombre et les couleurs bien distribuées ; il y a sur-tout une expression frappante dans les têtes. On en trouve une copie par Nicolas Poussin, dans la galerie Doria. Passé cela, il n'y a rien à voir ici.

Mais le palais Rospigliosi n'est pas loin ; comme sa galerie n'est pas une des plus considérables, on peut la voir commodément en une demi-heure. Le palais est construit sur les ci-devant bains de Constantin, les derniers qui ont été bâtis à Rome. La fameuse Aurore, par Guido Réni, est ce qu'il y a de plus remarquable. Elle orne le plafond d'une salle de jardin. En répandant des fleurs, elle voltige devant Hespérus, entouré de

sept nymphes qui représentent les heures. Mais pourquoi précisément sept ? C'est le secret du peintre. La mer est trop bleue. — Dans les appartemens de côté, on voit quelques bons tableaux du Dominiquin ; entre autres, un Adam qui est monté sur un arbre pour chercher une feuille de figuier à son Eve, devenue honteuse après sa chute. Je ne me rappelle pas avoir vu ce sujet, réellement pittoresque, traité par aucun autre maître. Parmi les peintures de ce palais, on distingue sur-tout les douze Apôtres de Rubens. Les excellentes têtes ! Cest bien dommage qu'on ne les ait point placées l'une à côté de l'autre, pour pouvoir mieux remarquer la différence dans l'expression.

J'ai vu, le 3 janvier, dans le jardin de ce palais, entre des millions de fruits mûrs, des roses, des giroflées, de l'héliotrope, du géranium et des asters. Que l'on pardonne à l'habitant du nord de parler si souvent d'un phénomène si agréable et si nouveau pour lui.

CHAPITRE LXX.

S. Pierre in Carcere.

C'EST un monument de l'antiquité la plus reculée, car il a été commencé sous le règne d'Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, et achevé par Servius Tullius, de qui il a pris le nom de Tullianum. Puisqu'il existe encore aujourd'hui, il est probable qu'il existera encore quelques milliers d'années, car il est construit en grosses pierres de taille de huit pieds de long. Il avait trois étages, dont le plus bas, qui était à une profondeur considérable sous terre, servait de cachot pour les grands criminels; on y avait, en outre, pratiqué un trou profond, garni dans tous les sens, de planches épaisses de chêne; on le nommait *Robur*. C'est là que l'on précipitait les coupables condamnés à mort, et renfermés dans des caisses, pour leur faire rompre le cou, ou

pour les laisser mourir de faim. C'est de là qu'est venue l'expression des anciens : *Ex robore* ou *de robore prœcipitari.* Un escalier, qui descend du côté du forum, était appelé l'escalier des gémissemens (*Scalœ gemoniœ*), apparemment des gémissemens de ceux qui étaient conduits dans cette prison. Sur les marches de cet escalier, on exposait à la vue du peuple, les cadavres nus des criminels, après quoi on les traînait par les rues, jusqu'au Tibre. Des historiens chrétiens l'ont appelé : *Carcer Mamertinus*, mais je ne sais pourquoi. S. Pierre, y a langui plus de neuf mois, du temps de Néron. En descendant les marches à la lueur des torches, on apperçoit à main droite, au-dessous d'une grille, un enfoncement dans le mur, à-peu-près de la grandeur d'une tête d'homme. Voilà comme on explique ce phénomène : On dit qu'un archer qui conduisait S. Pierre, lui a donné dans cet endroit un soufflet si bien appliqué, que la tête, en frappant contre le mur,

y a laissé cette empreinte. Je ne sais ce que je dois admirer le plus, de la main vigoureuse qui a donné le soufflet, ou de la dureté de la tête qui s'est empreinte ainsi sans se faire aucun mal; mais en tout cas, j'aurais mieux aimé avoir donné ce soufflet que de l'avoir reçu. — Dans la prison même, on voit, à côté d'une petite colonne, l'endroit où, sur le signe de S. Pierre, jaillit une source pour baptiser le geolier converti. Apparemment une grande disette d'eau dans la ville de Rome rendit ce miracle nécessaire.

CHAPITRE LXXI.

Carluccio.

Quoiqu'il ne soit qu'un homme obscur, il mérite néanmoins une place parmi les artistes : en publiant qu'il fait d'excellens modèles en liége, je ne prétends pas dire qu'un tel ouvrage exige beaucoup de talent; mais quand on saura que cet homme travaille depuis douze ans à construire un Colisée en petit, et avec autant de zèle que s'il y allait du rétablissement de la république romaine; quand, de plus, on apprendra qu'il a fait et fait chaque jour des fouilles dans le Colisée, très-dispendieuses pour lui, et qui ont pour but d'examiner les fondemens de cet édifice étonnant, on avouera qu'il est plus qu'un simple ouvrier. Il faut voir le modèle qui fait son bonheur, son orgueil, et ses délices; il est difficile de le décrire. Il

a quatorze palmes de long, sur douze de large (la palme a quelque chose de moins qu'un pied). Par l'assiduité la plus pénible, ce Carluccio (c'est un homme du commun), s'est instruit dans les anciens écrivains, de la construction du Colisée; c'est d'après ces instructions et d'après les magnifiques ruines encore existantes qu'il a composé son ouvrage; il sait en donner la plus ample explication, et faire remarquer par-tout ce qu'il y a d'admirable dans la structure. Il a découvert le mécanisme au moyen duquel les anciens étendaient des toiles à voile pour donner de l'ombre à leurs amphithéâtres : deux cent quarante voiles qu'il y a adaptées, s'étendent et se referment en un instant. Selon lui, les siéges du peuple étaient seuls couverts, et non pas l'arène. Il se plaint beaucoup de ce que les antiquaires modernes l'ont induit en erreur par leurs écrits sur le Colisée. Il avait déja entièrement fait le dedans d'après leurs rapports, lorsqu'il lui vint à l'idée de véri-

fier ces indications sur les lieux même. Il fouilla, et fut convaincu que les mesures indiquées étaient fauses: de plus, il trouva que les marches descendaient beaucoup plus bas, que l'on ne l'avait cru jusqu'ici, non pas pour servir de siéges aux spectateurs, mais pour ne pas offusquer la vue de ceux qui étaient plus haut, et qui, si un mur droit avait coupé les marches, n'auraient rien vu, chaque fois que le combat se serait dirigé le long de ce mur. Cette découverte est en effet nouvelle et intéressante; la joie que Carluccio en ressent est plus vive que le chagrin d'être obligé de démolir son ouvrage, presque achevé. Nous le trouvâmes occupé de cette besogne, à laquelle il se prête de la meilleure grace du monde. Son unique desir est d'obtenir la permission de fouiller par-tout; il s'est donné une peine infinie pour y réussir, mais en vain; car précisement sur l'emplacement le plus précieux, parce que l'on n'y a jamais fait de recherches, est une... chapelle! dont le sol est sacré, et par

conséquent ne peut pas être fouillé.— Eh bien ! quel profit a-t-il retiré, cet homme infatigable, de ses treize ans de travaux pénibles (car il se passera encore au moins une année avant qu'il les ait terminés)? Hélas ! pas même du pain! il est vrai qu'il a trouvé enfin un cavalier de Venise qui lui a promis trois mille écus (à peu près 4500 écus d'Allemagne, environ 18,000 livres); mais quel prix modique pour le travail d'un si grand nombre d'années, et qui en outre lui a causé tant de dépenses à lui-même; et enfin, quand ces trois mille écus lui seront payés, quand il verra emballer et enlever son beau modèle, il lui semblera se séparer d'une amante chérie. S'il n'a pas le courage d'en commencer un nouveau, je prédis qu'il en mourra de chagrin. — J'ai vu aussi chez lui une imitation des ruines du Colisée. Il n'est pas possible de voir quelque chose de plus exact. Il a compté toutes les pierres, il n'y en a pas une de moins, ni une de plus. Je serais pres-

que tenté de dire qu'il a compté aussi les feuilles et les herbes qui croissent sur ces ruines. Ce n'est pas tout; il a imité chacune de ces pierres aussi scrupuleusement que s'il s'agissait de la copie d'un portrait. Il a saisi et indiqué jusqu'au moindre trou que le temps ou le ciseau ont creusé. Il est seulement étonnant que cet homme hardi ne se soit pas déja cassé le cou en grimpant ainsi dans le Colisée.

CHAPITRE LXXII.

Tommaso Diamanti, arquebusier et mécanicien, à Rome.

Cet homme a publié une invention importante, qui lui méritera la bénédiction et la malédiction des hommes s'il tient ce qu'il promet.

C'est un canon que l'on charge par derrière. Le mécanisme, dit l'inventeur, est simple et infaillible. La construction du canon, quoique tout-à-fait différente de celle en usage aujourd'hui, n'en est pas moins solide, et la décharge est beaucoup plus sûre. On n'y voit ni vis, ni pince, ni bassinet, ni levier, ni aucun autre poids; par un seul mouvement, la partie de derrière du canon s'ouvre; en un clin-d'œil la charge est à sa place, il n'est pas même possible de la manquer dans l'obscurité. L'inventeur s'offre à faire l'expérience tant

que l'on veut, mais à la juste condition de déposer quelque part une certaine somme pour sa récompense. Il veut aussi faire fondre des pièces d'artillerie sous sa direction et d'après son modèle; il promet en même temps d'indiquer un moyen infaillible pour éviter le danger qui naît de l'échauffement du canon par les décharges trop fréquentes; il prétend en outre que cette invention serait particulièrement d'une grande utilité sur les vaisseaux, où le chargement exige tant de préparatifs; il assure qu'un tel canon, servi par trois artilleurs seulement, produit le double effet d'une pièce ordinaire. Des décharges plus fréquentes et une plus grande sureté des artilleurs, voilà les avantages principaux de cette invention, néanmoins infernale, car pour un artilleur qui sera épargné de cette manière, on fera mordre la poussière à des centaines, à des milliers d'hommes qui, par un service plus lent, seraient restés en vie.

CHAPITRE LXXIII.

Quelques-unes des principales Églises de Rome.

Que l'on n'attende pas de moi la description de toutes les églises de Rome et des objets remarquables qu'elles renferment. On n'en compte pas moins de deux cent cinquante. Il y a, en outre, treize cathédrales (*basilica*), sept chapelles, quinze colléges ecclésiastiques, cinq couvens de religieuses, sept oratoires, une église baptismale, et Dieu sait combien d'autres établissemens religieux. En considérant que la population de Rome s'élève à peine aujourd'hui à cent vingt mille ames, il s'ensuit que deux cent cinquante hommes faits ont à eux seuls une église, dont ils ne peuvent pas même remplir un huitième. Oh! vraiment on n'est pas embarrassé ici de se procurer la nourriture céleste; mais

c'est une pauvre nourriture, aussi bien que la manne du désert. Il est vrai que chaque église a au moins une chose remarquable à produire, et que plusieurs en possèdent même beaucoup; mais quelles que soient les merveilles qu'elles renferment, il faudrait avoir un nez romain ou napolitain pour les visiter sans dégoût; car en dépit des parfums qu'on y brûle, elles exhalent toutes plus ou moins une odeur cadavéreuse, parce que la maudite coutume d'enterrer les morts dans les églises est toujours en vogue ici. Souvent même on les enterre sans cercueil, à cause de la cherté du bois; on les jette pêle-mêle et sens dessus dessous dans le caveau, que l'on referme négligemment avec une pierre, et on respire après cela sans inquiétude les vapeurs de la corruption. On m'a assuré qu'en été un étranger ne peut rester plus de cinq minutes dans les églises qui comptent le plus de paroissiens, sans se trouver mal. Je conseille à tout voyageur qui veut visiter ces édifices de pren-

dre auparavant, même en hiver, un préservatif, sur-tout le matin. Du reste il faut avouer qu'elles surpassent en grandeur, en magnificence et en beauté toutes les églises du monde. Beaucoup d'entre elles profanent les anciens temples des païens, et cependant elles se font gloire de posséder les plus belles colonnes de l'antiquité. Sous ce rapport, aucun monarque de l'univers, fût-ce le plus riche et le plus dévot, ne peut égaler les Romains d'aujourd'hui.

L'Eglise Saint-Martin.

Elle a été fondée dans les premiers siècles de notre ère. Les chrétiens, rendus opiniâtres par les persécutions, se construisirent une maison de prières secrètes dans une partie souterraine des bains de Titus. Elle sert actuellement de sépulture : on y a enterré, entre autres, un cardinal, dont on a suspendu le chapeau à cette voûte simple

et couverte de mousse. On ne saurait se figurer le contraste que fait cette coiffure rouge avec les respectables ruines des bains de Titus, où l'on marche encore sur l'ancienne mosaïque. Ce coup-d'œil unique (qui a été même représenté par un peintre) est seul suffisant pour engager à visiter cette église. J'y ai vu, en outre, un grand pot neuf (qui représente une urne cinéraire), dans lequel sont les entrailles d'un certain Tomasi: on s'occupe actuellement de sa canonisation.

Lorsque Constantin, soi-disant le Grand, donna la paix à la chrétienté (dont elle n'a jamais joui), elle quitta sa sombre retraite pour reparaître sur la terre. S. Sylvestre construisit alors l'église supérieure, dans laquelle, vers l'an 324, les évêques, au nombre de deux cent trente, tinrent un concile en présence de Constantin. Elle est devenue remarquable sur-tout par cette circonstance, que le Poussin, pour échapper à la peste, s'est enfermé ici, et qu'i

y a peint des paysages pour se soustraire à l'ennui, qui quelquefois est pire que la peste même. Je doute qu'il y ait une autre église au monde dans laquelle on puisse voir des paysages. Ceux-ci n'ont pas résisté long-temps aux influences de l'air; on les a fait restaurer et gâter, pour quelques écus, par un Gascon : maintenant ils ne signifient presque plus rien; cependant un artiste de Heilbronn s'est proposé de les faire graver, mais je crains fort qu'il ne fasse pas fortune avec cette spéculation. — Parmi d'autres tableaux assez bons, un Purgatoire, de Cavalucci, si je ne me trompe, m'a fait un plaisir extrême. Le purgatoire est une de ces inventions poétiques si rares dans notre religion, qui prête si peu à la poésie, et je suis bien étonné de ce que les bons maîtres ont si rarement, ou presque jamais, traité ce sujet. Sur le tableau dont je parle, les anges tirent des flammes, comme à l'ordinaire, des ames purifiées; mais l'exécution en est peu commune. Les têtes sont

toutes belles, et remplies d'expression: une femme se distingue de tout le reste; les bras croisés sur son sein, elle attend sa délivrance; sur sa belle figure se peignent les traces de longues souffrances, et elle voit venir l'ange avec un regard dans lequel se confondent l'humiliation, la résignation et l'espoir. Pourquoi fallait-il qu'elle restât si long-temps dans le purgatoire? qu'a-t-elle pu faire autre chose qu'aimer?

L'Eglise Saint-Pierre-ès-Liens.

Elle est très-ancienne, on dit même que S. Pierre l'a fondée : elle a été consumée par l'incendie de Néron; mais le pape Léon-le-Grand l'a relevée de ses cendres en l'honneur d'un miracle, que voici. Lorsque l'impératrice grecque Eudoxie envoya en présent la chaîne avec laquelle Hérode fit lier jadis S. Pierre, ce *grand* pape conçut la grande idée de mesurer la chaîne donnée avec

celle que S. Pierre avait portée à Rome, et.... ô prodige ! à peine les deux chaînes se furent-elles touchées qu'elles s'unirent, mais si étroitement, qu'aucune force humaine n'a pu les séparer depuis. D'après cela, que pouvait-on donc faire de mieux que de bâtir une église? On a profané pour cela vingt-deux belles colonnes de marbre grec, qui ont chacune sept pieds de circonférence. On voit ici quelques bons tableaux du Guerchin : on admirait jadis (peut-être admire-t-on encore aujourd'hui) une statue colossale de Moïse, par Michel-Ange, laquelle décorait le tombeau de Jules II; je n'y ai trouvé rien de grand que sa grandeur matérielle. Que l'on s'imagine cette figure plus petite, et on la trouvera très-insignifiante : jamais les Grecs n'ont représenté un homme fort et vigoureux avec des épaules aussi étroites et un ventre aussi large. Cette barbe abominable, de marbre, qui lui descend jusqu'à la ceinture, est encore plus insupportable. Derrière l'autel est

une chaise antique en marbre blanc, sur laquelle on est commodément assis.

Sainte-Marthe au-delà du Tibre.
(In transtevere).

C'était autrefois un hôpital d'invalides romains; ce fut ensuite la première église consacrée à la Sainte Vierge. Elle est supportée par plus de vingt belles colonnes antiques (car on ne voit presque pas de colonne à Rome qui ne soit autique). Au plafond, surchargé sans goût d'ornemens dorés, on voit une Assomption, c'est un ouvrage excellent du Dominiquin. A gauche du maître-autel, une très-belle mosaïque antique est incrustée dans un pilier, qui représente toutes sortes d'oiseaux: ce beau morceau suffit à lui seul pour donner de la célébrité à cette église. C'est ici qu'est enterré le peintre Lanfranc; mais ce qui la rend plus remarquable que tout le reste, c'est le jugement de l'empereur

païen Alexandre-Sévère. Lorsque les premiers chrétiens étaient en dispute avec quelques cabaretiers sur la propriété du terrain de cette église, l'empereur l'adjugea aux chrétiens, « parce « qu'il était, dit-il, plus convenable d'y « révérer une divinité, n'importe laquel- « le, que de le laisser à des marchands de « vin ». Je voudrais savoir si dans une semblable occasion, le pape rendrait le même jugement entre des Chinois et des cabaretiers chrétiens.

L'Eglise Sainte-Cécile.

Elle est bâtie sur la même place où l'on dit qu'a été la maison de cette martyre musicienne. On montre encore sa chambre de bains, avec les tuyaux qui conduisaient l'eau et les vapeurs chaudes. Si la sainte ressemblait à son portrait, j'aurais bien voulu l'épier dans le bain. Outre ses propres ossemens, on conserve encore ceux de son époux,

sain Valérien. Quoiqu'elle soit restée vierge, elle avait cependant un mari; cela n'est pas nouveau dans l'église catholique. On vante sa statue couchée, que l'on voit sous l'autel; mais ce n'est qu'une maigre figure.

L'Eglise Saint-Sébastien.

Elle n'est remarquable que parce qu'on y descend dans les fameuses catacombes, qui sont infiniment moins belles que celles de Naples, dans lesquelles on peut se promener commodément. Ici, on est obligé de ramper, de grimper, et de se baisser souvent; deux personnes ne peuvent pas aller de front. Comme beaucoup d'étrangers imprudens qui s'étaient égarés dans ce labyrinthe y ont péri misérablement, on a sagement muré les corridors latéraux. Une inscription dans l'église, apprend que cent soixante-quatorze mille martyrs et quarante-six papes sont en-

terrés ici. On menace d'anathème quiconque osera dérober quelque chose de ces saints ossemens. Cependant j'ai été assez heureux pour l'encourir, et il ne m'en est rien arrivé de fâcheux jusqu'à présent; mais on est obligé de s'enfoncer beaucoup et avec beaucoup de peine pour trouver seulement quelques petits morceaux de ces ossemens, car les papes ont non-seulement pourvu depuis long-temps le monde entier de reliques prises dans ce trésor, mais aussi le pape actuel a fait ramasser bien scrupuleusement tout ce qui restait, en a chargé une voiture, qu'il a amenée, comme présent de couronnement, aux Français nouveaux croyans. On comprend bien qu'avant de partir de Rome, ces os ont été tous baptisés, et qu'on leur a donné les noms les plus pompeux. — Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que suivant les inscriptions trouvées, une grande quantité de ces corps étaient des païens.

Sainte-Marie de la Palme.

On peut bien y entrer en passant, quand on n'a rien de mieux à faire, pour y voir les vestiges que les pieds du Seigneur Jésus-Christ ont laissés sur une pierre.

L'Eglise Saint-André de la Vallée.

Elle est riche en bons tableaux. On la visite particulièrement à cause des quatre Evangélistes, par le Dominiquin, que l'on voit sous la coupole, peinte par Lanfranc. Ils sont, avec raison, comptés parmi les ouvrages les plus estimés de ce maître.

Sainte-Marie d'Aracoeli.

On prétend qu'elle occupe sur le Capitole la place du magnifique Jupiter Capitolin; on va même jusqu'à dire que les vingt-deux colonnes égyptiennes, en

granit, sont les mêmes qui supportèrent autrefois ce temple fameux. On fonde cette supposition sur une inscription encore bien lisible, mais à la vérité peu signifiante, que l'on voit sur la troisième colonne: *A cubiculo Augustorum.* On dit qu'à l'époque de la naissance du Christ, l'empereur Auguste y a érigé en l'honneur du premier né de Dieu, un autel qui fut nommé *ara primogeniti Dei,* et dont l'église a tiré son nom dans la suite. Je ne sais qui a eu l'idée d'imputer une telle absurdité à l'empereur Auguste. L'autel n'existe plus. En revanche, S. Luc s'est immortalisé ici par un portrait de la Sainte-Vierge, qui, en raison de la vertu miraculeuse dont il est doué, peut se passer du mérite qui distingue, pour la plupart, les autres tableaux de cette église.

L'Eglise Saint-Clément.

Elle mérite d'être vue, par deux raisons; premièrement, à cause d'une

chapelle dans laquelle l'histoire du martyre de sainte Catherine est peinte à fresque par Masaccio, l'un des premiers restaurateurs de la peinture. On y découvre d'excellentes têtes qui ont été dit-on, souvent étudiées par Raphaël. C'est bien dommage que, pendant la révolution, les républicains, pour qui rien n'est sacré, aient laissé aussi dans cette chapelle des traces de leur barbarie. Celui qui ne sait pas encore comment les ames sont faites, et comment elles quittent le corps, peut l'apprendre ici. La bouche du mauvais larron vomit un petit enfant; il n'est qu'à demi sorti d'entre ses dents; Satan, perché sur la pointe de la croix, guette l'ame pour la recevoir aussitôt qu'elle sera entièrement sortie. Le bon larron a soufflé déja son petit enfant dans les airs; mais il est emporté par un ange. — La seconde chose remarquable est la distribution intérieure de cet édifice, qui date des temps les plus reculés, et que l'on ne trouve dans aucune autre église de Rome. Dans le

milieu, sont élevés deux rangs de siéges, deux chaires, et une galerie; le tout en marbre grec, et travaillé dans l'ancien style gothique. Le couvent appartient aux dominicains irlandais. — Je pourrais presque nommer comme une troisième rareté le moine qui nous conduisit, et qui parlait très-bien le français. Il nous raconta, entre autres, que, pendant la révolution, les Juifs avaient acheté le plafond richement doré de l'église, et qu'ils commençaient déja à l'enlever, lorsqu'un officier français vint les en empêcher. C'était en effet une spéculation véritablement juive.

Saint-Pierre in Montorio.

Depuis que les Français en ont enlevé le chef-d'œuvre de Raphaël, la fameuse Transfiguration, cette église ne vaut plus la peine d'être visitée; mais celui qui est curieux de voir l'endroit où S. Pierre a reçu la couronne du martyre

peut entrer dans une jolie petite chapelle voisine, dont le tableau de l'autel est attribué au Guide.

Saint-Nicolas en Prison (in Carcere.).

Cette église ne conserve à la vérité ni tableaux ni statues précieuses, mais bien le souvenir d'une action excellente. Elle est bâtie sur la place où autrefois Appius Claudius a fait construire une prison, qui existe encore. A la lueur des torches, on descend sous le maître-autel, et le guide vous montre des traces d'une ancienne peinture, qu'il assure admirable ; mais qui pourrait s'occuper ici de ce mauvais barbouillage, fait évidemment dans des temps plus modernes ? C'est là que fut enfermé un vieillard condamné à mourir de faim : à force de prières, sa fille obtint du geolier la permission de visiter son père, cependant sous la condition expresse de ne lui point apporter de nourriture : on la fouillait

exactement chaque fois, et le geolier ne trouvait jamais rien sur elle; mais son sein filial cachait du lait qu'elle dérobait à son nourrisson, et qu'elle faisait sucer à son vieux père pour lui donner une nouvelle vie. Les juges furent étonnés lorsqu'ils apprirent que ce vieillard résistait si long-temps à la faim ; on épia ce groupe touchant à travers une petite grille, devant laquelle, pénétré des plus douces sensations , j'ai eu le bonheur de m'arrêter aussi. Ce spectacle produisit une profonde émotion sur l'ame de ses bourreaux, et le vieillard reçut sa grace. Les consuls C. Quintius et M. Attilius bâtirent sur cette même place un temple consacré à l'Amour filial, devant lequel on éleva une colonne , que l'on nomma la colonne de lait (*columna lactaria*), et au bas de laquelle on exposa dans la suite les enfans-trouvés. On ne sait plus le nom de cette excellente femme; mais je n'hésite point à mettre son action parmi les plus belles et les plus difficiles que jamais

l'amour filial ait produites. Ce n'était pas une de ces actions promptes qui n'exigent qu'une résignation momentanée, et qui n'en sont, par cela même, que plus faciles. On pourrait avancer qu'il n'y a pas un homme dans le monde qui ne soit, dans certains momens, capable d'une belle action; mais faire un sacrifice difficile, qui de jour en jour, à tous les momens, devient plus rigoureux pour celui qui s'immole, et l'achever avec fermeté et constance, voilà ce qui demande un cœur véritablement noble et grand. Que l'on se figure cette mère voyant son enfant chéri enlacer ses petits bras à son sein maternel, s'y cramponner de toute sa force, et cherchant à obtenir, par ses pleurs et son sourire, sa douce nourriture: voyez-la, cette mère, absorbée dans les délices du plus tendre sentiment, résister aux larmes de son nourrisson, et le repousser doucement chaque fois, pour aller porter son lait à son père mourant de faim; ô qu'une telle femme devait être bonne!

— Son action et le lieu où elle fut exécutée sont connus aujourd'hui sous le nom de *Carita Romana*. En sortant de cette église, on peut jeter un regard sur un ancien autel païen, qu'on a transformé en un tronc pour les pauvres. — Des huit belles colonnes de marbre qui supportent l'église, quatre ont appartenu à un temple de Junon, du moins à ce que l'on prétend.

Saint-François-de-Paule.

Celui qui aime comme moi l'agréable peintre de madones, Sassò Ferrato, doit visiter la sacristie de cette église, où il verra un beau plafond, que l'on donne pour un des chefs-d'œuvre de ce maître. La Vierge est encore ce qu'il y a de mieux; mais il a montré dans cet ouvrage qu'il savait peindre aussi d'excellentes têtes de vieillards.

Sainte-Marie - Minerve.

On la nomme ainsi parce qu'elle a été bâtie sur les ruines d'un temple de Minerve, qui doit avoir été très-beau, si l'on en juge par les objets d'art qu'on y a successivement déterrés; par exemple, les deux fleuves, le Nil et le Tibre, qui sont maintenant à Paris; deux obélisques, une statue d'Isis, etc. Je ne parlerai point des tableaux et des tombeaux modernes de cette église: c'est vainement que j'ai cherché à admirer leur beauté tant vantée; cependant je ne dois pas passer sous silence sa bibliothèque, qui est publique, quoique je n'en puisse rien dire, sinon qu'elle est composée d'une grande quantité de livres, dont un cardinal Casamatta a fait présent à ce monastère.

Saint - Sylvestre.

On y conserve une belle Vierge, par André del Sarto.

Les Saints-Apôtres.

Cette église est moins remarquable par le mausolée de Clément XIV, exécuté par Canova (parce qu'il n'est pas considéré, et avec raison, comme son meilleur ouvrage), que par cette circonstance particulière, que les dimanches, entre midi et une heure, les belles et dévotes romaines s'y rendent en foule pour prier Dieu de leur accorder de nouveaux charmes ; c'est là qu'on les voit mouvoir continuellement les lèvres et les yeux; savoir, les lèvres pour Jésus-Christ, et les yeux pour leurs amans.

Saint-Grégoire.

Dominiquin et le Guide ont enrichi cette église de deux excellentes peintures à fresque. Ils ont engagé une noble lutte entre eux, et réellement on ne sait à qui décerner le prix. Mais quel dommage que les sujets ne représentent que des tourmens et des martyrs !

La Sainte-Trinité.

Celle-ci se glorifie de posséder un beau tableau d'autel par le Guide. Le père céleste, dans la lanterne au-dessus de la coupole, est aussi du même maître. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre, car l'église était fermée; mais je suis allé dans l'hospice des Pélerins, qui dépend de cette maison. On y reçoit les pélerins de toutes les nations catholiques. C'est sur-tout dans la semaine sainte qu'ils accourent en foule, et on en a compté (je crois que c'était en 1775) cinq mille dans une seule semaine. On dresse de longues tables où ils dînent (les deux sexes séparément); ils couchent dans des longues salles, où j'ai vu cinquante-huit lits fort propres. Le soir de leur arrivée, une confrérie, qui compte des princes et des cardinaux parmi ses membres, leur lave les pieds. Les mêmes frères les servent aussi à leur dîner. — On y reçoit également et en tout temps, pour quelques jours, les

convalescens qui sortent des hôpitaux, pour leur donner le temps de pourvoir à leur entretien ultérieur.

Sainte-Marie-Majeure.

Si jamais une église chrétienne pouvait être nommée belle, ce serait celle-ci, qui, supportée par trente-six colonnes en marbre blanc (symbole de la virginité), paraît plutôt appartenir à la chaste Diane. Je vois bien des lecteurs secouer la tête, je les entends crier au blasphême, en lisant ce que j'ose avancer, qu'une église chrétienne ne saurait être une belle église. Mais voici comment je soutiens mon opinion. La religion chrétienne se distingue sur-tout de la religion païenne, en ce que la première ne consiste essentiellement qu'en souffrances, et la dernière en actions. Marie souffre lorsqu'on la fait mère étant vierge; le Seigneur souffre la mort; tous les martyrs souffrent; chaque bon

chrétien se persuade que les souffrances d'un autre doivent seules l'absoudre de ses propres péchés, et qu'enfin ce n'est que par les souffrances qu'il pourra s'ouvrir les portes du ciel. Quelle impression veut-on que produise sur moi le plus bel édifice, quand ces éternelles et continuelles images de souffrances le défigurent; quand par-tout où je porte mes regards, le marbre, le bronze, le bois, la mosaïque, la toile, les murs, tout enfin, ne m'offre que la vue des souffrances? quand je vois même un instrument de supplice, la potence des Juifs, exposé comme un objet de la plus haute vénération? Quelle différence, au contraire, chez les païens! mais cela nous ménerait trop loin, je m'arrête.

L'église de Sainte-Marie-Majeure est réellement aussi belle qu'une église peut l'être; elle est bâtie sur les ruines du temple de Junon-Lucine. Sainte Marie, qui apparemment aime beaucoup les églises, s'est donné la peine d'apparaître en songe à je ne sais quel

pape, et de lui annoncer qu'elle voulait qu'une église lui fût consacrée sur la même place qu'il verrait couverte de neige le lendemain. Le pape se mit en route de grand matin ; c'était dans les jours caniculaires, le temps était chaud, aucune trace de neige dans Rome, jusqu'à ce qu'enfin il arriva à cette place : là il vit la neige à quelques pieds de hauteur, et disposée de manière à indiquer exactement la grandeur de l'endroit destiné à la construction : c'est pour cela que cette église porte aussi le nom de *Santa-Maria-in-Neve*. Elle a une belle façade, avec un balcon pour les bénédictions du pape, et une porte murée comme l'église Saint-Pierre. Dans la chapelle de Sixte-Quint, y attenante, le marbre de toute espèce, le *verde antico* (vert antique), le bronze doré, etc., sont prodigués ; elle fourmille de statues médiocres, et d'assez beaux tableaux ; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est le foin sur lequel le Christ était couché dans l'étable, et son premier lange ;

tout cela est muré sous l'autel. Vis-à-vis cette chapelle est celle de la maison Borghèse, qui passe pour la plus belle et la plus magnifique de Rome. Ici, les colonnes reposent sur des piédestaux en agate, et le portrait de la Vierge, peint par S. Luc., est incrusté dans le lapis lazuli, et entouré de pierres précieuses; quatre anges de bronze doré le soutiennent. Le plus bel ornement de cette église est un ouvrage du Guide et plusieurs autres bons tableaux. Le maître autel est une grande urne de porphyre, surmontée d'un baldaquin en métal doré, porté par des colonnes en porphyre. Le roi d'Espagne est protecteur de cette église, et toujours un cardinal y fait les fonctions de premier chanoine. J'avertis chaque étranger de ne pas y aller les jours de grandes fêtes, parce qu'alors les colonnes blanches, son plus bel ornement, sont affublées de damas rouge.

Saint - Jean-de-Latran.

Il n'est pas juste que je parle si tard de la reine de toutes les églises du monde, car c'est ainsi qu'on la nomme; l'origine de son nom mérite d'être rapportée. Il y avait autrefois à Rome une famille très - considérée, appelée *Lateranus*, qui possédait de grands biens, et un palais sur cette place. Le dernier de cette famille, Plautius Latéranus, vécut du temps de Néron; il était destiné à la dignité de consul, mais il préféra délivrer sa patrie d'un tyran, et se fit chef des conjurés contre Néron. Son plan était de se jeter aux pieds de l'empereur, comme pour lui demander une grace, puis de le saisir tout d'un coup par les pieds, de l'arracher du trône, de se jeter sur lui, et de le tenir jusqu'à l'arrivée de ses complices; mais la conspiration fut découverte, Latéranus mourut par la main du bourreau, sur la place destinée seulement à l'exécution des esclaves : Néron confisqua ses biens, et

Constantin donna le palais au pape Sylvestre, qui y fit bâtir une église. Elle est la plus célèbre de Rome; les papes nouvellement élus en prennent solemnellement possession. On y a tenu douze conciles. Elle avait existé mille ans, lorsqu'en 1308 un incendie la détruisit. On la bâtit de nouveau; mais un tremblement de terre, en l'an 1349, la ruina encore une fois. La dévotion et l'ostentation la relevèrent bientôt de ses décombres. Beaucoup de papes ont contribué à son embellissement, mais c'est Clément XII qui y a mis la dernière main. Dans le vestibule, on voit une statue de Henri IV, le meilleur des rois de France, et celle de Constantin (le petit), qui a été trouvée dans ses bains. L'intérieur est supporté par plus de trois cents colonnes : des statues et des tableaux y sont en quantité, mais fort peu méritent d'être distingués. Le vert antique, et d'autres espèces de marbre précieux, de même que le bronze, n'y sont pas épargnés. Un autel est entouré

de quatre colonnes cannelées, en métal, dérobées à Jupiter Capitolin : on croit que ce sont les mêmes qu'Auguste fit faire après la bataille d'Actium; d'autres prétendent qu'elles ont été transportées du temple de Jérusalem, par Vespasien. Le tableau de l'autel de la sacristie est de Michel-Ange. On conserve ici les deux têtes (vides) de S. Pierre et de S. Paul, ainsi que de vieilles planches de l'arche, et d'autres saintes bagatelles : cependant les artistes y trouveront aussi des reliques; car les deux bons peintres, Arpino et André Sacchi, y sont enterrés. Chaque nation a ici son confessionnal; une inscription invite chaque étranger, dans sa propre langue, à faire cette action absurde. — Le palais à côté de l'église a servi long-temps de demeure aux papes, et a été transformé enfin en un hôpital pour trois cents orphelins, qui étaient obligés de filer de la soie; j'ignore s'ils le font encore. Ce bâtiment n'a même plus de croisées.

Autrefois on faisait voir ici deux siéges antiques en marbre rouge, et qui ressemblaient à des chaises percées, car ils avaient un trou rond dans le milieu. On débite en même temps la fable, que chaque pape nouvellement élu était jadis obligé de s'y asseoir pour faire examiner son sexe par une matrone, parce qu'il était arrivé une fois à l'église catholique, infaillible, d'être sous la pantoufle d'une femme. Ces siéges ont été trouvés dans les bains de Caracalla, où, selon toute apparence, ils servaient aux baigneurs. Le pape dernier a eu le bon esprit de les faire ôter, pour les cacher je ne sais où. Il était facile de prévoir qu'après la construction de la magnifique église Saint-Pierre, il s'éléverait une dispute de rang entre les deux églises; car, après l'or, l'ambition est la première idole du clergé. Le pape décida cependant en faveur de Saint-Jean-de-Latran, et l'on n'a pas manqué d'immortaliser ce jugement sur une table de marbre incrustée dans le mur.

Tout près de cette église, il y a, à droite et à gauche, deux choses remarquables à voir. La première est le soi-disant Baptistère de Constantin : c'est une église ronde portée par huit énormes colonnes en porphyre, les plus belles qu'il y ait à Rome. Il est très-possible que Constantin l'ait bâtie, mais il n'est pas vraisemblable qu'il y ait été baptisé; car on sait que ce grand homme différa long-temps son baptême, pour jouir du bonheur inappréciable d'être baptisé dans le petit ruisseau du Jourdain. Les fonts baptismaux ont la forme d'un cœur, et sont en beau marbre vert. La veille de Pâques, on y baptise des Juifs et des Turcs, s'ils en ont l'envie. André Sacchi s'est immortalisé ici par huit beaux tableaux tirés de l'histoire de Sainte Marie; d'autres bons maîtres, tels que Carle Maratte, ont peint sur le mur les hauts faits de Constantin, entre autres, le moment où il voit une croix dans les airs, et celui où il brûle les livres des ariens. On conserve encore ici toutes

sortes d'ossemens de la sainte populace.

La seconde chose remarquable à gauche, est l'Escalier Saint (*Scala Sancta*), composé de vingt-huit dégrés de marbre, que l'on prétend avoir été transporté ici de la maison de Pilate, et sur lequel le Seigneur Jésus-Christ a marché. On n'ose monter cet escalier que sur les genoux. Quiconque a envie de voir le plus profond avilissement de la nature maine produit par la superstition, n'a qu'à s'arrêter ici pendant un quart-d'heure; il y verra, non-seulement des gens du peuple, mais même des femmes bien mises et des hommes raisonnables en apparence, s'approcher respectueusement, baiser une pierre ronde et verte, sur laquelle on dit que le Christ est tombé pour la première fois lorsqu'il porta sa croix, puis commencer leur pélerinage à genoux. Ils s'arrêtent sur chaque dégré pour réciter un chapelet. Les marches sont déja si usées, qu'on a été obligé de les cou-

vrir en bois. En haut est une chapelle dont l'autel est tellement révéré, que le pape lui-même n'ose y dire la messe. Le mauvais tableau de cet autel représente le Christ. L'évangéliste S. Luc l'a commencé, mais il a été achevé par les anges, qui, par parenthèse, ne feraient pas mal de prendre des leçons de dessin. Quelques chasubles sont également attribuées aux mains habiles des anges. — Il y a en outre quelques escaliers profanes, sur lesquels il est permis de descendre comme on descend ordinairement, c'est-à-dire sur les pieds.

Saint-Paul.

Quoique cette église soit située un peu loin hors de la ville, on ne doit pas négliger de la visiter; car elle renferme un magasin de colonnes, le plus précieux que l'on puisse voir. Apparemment qu'un pape a ramassé autrefois dans tous les coins une grande quantité

de colonnes antiques, et que ne sachant qu'en faire, et pour ne pas les abandonner à l'oubli, il les a placées provisoirement ici. On ne célèbre l'office divin que dans une très-petite partie de l'église, le reste a tout-à-fait l'air d'un magasin; il n'est couvert que par le faîtage, et pavé de fragmens de tombes et d'inscriptions, tellement mutilées et maltraitées, que le cœur saigne à chaque pas que fait l'ami de l'antiquité. Il n'y a pas moins de cent vingt colonnes en marbre de Paros, copolin d'Egypte, porphyre, etc. Tout autour, sur le mur, sont les portraits des papes. Il est bien entendu que l'on conserve ici le corps de S. Paul, et beaucoup d'autres restes de la sainte engeance, comme, par exemple, une grande quantité de verres remplis de *sang des saints*, ce qui a tout-à-fait l'air d'une pharmacie. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est un crucifix qui s'est avisé d'entamer une conversation avec sainte Brigitte; il est enfermé; et ne m'a pas été montré, à moi héré-

tique. Dans le cloître gothique du couvent, on voit une grande quantité d'inscriptions incrustées dans le mur, et qui datent, pour la plupart, des premiers temps de la chrétienté. — L'église et le couvent sont si mal fondés, qu'ils sont rempli d'eau pendant une grande partie de l'année ; ce qui rend l'air environnant si mal sain, que les moines se voient, tous les ans, obligés d'abandonner pour quelque temps leur demeure.

En voilà assez sur les églises ; car je n'en ai pas vu, et n'ai pas du tout envie d'en voir, davantage. A la vérité il y en a encore quelques centaines à visiter, et chacune d'elles possède à-coup-sûr quelque chose de remarquable ; mais le plaisir de contempler un seul bon tableau ou quelques belles colonnes est acheté trop cher par une perte considérable de temps, et par les tourmens auxquels il faut livrer le sens de l'odorat. Je suis donc obligé de renoncer,

sous ce rapport comme sous bien d'autres, à entrer dans de plus longs détails à ce sujet.

CHAPITRE LXXIV.

Les Obélisques.

Il n'y en a guère moins de dix à Rome, et il est rare que l'on porte ses regards vers l'extrémité d'une rue sans y voir un obélisque. J'avoue que cette manière d'orner une ville n'est pas du tout de mon goût; on conviendra avec moi qu'il est au moins très-bizarre d'entasser à Rome des pierres chargées de caractères égyptiens, qui étaient primitivement destinés à donner quelques avis aux habitans de l'Egypte, et qui ne peuvent avoir de signification et d'intérêt pour nous, puisqu'ils sont dans une langue que personne ne comprend, pas même les savans; car tout ce que l'on a pu parvenir à en connaître jusqu'à présent, se borne à savoir que l'épervier est le symbole de la vîtesse, le crocodile celui du mal; que l'œil est l'emblême de la jus-

tice, et une main ouverte celui de la libéralité. Passe encore si ces monumens étaient réellement propres à orner une ville, mais leur forme est dépourvue d'élégance et de goût: on voit bien qu'ils datent de l'enfance de l'art chez les Egyptiens, dont l'origine remonte au règne de Sémiramis, c'est-à-dire plus de 1200 ans avant la naissance du Christ. L'œil ne s'arrête pas avec plaisir sur eux; ils nuisent même aux grands édifices devant lesquels ils sont placés. Le plus grand obélisque de Rome est celui qui se trouve devant l'église Saint-Jean-de-Latran; il a cent quinze pieds d'élévation; il fut érigé à Thèbes en l'honneur du Soleil, par un roi d'Egypte qui vivait il y a trois mille ans, et que personne ne connaît: un fils de Constantin l'a fait transporter à Rome pour le dresser dans le grand cirque; dans le fait, c'est la seule place qui convienne à un obélisque, parce qu'il sert du moins à un but quelconque: du temps de Sixte-Quint, il était enfoncé dans la terre à

seize pieds de profondeur, et brisé en plusieurs morceaux. C'est à ce pape qu'il est redevable de l'honneur dont il jouit aujourd'hui. La croix dont il est surmonté contraste singulièrement avec l'ibis et autres hiéroglyphes. L'obélisque de Sainte-Marie-Majeure, et celui de *Monte Cavallo* qui défigure le beau groupe de Phidias, ont été déterrés tous deux près du mausolée d'Auguste, où ils avaient été placés par l'empereur Claude, d'après les ordres de ce même pape, qui avait la fureur de relever des obélisques. Ceux que l'on voit devant l'église de Sainte-Marie-Minerve et sur la place de la Rotonde ont autrefois appartenu à un temple d'Isis qui existait aux environs. On a fait faire pour le premier un mauvais éléphant, sur le dos duquel il est dressé. L'obélisque solaire, que l'empereur Auguste avait fait élever sur le Champ-de-Mars, vient aussi du vieux barbon Sésostris; il est maintenant sur le Mont-Citorio. J'ai déja parlé de celui qui fait tant de

tort à la façade de Saint-Pierre. Caracalla fit aussi apporter d'Egypte celui qui orne la place Navona. Celui que l'on voit sur la Trinité-du-Mont s'élevait jadis au milieu des jardins de Salluste. On remarque que ce ne fut jamais pour l'embellissement d'une ville, mais seulement pour orner les cirques et les arènes, que les empereurs firent venir, de l'Egypte, à grands frais, ces lourdes masses. Si les papes, qui n'avaient pas besoin de ces monumens pour parcourir leur carrière spirituelle, les avaient employés à marquer les distances, et qu'ils les eussent fait placer pour indiquer les premiers milles autour de Rome, leur aspect imposant aurait annoncé aux voyageurs qu'ils allaient entrer dans la capitale du monde, dont avant peu il sera aussi difficile de reconnaître la splendeur antique dans les ruines qui existent aujourd'hui, qu'il l'est pour tous les savans de déchiffrer les hiéroglyphes.

CHAPITRE LXXV.

La Galerie Doria.

CETTE collection, qui serait digne d'appartenir à un roi, ne le cède, ni en nombre ni en beauté, à aucune de celles que l'on connaît en Europe, si l'on en juge par les noms fameux dont le *Guide des Voyageurs* est très-libéral, mais qui ne sont pas toujours justifiés par le mérite des ouvrages qui leur sont attribués. Une longue galerie, ornée dans le goût du dix-septième siècle, formant un carré régulier, et douze ou treize chambres y attenantes, sont remplies de plusieurs milliers de tableaux, parmi lesquels, si l'on en croit la notice, il ne s'en trouve pas même un seul médiocre; tous sont *admirables* ou *miraculeux*. Il ne faut pas cependant s'en tenir à la lettre: il y a effectivement de belles choses dans cette

collection; l'ancienne et riche famille Doria, dont il est souvent fait mention dans l'histoire, en bien et en mal, a employé beaucoup de temps à la former; des dispositions testamentaires et des conventions de famille ont empêché qu'aucun dissipateur ne vînt détourner une partie de ce trésor. Les pavés de marbre et les rideaux de velours suspendus aux portes et aux fenêtres attestent la magnificence de ce palais antique et solide; c'est dommage que plusieurs appartemens manquent de jour. Le lecteur ne sera pas fâché d'y faire une promenade avec moi; car, selon ma coutume, je ne m'arrêterai que là où je trouverai, non-seulement à admirer, mais encore à sentir.

La première et la seconde salle ne contiennent, à peu de chose près, que des paysages du Poussin. Les amateurs de ce genre peuvent donc se promettre ici de très-grandes jouissances : quant à moi, je n'aime que les paysages sortis des mains du Créateur, et je ne puis

regarder qu'en passant ces prétendus trésors, qui ne se distinguent le plus souvent que par un ciel bleu turquin ou des arbres bien noirs, devant lesquels on s'extasie. Le Poussin a animé la plupart de ses paysages par des figures, mais le choix de ses petits sujets n'est pas toujours heureux : tel est, par exemple, l'Ange qui recueille l'Océan dans un petit vase, pour se moquer de S. Augustin, qui s'imagine avoir compris le mystère incompréhensible de la Trinité. Mais en voilà trop sur les paysages. Le Fratricide de Caïn, par Gaspard, peint en grandeur naturelle, est sans contredit un beau tableau ; mais c'est une faute grave d'avoir mis dans la main de Caïn une mâchoire d'âne ou de tout autre animal ; car, outre que la Bible indique positivement une massue comme l'instrument de mort dont se servit ce frère barbare, il est certain qu'à cette époque il n'avait encore péri aucune bête sur la terre ; et quand même toutes ces raisons n'existeraient pas, on pour-

rait encore reprocher au peintre d'avoir employé une mâchoire qui est aussi ridicule dans cet ensemble, que le serait, par exemple, un chien qui aboierait audevant du char de triomphe d'un vainqueur. Dans une troisième salle, on voit un Déluge universel, par un peintre de l'école vénitienne : c'est un sujet mal choisi, et un écueil même pour un grand maître. Je me souviens, à la vérité, d'avoir vû à Paris un Déluge (du Poussin, si je ne me trompe), dont j'ai été ravi; mais là, l'intérêt principal est porté sur un seul groupe; tout le reste n'est que faiblement indiqué. Ici, au contraire, une grande quantité d'hommes souffrans est répandue sur cet immense tableau : l'œil voudrait en vain les approcher et en former une seule masse. On sent, en voyant cette peinture, qu'un déluge universel est impossible à rendre, et que celui du Poussin serait infiniment moins beau s'il avait entrepris de le représenter réellement. Il en est de même des batailles. Quel homme

peut regarder ce chaos, cette confusion, et le saisir assez juste pour en former un tout? On peut peindre des combats, mais non pas des batailles. Je m'arrête avec bien plus de plaisir devant ces portraits peints par un grand maître ; car j'admire cette étonnante, cette immense variété que la nature a mise dans la composition de toutes ces figures d'hommes. La galerie Doria est riche, surtout en ouvrages de ce genre, peints par Titien, Rubens, Wandick l'inimitable, et beaucoup d'autres artistes distingués. On s'arrête volontiers quelques minutes devant chaque tête ; pendant cet examen l'esprit s'agite, compare, fait des rapprochemens, tire des conséquences, se retrace des souvenirs, soupçonne ce qu'on ne voit pas, bref, jouit complètement de toute son intelligence et de toutes ses facultés. Si l'on éprouve cette jouissance, même en regardant le portrait insignifiant d'un prince ou d'un magistrat inconnu, combien n'est-elle pas augmentée quand

on se trouve en face d'un homme célèbre dont on connaît le nom, l'esprit ou les actions! oh ! alors, le plaisir que l'on ressent est dix fois plus vif : c'est ce qui arrive encore en parcourant cette galerie. On y voit Machiavel, par André del Sarto, et l'on reconnaît bien dans cette tête celle d'un homme qui connaissait à fond le cœur de ses semblables; on y reconnaît un penseur adroit et profond, que les sots ont décrié comme un scélérat, parce qu'il a appris aux princes à gouverner sagement les sots.—Bartholè et Baldus, ces deux fameux jurisconsultes, peints par le divin Raphaël: quel contraste entre ces deux figures où se peint l'énergie, et la physionomie fine de Machiavel ! — Jansénius par Titien. Je ne m'attendais pas à trouver tant de calme et de douceur dans les traits d'un chef de secte. — La Bienaimée de Rubens, par lui-même; son œil expressif peint si admirablement sa pensée, que chacun croit l'avoir devinée. — Holbein et sa femme, tous

deux d'une vérité frappante. Apparemment il aimait les fleurs et l'argent; car il s'est représenté tenant d'une main un œillet, et de l'autre une bourse. — Le confesseur de Rubens, par ce grand maître. Si la race monacale venait à s'éteindre (ce qui n'est pas à redouter), et que l'on desirât par la suite se faire l'idée juste d'un moine, on n'aurait qu'à consulter ce portrait. — Le pape Panfili, par Diego Velasquez, est réellement un tableau admirable et du plus grand effet. — Qu'elle est belle, cette femme peinte par Léonard de Vinci! ses yeux, sa bouche, chacun de ses traits, respire et exprime l'amour, et cependant la nature a donné un démenti formel à cette physionomie angélique. Cette femme est Jeanne de Naples, cette reine impudique, meurtrière de son époux, et l'opprobre de son sexe. O! pourquoi cet aimable Léonard, l'ami du bon François Ier, a-t-il ainsi profané son pinceau? — Regardez cette Vieille, par Wandick; voyez, appro-

chez-vous; elle fixe les yeux sur vous; elle va vous parler, elle ouvre la bouche; adressez-lui la parole, elle vous répondra certainement. Vraiment il est impossible de mieux saisir la nature sur le fait.

Tels sont à-peu-près les portraits les plus remarquables. Je serais tenté cependant, d'y ajouter une magnifique tête du Christ, par Frangipani; je ne vis jamais la résignation aussi bien exprimée. Tout près est une sainte Véronique, dont la bouche ouverte semble proférer les expressions de la douleur. — Il y a encore ici un grand nombre de portraits des anciens maîtres, mais ce sont plutôt des ébauches que des ouvrages finis. Celui de tous ces maîtres dont je fais le moins de cas est Benvenuto Garofalo; cependant on voit de lui dans cette galerie une visitation de la Vierge qui lui fait honneur, et que l'on regarde comme son chef-d'œuvre.

Une Madeleine du Titien m'a paru belle, quoiqu'elle n'approche pas à beau-

coup près de celle qui est à Villa Franca, près de Naples. Ce maître devint tellement épris de son ouvrage, qu'il en fit plusieurs copies. On en montre une ici. — La Guérison de S. Roch, vêtu en pélerin, est une excellente composition de Schidone, dont on voit en outre plusieurs Vierges assez médiocres; il excelle particulièrement dans les tableaux d'histoire, qui demandent de la vigueur et de l'énergie. O! combien nous posséderions davantage de chefs-d'œuvre, si les petits sujets de religion n'avaient, pour ainsi dire, enchaîné et rétréci le génie des grands peintres! — Cette galerie renferme plusieurs scènes de nuit très-jolies et très-amusantes, par Gherardo (delle Notte), parmi lesquelles on distingue la jeune Fille qui cherche ses puces à la lueur d'une lampe. Il est inconcevable qu'un peintre ait pu prendre plaisir à un pareil sujet; en outre, les puces sont trop grosses. — Un Lazzaroni napolitain qui vend des melons, par Michel-Ange-Carravaggio, intéressera

sur-tout les voyageurs qui auront été à Naples; car c'est une représentation vivante de la nature. — L'Enfant prodigue de retour chez son père, par Guerchin, est rempli d'expression; mais il faudrait retrancher le père, car il est tout-à-fait insignifiant. Sainte Agnès, par le même, est fort aimable; mais il a abusé de son talent en représentant Samson qui laisse tomber dans sa bouche de l'eau qu'il vient de puiser avec la fameuse mâchoire d'âne; cela produit un effet tout-à-fait désagréable. On vante outre mesure une Vierge de Guido Reni, que l'on voit penchée sur le berceau de l'enfant Jésus. Ce tableau est bon, mais je lui préfère la Sainte-Famille de Sasso Ferato, qui a fait sur moi la plus grande impression. Quelle touchante expression! que d'amour maternel dans la tête de la Vierge! quel calme, quelle bonhommie dans celle de S. Joseph! Ce maître ne peint que des Madones, et il a raison, car il y réussit admirablement. On attribue à un Allemand, que

les Italiens appellent Bronchuest, une Bethzabée au bain, recevant un billet doux de ce saint voluptueux nommé David. On critique beaucoup de choses dans ce tableau; quant à moi, j'ai trouvé les pieds et les mains de la femme très-bien. — Je ne parlerai de la Judith de Guido Reni que pour reprocher à ce grand maître d'avoir mis une tête sanglante dans la main d'une femme aussi belle, et d'avoir donné à ses traits une expression tout-à-fait aimable et un air conquérant, ce qui est fait pour révolter tous les hommes. En outre, cela manque de vérité; car il n'est pas une femme, fût-ce même Charlotte Corday, dont la figure puisse conserver, après une action aussi mâle et aussi courageuse, le calme et la douceur qui caractérisent ordinairement ce sexe. — Un des meilleurs morceaux du Titien est, sans contredit, le Sacrifice d'Abraham. — Celui qui aura vu une seule fois cette tête vénérable et ce beau jeune homme presque mort, ne les oubliera jamais. — Si l'on veut quit-

ter cette galerie avec des dispositions à la gaieté, que l'on regarde avant de sortir une Noce villageoise, par Teniers, ou les Quatre Avares, par Maréchal (d'Anvers). Ce dernier tableau intéresse particulièrement les dames, car on le doit à l'amour, et ce motif est en très-grande considération auprès du beau sexe. On dit que l'auteur était maréchal-ferrant à Anvers, et qu'il y devint amoureux de la fille d'un peintre; mais cet artiste orgueilleux écarta l'artisan, en lui disant qu'un peintre seul pouvait prétendre à son alliance. Mais qu'est-ce que cela pour l'amour? Combien d'autres miracles plus étonnans n'a-t-il pas opérés? Maréchal d'Anvers changea donc ses outils contre des pinceaux, et peignit bientôt mieux que son beau-père, dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir de son orgueil.

Je crois avoir parlé de tout ce qui m'a fait plaisir dans la galerie Doria. Elle renferme cependant encore un grand nombre de morceaux, dont d'autres

amateurs seront flattés sans doute; j'en offre pour garans Annibal Carache, Paul Véronèse, Lanfranc, Vasari, Spagnoletto, et autres grands maîtres dont les noms me sont échappés.

CHAPITRE LXXVI.

La Villa Medicis.

Ce palais, bâti par le pape Léon XI, qui était de la famille des Médicis, renfermait autrefois quantité d'objets d'art très-précieux, qui depuis long-temps ont été transportés à Florence. Mais ce qu'on n'a pu lui enlever, c'est sa position et la vue délicieuse dont on y jouit, et qui s'étend sur la ville et la campagne. Il a d'ailleurs acquis un nouvel éclat par le choix que l'académie de peinture, fondée par Louis XIV, en 1666, vient d'en faire pour y placer ses élèves; le gouvernement français en a acquis récemment la propriété pour cet effet. Cet établissement consiste à entretenir pendant cinq ans, aux frais du trésor public, seize peintres, sculpteurs ou architectes, qui ont obtenu le prix de leur art à Paris. Les preuves que ces jeunes ar-

tistes ont données de leur capacité font concevoir d'eux les plus grandes espérances, qu'ils réalisent pour l'ordinaire quand une mort précoce ne vient pas les enlever à leurs travaux; mais son impitoyable faux les moissonne presque tous, et les moissonnera long-temps sans doute; car on attribue ces morts fréquentes et prématurées à l'insalubrité de l'air que l'on respire à Villa Medicis, qui précisément, à cause de sa grande élévation, reçoit de la première main les vapeurs empoisonnées qui s'exhalent pendant l'été de la campagne de Rome. Le directeur de cet établissement, qui a été jadis un des élèves, se nomme Suvée; c'est un homme rempli de connaissances, de goût et de politesse. Il a reçu, il y a dix-huit mois, cette maison sans portes ni fenêtres, enfin dans un délabrement total, et il en a fait, comme par enchantement, une demeure commode et fort jolie, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait terminée. Il a rempli une longue galerie d'excellentes copies des plus fameux

morceaux antiques connus ; souvent même ces copies sont doubles. Il a pris cette précaution par la raison que si l'un de ces modèles venait à être endommagé, il serait souvent impossible, ou du moins très-difficile, de le remplacer lorsque les originaux sont en pays étranger. Au moyen d'une préparation chimique dont le secret lui a été envoyé de Paris, il a su ôter aux modèles leur couleur jaunâtre : tous sont d'une blancheur éblouissante ; c'est au point qu'on a vraiment peine à les distinguer du marbre. On voit aussi à la Villa Medicis la Pallas de Velletri, nouvellement déterrée, et que l'on aurait dû vanter beaucoup moins qu'on ne l'a fait. — Les morceaux de la colonne trajane, que le roi de France avait fait mouler à grands frais, sont épars çà et là, par centaines ; personne ne les remarque. Lorsque les Napolitains vinrent, ils les chargèrent avec des pelles, comme des tuiles, sur de grosses voitures, et les transportèrent à Naples. D'après les

prières instantes et réitérées de Suvée, ils ont été rendus, mais Dieu sait dans quel état! Cet artiste a fait incruster ces fragmens dans le mur de la galerie, et par ce moyen il a su conserver un beau monument de l'antiquité, dont l'original, exposé à l'intempérie des saisons, se dégrade de jour en jour, et dont, par cela même, il serait impossible de tirer maintenant une bonne copie, quand même il se trouverait encore un roi protecteur des arts qui voulût ordonner ce travail dispendieux. — Plusieurs salles attenantes à cette galerie sont ornées de statues et de bas-reliefs d'un très-bon goût. Les étages supérieurs sont occupés par les pensionnaires, et leurs ateliers distribués de manière que les architectes ont devant eux la ville, et que les autres ont vue sur la campagne. Je dois dire un mot sur l'argile qu'emploient ordinairement les statuaires italiens, et qui est extrêmement difficile à manier pour ceux qui ne la connaissent pas. A la vérité, elle se pétrit

plus facilement que celle de France ou d'Allemagne, mais elle contient toujours des parties fangeuses qui sèchent très-vîte, et qui s'émiettent alors, et tombent en poussière. C'est pour parer à cet inconvénient que les plus petites figures sont soutenues en dedans par des morceaux de fil de fer. L'artiste étranger qui n'est point fait à cet usage, ou qui n'en connaît pas l'utilité, néglige cette précaution, et souvent, à son réveil, il trouve en mille morceaux le travail de plusieurs semaines. Cela est sur-tout dangereux pour les grands ouvrages; et je cite pour exemple ce qui arriva au sculpteur Schweiklen : cet artiste avait entrepris un bas-relief en grand, qui occupait toute une paroi de son atelier, et il faillit un jour être écrasé par la chute de cette masse de terre, qui se détacha au moment où il s'y attendait le moins.

CHAPITRE LXXVII.

La Villa Ludovisi.

Le propriétaire de cette maison ne donne qu'avec infiniment de peine la permission de la voir ; il faut pour cela lui adresser une carte de visite, qu'il vous renvoie après avoir mis au dos une espèce de laissez-passer écrit d'une manière indéchiffrable. En se promenant dans le jardin, on est presque tenté de regretter la peine que l'on s'est donnée pour obtenir cette faveur. Quoiqu'il soit orné d'une grande quantité de vases et de statues antiques, il semble réellement qu'on ait pris à tâche de choisir tout ce qui nous est resté de mauvais ; en outre, ces morceaux sont endommagés à tel point, que l'on pourrait appeler avec raison cet endroit l'*hôpital des antiques*. Il y a, entre autres, autour d'un pavillon, une quantité de vases énormément grands, et d'une forme tellement grossière et matérielle, qu'on peut

croire qu'ils ont autrefois servi d'amphores dans des caves comme celle d'Heidelberg, mais qui produisent ici un effet complètement désagréable et ridicule. Cependant on est dédommagé par la vue de quelques bons morceaux, dont le plus remarquable est un groupe de Ménélas, si l'on en croit l'inscription grecque qui est au-dessous, et sur laquelle les connaisseurs ne sont pas d'accord. Ce groupe représente une femme belle, quoique déja sur le retour, qui contemple avec attendrissement un jeune adolescent, et qui lui passe les bras autour du cou. Quelques-uns en font Electre et Oreste; mais outre que le regard de cette femme n'est pas celui d'une sœur, on ne trouve sur cette figure aucune trace de la vengeance qu'elle chercha à inspirer à son frère. D'autres croient que c'est Papirius qui dévoile à sa mère les secrets du sénat; mais encore une fois, ce regard ne convient pas à une personne qui entend raconter un secret. D'autres enfin soupçonnent que c'est Phèdre et Hippolyte; mais ces yeux

ne respirent que l'amour maternel, il ne s'y mêle aucune pensée impure. Je crois donc que ces trois opinions sont également erronées; mais (comme cela arrive presque toujours) je n'ai rien de mieux à y substituer. Il est certain seulement que cette belle femme est une mère aimante : laquelle? peu importe; c'est un chef-d'œuvre divin dérobé à la nature. Il y a là aussi quelques morceaux restaurés, mais qui n'en sont que plus mauvais.

Un deuxième groupe très-beau représente un homme qui vient de poignarder une jeune femme, et qui s'enfonce ensuite le fer dans le sein. On le nomme Pætus et Arrie. Mais pourquoi Pætus détourne-t-il le visage, non pas comme pour éviter de voir la mourante, mais comme s'il apercevait quelque chose dans l'éloignement? La seconde version me paraît plus vraisemblable. On suppose que cette femme est une princesse (j'ai oublié son nom); le château dans lequel elle s'était réfugiée vient d'être assiégé et pris. Elle a ordonné, dans ce

cas, à un esclave de la tuer, plutôt que de la laisser vivante au pouvoir de l'ennemi. Le serviteur fidèle exécute l'ordre qu'il a reçu, et se frappe ensuite lui-même en regardant le vainqueur qui entre dans la ville. La manière dont il se tue n'est pas naturelle, son attitude est forcée, son bras paraît estropié. On ne trouve aucune plaie sur le corps de la femme; seulement on aperçoit, sous l'aisselle, quelques gouttes de sang répandu sur les vêtemens, ce que l'on regarde comme une très-grande délicatesse du statuaire; on suppose qu'il a voulu faire entendre par-là que l'esclave respectueux n'avait pas osé porter la main sur le chaste sein de sa maîtresse; mais cela me paraît très-risible; car il n'avait pas besoin pour cela de déplacer la draperie. Je soupçonne plutôt que cette circonstance singulière se rapporte à quelque fait historique. Outre ces deux chefs-d'œuvre du premier ordre, il y a encore ici d'autres morceaux d'un grand mérite; comme, par exemple, un Gladiateur ou Guerrier assis, qui est d'une vérité étonnante.

UneTête de Junon très-belle, mais dans un mauvais jour. On trouve dans un pavillon, au milieu du jardin, des fresques délicieuses, par Guerchin, parmi lesquelles j'ai sur-tout admiré le char de l'Aurore. J'ai vu là aussi deux paysages à fresque du Dominiquin, qui n'annoncent en rien le talent supérieur de ce grand maître.

Cette villa, comme toutes les maisons des grands en Italie, est meublée sans goût et dans le style gothique. Ce luxe agréable que l'on met aujourd'hui dans les ameublemens paraît être tout-à-fait inconnu aux Italiens. En revanche, ils font éclater leur insoutenable orgueil et leur sotte vanité par des armoiries et des inscriptions que l'on voit à chaque pas ; aussi trouve-t-on ici pour ornement principal, ces mots écrits sur toutes les portes: *Le cardinal Ludovisi, Camérier*, etc.—On montre dans une des salles un squelette d'homme pétrifié, et enfermé dans une belle caisse.

CHAPITRE LXXVIII.

Monte Cavallo.

Le principal ornement de cette place, et peut-être de Rome entière (quoiqu'il ait plu, je ne sais pourquoi, à Winkelmann de n'en parler que très-légèrement), consiste dans deux groupes d'une grandeur colossale, que je pourrais nommer les *Dompteurs de Chevaux*, sans m'informer si l'on a voulu représenter Castor et Pollux, ou Alexandre-le-Grand qui dompte Bucéphale, quoique cette dernière supposition soit impossible, du moins quant au groupe à gauche, qui paraît avoir été sculpté par Phidias, lequel s'était immortalisé long-temps avant Alexandre. Le style en est absolument semblable à celui du fameux bas-relief d'Athènes, que M. de Choiseuil, si je ne me trompe, a fait modeler, et dont les originaux ont

été apportés en Angleterre par lord Elgin. On a gravé sur le piédestal du second le nom de Praxitèle, probablement parce qu'on n'en a pas trouvé d'autre qui fût digne d'être mis à côté de Phidias. On prétend que ces deux groupes ont été transportés d'Alexandrie à Rome, par les ordres de Néron ou de Constantin. Ce sont des chefs-d'œuvre extrêmement précieux; cependant on y remarque plusieurs singularités, qu'on ne doit attribuer qu'à l'effet que l'artiste voulait en tirer, attendu la prodigieuse élévation où ils étaient sans doute placés dans le principe. Par exemple, c'est pour cette raison que la main droite de la statue faite par Phidias est beaucoup plus grosse que la gauche, et que l'œil gauche est bien plus enfoncé que l'œil droit; quelque part que l'on se place, on ne s'en aperçoit pas, à moins qu'on ne monte sur le piédestal. On a laissé au menton de ce colosse un petit morceau de marbre en saillie; Dieu sait pourquoi! Ces statues avaient, sur chaque

épaule et sur la tête, des trous qui ont été bouchés, et qui recevaient probablement des barres de fer destinées à soutenir une espèce de tente propre à garantir ces chefs-d'œuvre de la rigueur des saisons. Cet usage n'était pas rare chez les anciens; mais quoiqu'il dût être curieux de voir des statues avec des parapluies, cependant cette précaution était sage; car il est hors de doute que ces monumens irréparables souffrent beaucoup de la pluie; et dans quelques siècles ils n'offriront plus que des ruines sans apparence, et des masses informes. Cependant personne ne pense à les modeler. Un Anglais l'a bien fait autrefois; mais il a emporté les creux en Angleterre, ainsi ils sont perdus pour Rome.—Pourquoi l'artiste a-t-il fait ces beaux chevaux si petits? Il n'y a que lui qui puisse nous le dire. Si leurs conducteurs étaient dessus, leurs pieds toucheraient à terre. Ces colosses, vus d'en bas, paraissent infiniment moins grands qu'ils ne le sont réellement; mais de près, un homme de

moyenne taille leur touche aux genoux. Entre les deux groupes, on a placé un obélisque de granit rouge ; ce qui me paraît souverainement ridicule ; cela ressemble tout-à-fait à un plateau posé sur une table.

Fin du troisième volume.

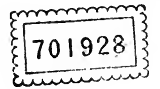


TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

